

40 pages

LIRE NOTRE NOUVEAU FEUILLETON, PAGE 13

40 pages

Le Samedi

VOL. XXIV, NUMERO 9
MONTREAL, 10 AOUT 1912

Journal Illustré Hebdomadaire

Le Numero
5 cts



REVERIE.

LA REVUE POPULAIRE

Magazine Mensuel Illustré

de 132 pages

10 cts le numero en vente dans tous les depots

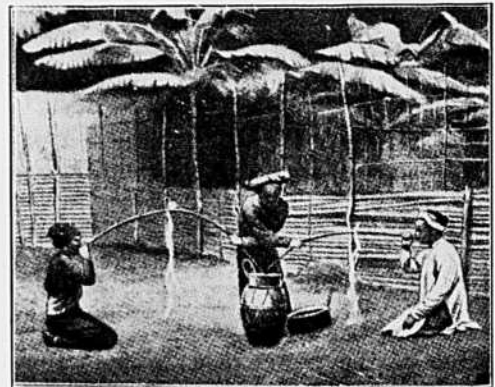
\$1.00 d'abonnement par an, ou 50c pour six mois.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Edit.-props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.



Le Paresseux.



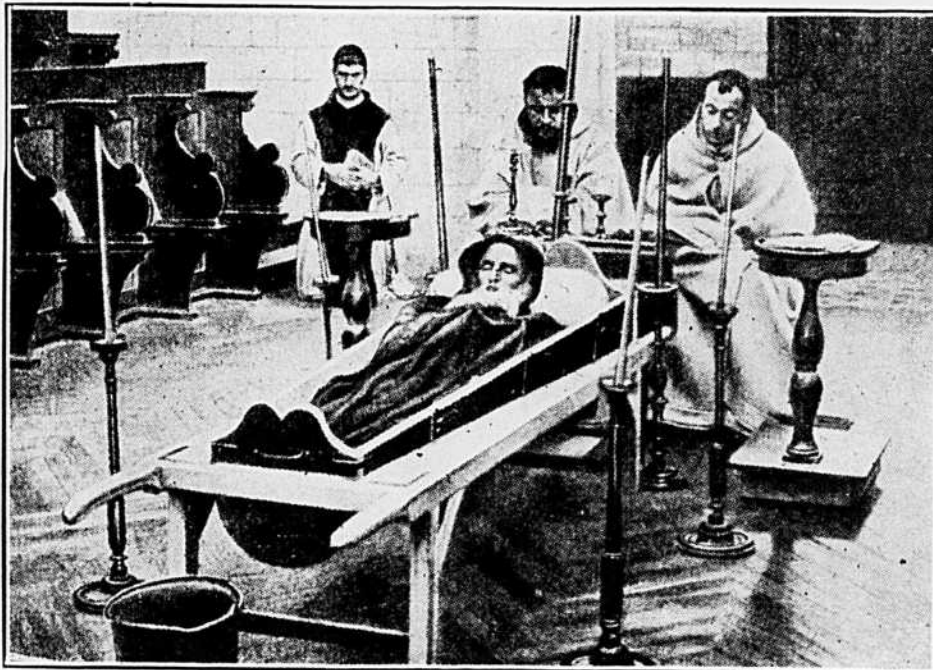
Une célébration de Mariage en Annam.

Trois romans, vingt-trois articles et plus de trente gravures, tel est le contenu de la "Revue Populaire" du mois d'Août, soit cent trente-deux pages de lecture intéressante pour le prix minime de 10 cents.

Cela suppose de longues heures de plaisir qui, non seulement coûteront une somme insignifiante, mais pourront se renouveler car la "Revue Populaire", toujours instructive, est un magazine à conserver.

Avec le numéro du mois d'Août vous pénétrerez dans le silencieux monastère des Trappistes et vous verrez à quelle vie rigoureuse s'astreignent ces religieux.

Vous assisterez ensuite aux curieuses cérémonies du mariage au pays d'Annam, puis, si vous aimez le foot-ball, un article écrit par un professionnel



La veillée mortuaire d'un trappiste.

vous donnera d'utiles conseils.

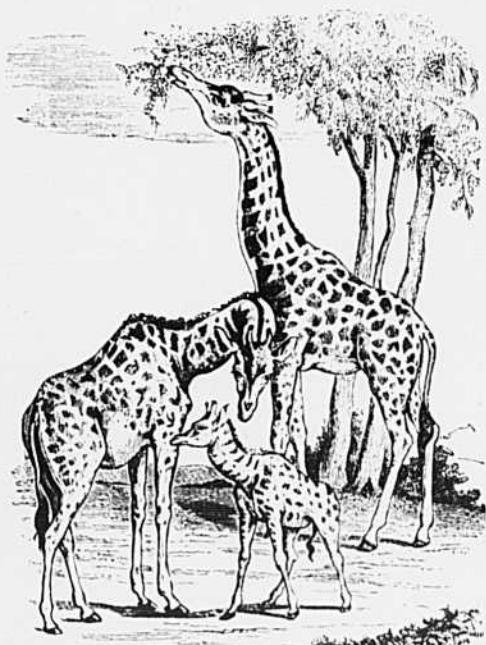
Vous vous amuserez au récit des aventures véridiques de fondateurs d'empires chimériques tels que le Roi de la Lune; vous lirez une humoristique nouvelle de Rudyard Kipling et des articles documentés sur la manière de compter des sauvages, les animaux bizarres, les grandes pêches en mer.

Si vous aimez les cartes vous apprendrez un tour intéressant et peu connu et si vous avez une petite fille vous lui lirez un article sur les poupées qui fera sa joie; etc., etc.

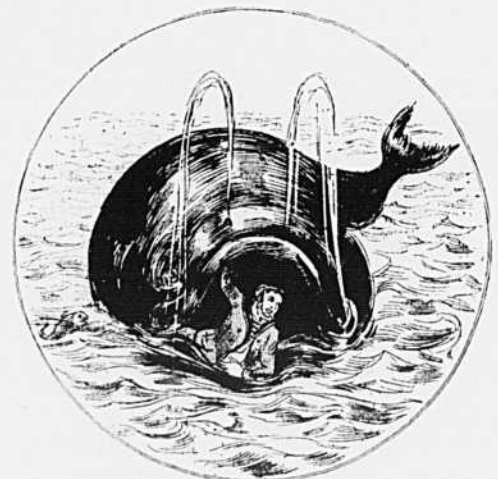
Bret, il y en a pour tous les âges et pour tous les goûts dans ce numéro très varié qui comprend en outre trois romans : un breton, un canadien et un californien.

Réclamez-le sans tarder à votre dépositaire ou aux Editeurs-propriétaires,

POIRIER, BESSETTE & CIE,
200, Bld St-Laurent, Montréal.



Une famille de girafes.



La Baleine ouvre la bouche et dit "tous le monde descend"

LA REVUE POPULAIRE
POIRIER, BESSETTE et CIE, Edit.-props.,
200, Boul. St-Laurent.

Coupon d'abonnement

Veillez trouver ci-inclus \$1.00 pour un an, 50 cents pour 6 mois d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou Mlle (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Rayer les mots nuls suivant l'abonnement que vous désirez, écrivez lisiblement votre nom et résidence et envoyez à l'adresse ci-dessus.

Gravures extraites du No d'Août de la "Revue Populaire", maintenant en vente dans tous les dépôts.

ABONNEMENT (Payable d'avance) Canada et Etats-Unis		(Fondé en 1889) <h1 style="text-align: center;">Le Samedi</h1> JOURNAL ILLUSTRE HEBDOMADAIRE Organe du Foyer Domestique PRX DU NUMERO : 5 cts	HEURES DE BUREAU : De 8.40 a.m., à 5.45 p.m., tous les jours, excepté le samedi, de 8.30 a.m., à midi. Tarif d'annonce fourni sur demande.
Six Mois \$1.25 Un An 2.50	Montréal et Europe Un An \$3.50 Six Mois 1.75		POIRIER, BESSETTE & Cie, Tél. Main 2680 Propriétaires, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans, Vt., U. S., as second class matter under Act of March 3rd 1879.

Carnet Editorial

Gendre et Belle-Mère

J' que voici un sujet plutôt épineux à traiter; on dit qu'il ne faut jamais placer le doigt entre l'arbre et l'écorce, n'est-ce pas plus imprudent encore de faire manœuvrer sa plume entre un gendre et une belle-mère?

Je m'en tiendrai donc uniquement à des considérations d'ordre général en laissant à chacun le soin d'apprécier personnellement ce qui le concerne.

De plus, je n'ignore pas qu'il existe des belles-mères que leurs gendres se plaisent à qualifier hautement "d'ange du foyer". Vous me direz que la chose est trop rare pour que l'on en parle. D'accord, c'est alors comme le diamant, c'est précisément la rareté qui en fait la valeur...

De tout temps et en tous pays on a écrit ou dessiné sur les belles-mères. C'est un inépuisable sujet pour les humoristes et les chansonniers; il a fourni aux chroniqueurs une foule de mots amers ou plaisants et inspiré aux caricaturistes nombre de charges bouffonnes.

Je me souviens d'avoir vu vendre, il y a quelques années, de petits instruments formés de deux lames métalliques qui, pressées entre le pouce et l'index faisaient entendre un bruit rauque et désagréable; les colporteurs de cet objet annonçaient triomphalement leur marchandise ainsi:

—Demandez le cri de la belle-mère, ça ne coûte que deux sous et c'est toujours prêt à fonctionner.

Naturellement, ce n'est pas là un modèle de goût et le parti-pris et la routine sont pour beaucoup dans la légende qui a fait de la belle-mère un épouvantail; il faut avouer que, si elle rend parfois la vie dure à son gendre, la réciproque est presque aussi fréquente. On peut admettre, si vous y tenez que, lorsqu'elle se montre revêche, c'est inconsciemment et sans se douter du mal qu'elle fait.

Il n'en est pas moins établi qu'elle joue souvent, dans un jeune ménage, le rôle d'un brandon de discorde.

Son intervention, au lieu de calmer, amène souvent des orages et involontairement elle sème, entre les deux époux, des méfiances et des rancunes.

Bref, sauf d'honorables exceptions, les belles-mères, même les mieux intentionnées, commettent, la plupart du temps, des mal-adresses entraînant de fâcheuses conséquences. Que ne puis-je, par cette chronique, ouvrir les yeux de quelques-unes et leur faire voir comme elles devraient se comporter, dans leur propre intérêt et dans celui de leurs filles!

Une joyeuse comédie de notre temps représente une femme qui vient de marier sa fille et s'écrie, en la montrant:

—Voici la victime!

Puis, désignant son gendre:

—Et voilà le bourreau!

C'est, sinon ce qu'expriment, du moins ce que pensent un peu toutes les belles-mères en général. Elles connaissent, par expérience les soucis de la vie à deux; elles savent que mille petits tracés retombent presque uniquement sur la femme, car l'homme, retenu au dehors par ses affaires, désire, le soir venu, profiter pleinement du repos dont il a besoin.

Elles accusent donc fatalement leur gendre d'égoïste qui laisse toute la peine à sa compagne.

Pourtant il n'en est pas ainsi; rien, même, n'est plus faux en réalité. De son côté, l'homme à son travail, est parfois soumis très durement à une règle inflexible surtout s'il a quelque responsabilité. La femme s'occupe chez elle, à son heure, libre d'exercer à sa guise son initiative.

Sans doute, c'est une grosse besogne de s'occuper des petits; ils sont bien bruyants, bien ériards et il faut de la patience au cours de la journée, mais en revanche quelle joie ne procurent-ils pas à la maman par leurs petites manières affectueuses!!

Cette joie, qui compense tous les ennuis et fait oublier toutes les fatigues, le père ne la connaît guère car, à l'heure où il rentre les enfants sont couchés ou bien près de l'être.

Rien que cela suffit déjà, à mon sens, pour rendre la part de

la femme meilleure que celle de l'homme.

Une belle-mère ne songe pas assez à cela lorsqu'elle juge l'homme avec sévérité.

Peut-être, il peut lui arriver de rentrer au logis, maussade, préoccupé, de se plaindre si le dîner est en retard ou de gronder trop durement un enfant qui a fauté. Mais, songez donc à la journée qu'il a passée, à sa lassitude et à ses préoccupations!

Peut-être paraît-il maussade alors que simplement il songe au lendemain et pense à assurer l'avenir des siens! Une femme bonne et intelligente le comprendra; elle ne s'inquiétera pas d'une nervosité qu'elle saura, au contraire, faire disparaître par sa douceur et la paix ne risquera pas d'être troublée.

Mais supposez que soit présente une belle-mère déjà peu affable d'ordinaire envers son gendre. Aggressive, elle entamera l'éternel chapitre des reproches: "Monsieur est toujours de mauvaise humeur... il n'aime pas sa femme... il la rend malheureuse... etc."

Comment voulez-vous alors, que cet homme, rendu plus irritable par la fatigue du jour, accepte ces observations fausses sans broncher?



Et voici le bourreau!...

Ces drames intimes peuvent devenir quotidiens si la belle-mère vit avec le jeune ménage; en ce cas la situation se complique car la jeune femme ne joue plus elle-même qu'un rôle subordonné. Une habitude d'enfance la dispose à suivre les conseils de sa mère.

Comme au temps où elle était petite fille, elle demeure sans initiative, incapable de voir par ses yeux et d'agir par elle-même. Docile aux suggestions maternelles, elle cherche à y plier son mari, mais naturellement celui-ci, qui désire conserver son indépendance et son autorité, résiste et se cabre. La belle-mère s'en étonne et s'en indigne, elle se plaint à sa fille d'être traitée sans égards et arrive à persuader celle-ci.

Les voilà, alors, toutes deux liguées contre le malheureux mari qui connaît ainsi, par avance, toutes les douceurs de l'enfer...

Toute affection, toute intimité est désormais impossible entre le mari et sa femme. Voilà l'oeuvre de certaines belles-mères.

Sans doute il y a de nombreuses exceptions et l'on trouve, au contraire, des belles-mères dont le dévouement, l'esprit de pacification et la sagesse méritent d'être cités en exemple.

Je disais au commencement de cet article que, rares comme le diamant peut-être, elles avaient sûrement sa valeur; Ce fut sans doute une belle-mère de ce genre que possédait un homme qui eut la douleur de perdre sa femme, il épousa en secondes noces la soeur de celle-ci afin de conserver, dit-il, la même belle-mère. Ne fût-ce pas, plutôt, pour n'en pas avoir une deuxième?

Fernand de Verneuil.

CALCUL EXACT



Le maître.—Supposez que six enfants vont au bord de la rivière et que l'on a défendu à trois d'entre eux de se baigner, combien y en aura-t-il qui prendront un bain?

Tous les élèves, en chœur.—Six, m'sieu!

SIGNE CERTAIN



Elle.—Je crois bien que vous ne m'aimez plus autant!

Lui.—A quoi voyez-vous cela?

Elle.—Vous n'êtes pas la moitié aussi bête dans votre conversation aujourd'hui que de coutume.

L'ESPRIT DES AUTRES



—Comme tu es blême! tu n'as pas "embelli", mon vieux!

—C'est pas étonnant: voilà deux mois que je suis au régime du "laid".

BEBE

Bébé, le tapageur, l'âme de la maison,
Le choyé, le chéri, l'adorable mioche,
Le tyran qu'on apaise avec une brioche,
A quitté, l'an dernier, ses langes d'enfançon.

Il marche, parle et rit, taquine sans façon,
Rêve, de l'aube au soir, d'une fine bamboche:
L'idée incessamment s'accroît en sa caboche,
Si brillante, et l'on croit qu'il devient grand [garçon.

Joueur de mirliton, mangeur de sucre d'orge,
Il chantonne, et, très fier, bavarde et se ren- [gorge,
Danse, bouffonne et mime ainsi qu'un baladin.

Son père en a conçu de l'orgueil, et, ravie,
Sa mère en le baisant, rêve que le destin
Vers le ciel de la Gloire oriente sa vie.

Albert FERLAND.



IL S'EN EST TIRE

—Dis donc, Chose, tu ne trouves pas que cette femme a l'air d'une chinoise?

—Monsieur, c'est ma femme! Que voulez-vous dire?

—E...e...elle a de si petits pieds!

BIEN VRAI

—Qu'est-ce que tu as, petit?
—J'ai quelque chose dans l'oeil.
—Qu'est-ce que c'est?
—Je ne le sais pas, je peux pas le voir!

DEFINITION

—Qu'est-ce qu'une héroïne? dit le jeune homme en levant les yeux de son livre.
—Une héroïne, ma chère, répondit John, c'est une femme qui pourrait répliquer à son mari, mais qui ne le fait pas.

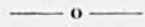
PAS UNE DES SIENNES

—Mon père et moi, nous savons tout dans le monde, dit un petit garçon à son ami.

—Correct, dit l'ami. Où est l'Asie?

Le petit bonhomme n'en savait rien, aussi, il répondit carrément:

—Çà, c'est une des questions que mon père connaît.



On doit découdre l'amitié et non la déchirer.

L'ESPIEGLE ROSETTE



1 Rosette est fière de ses ballons mais son jeune voisin a l'esprit toujours disposé à faire de méchantes farces.

2 Et il ne trouve rien de mieux que de lui détruire ses ballons avec son sabre neuf.

3 Mais Rosette sait se venger, elle paye un "artiste" en poids lourds et disposa ce que vous voyez.

4 Et quand le méchant voulut recommencer la même farce, il cassa son beau sabre; tant pis pour lui!

LA PLUS IMPORTANTE MAISON



—Moi, dit Paul Dubluff, j'ai une maison de commerce sans rivale dans le pays; aucune autre ne fait travailler autant d'hommes et de femmes en toute saison.

—Que vendez-vous donc? lui demanda-t-on.

—Des voitures d'enfants.

LE COURAGEUX



—Voici de quoi manger, mais pourquoi ne travaillez-vous pas pour vivre?

—Ah! ma bonne dame, c'est que j'ai un métier ben forçant et qui me ruine la santé!

—Que faites-vous donc?

—C'est moi qui porte le drapeau dans les grèves de fabricants de poteaux pour télégraphie sans fils.

UN NOM MALCHANCEUX



—Est-ce que ton papa est à la maison, mon petit ami?

—Sais pas! quel est votre nom?

—Jos Bill.

—Alors, il n'est pas là, je l'ai entendu dire qu'il ne répondrait pas s'il venait un "bill" cette après-midi.

COUPS DE PITON

Lorsqu'un homme marié a continuellement le sourire, c'est peut-être parce que sa femme est en voyage de vacance...



1—Minuit! et Jos n'est pas encore rentré du club; voici deux semaines qu'il agit ainsi, mais ce soir je l'entendrai bien rentrer et il l'aura, la volée...

Pierre qui roule ne remonte jamais au sommet.

On regrette souvent ce que l'on n'a pas fait, mais rarement ce que l'on a fait.

Une femme ne doit pas s'étonner si quelquefois son mari s'ennuie à la maison; le mari et la femme ne font qu'un et quand l'un est seul on s'ennuie...

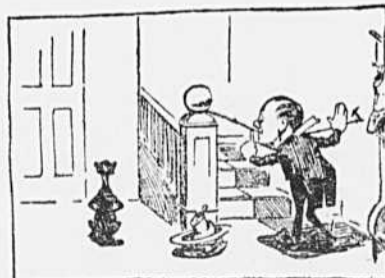
A ceci la femme peut répondre que si le mari et la femme ne font qu'un, il ne doit jamais y avoir de chicane car pour se disputer, il faut être au moins deux...

L'amour est un jeu de hasard dans lequel on a souvent perdu avant de jouer.

Un homme passe la moitié de sa vie en déceptions et la femme passe la moitié de sa vie devant son miroir. Cela revient au même.

Lorsqu'un jeune homme vous écrit pour vous demander une entrevue, fixez-lui une heure précise. S'il est en retard de cinq minutes, ne l'attendez plus; celui qui n'est pas exact pour ses propres affaires ne saura pas vous être utile dans les vôtres.

La jalousie est un tribut que la femme paie à la vanité des hommes.



3—Et maintenant du courage et de la prudence... hic!... et Caroline... hic... m'aura pas encore cette fois-ci...

Chacun de nous a deux hommes en lui: celui qu'il est et celui qu'il pourrait être. On ignore lequel des deux enterrera l'autre.

Tout plaisir qui nous arrive ressemble souvent à une bonne pipe: ça vous réjouit mais ça nuit aux autres.

L'espoir donne toujours de l'appétit; il ne le satisfait jamais.

Celui qui vit toujours dans la crainte de la mort est déjà à moitié mort.

Pauvre Mexique! Lorsque ce n'est pas la révolution, c'est un tremblement de terre.

Etre sourd ou manquer de mémoire, voilà deux afflictions qui nous rendent service de temps en temps.



—Vous voulez des vacances pour aller au bord de la mer, Isaac? Ça n'a pas de bon sens d'être aussi gaspilleur; mettez du sel dans votre bain, mangez du poisson à tous les repas, dormez sur le plancher et laissez votre maison sale; ça reviendra au même, vous aurez l'illusion du voyage!

L'argent cause des soucis à deux classes de genre: à ceux qui en ont trop et à ceux qui en ont trop peu.

Le frou-frou des jupons de dentelles a conduit au combat plus de générations d'hommes qu'aucune musique militaire, fut-elle la plus martiale.

Si l'argent poussait sur les arbres comme les fruits, il y aurait des hommes assez paresseux pour ne pas vouloir se donner la peine d'en faire la récolte; ils en attendraient la chute à leurs pieds.

Un confrère nous apprend que, suivant leur parti politique aux Etats-Unis, certaines dames ne s'habillent plus que de "rose svelte" et d'autres, de "Taft... ah!"

L'amour est aveugle; c'est pour cela que les amoureux ne veulent pas de lumière dans le salon.



2—Tout dort... hic... dans la maison... Enlevons... hic... nos chaussures afin de ne pas réveiller notre tendre épouse et son manche à balai...

Profond mystère: une femme qui porte, pendant l'hiver, des chaussures à talons bas en porte, pendant l'été, d'autres qui ont des talons démesurément hauts; il y a pourtant moins de risques de se salir les pieds...

Les femmes mentent au sujet de leur âge et les hommes au sujet de leur poids.

Un pauvre en vie vaut mieux qu'un millionnaire décédé.

Le mariage est une école où ceux qui ne pourraient pas se passer l'un de l'autre apprennent à se souffrir mutuellement.

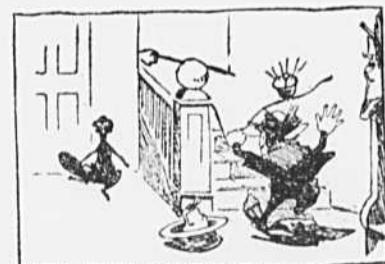
Souvent le génie s'en va lorsque la fortune arrive.

Un homme, au salon, décerne pendant une heure des louanges à sa femme, mais à la cuisine il n'admet même pas qu'elle sait faire cuire les patates.

L'argent fait l'homme dans bien des cas ou, au contraire, c'est l'homme honnête qui doit faire l'argent.

Une femme peut paraître dix fois plus insensible qu'elle ne l'est et un homme cent fois plus amoureux qu'il ne l'est.

La plus dure assurément de toutes les carrières, c'est une carrière de pierre...



4—...Bing!... Au secours!... hic!... Caroline... (Voix d'en haut).—Crains rien, j'arrive...

TAMERLAN ET LA FOURMI

(Légende Turque)

Le grand conquérant tartare Tamerlan envahissait l'Inde en 1397, à la tête d'une armée formidable, lorsqu'au sortir des montagnes qui couvrent ce pays du côté de l'Afghanistan il se trouva enveloppé avec une partie de ses troupes par l'armée du Mahajah du Cachemire. Ses soldats pris de panique se dispersèrent et il ne dut lui-même son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Vers le soir, il s'arrêta, exténué de fatigue, près d'un mausolée en ruines, qui se dressait isolé au milieu de la plaine.

Descendant de son cheval, il entra dans le mausolée et s'étendit à terre pour prendre un peu de repos.

Abandonné de tous les siens, ayant perdu même ses armes dans la fuite, le chef tartare réfléchissait à sa triste situation et, croyant son armée anéantie, il se laissait aller au plus violent désespoir.

Tout à coup, il aperçoit auprès de sa main une fourmi qui s'avancait lentement, tenant dans ses pinces un grain deux fois plus gros que son corps. Elle se dirigeait vers la muraille sur laquelle se trouvait placée à une hauteur de quelques millimètres l'entrée de la fourmière.

Tamerlan suivait d'un oeil distrait la marche de la fourmi, lorsqu'il la vit arriver au pied du mur, essayer de gravir la paroi verticale; mais le grain était trop lourd et son poids fit rouler l'insecte à terre.

Sans se rebuter, l'infatigable petite travailleuse ramassa son fardeau et remonta à l'assaut de l'obstacle; mais le grain roula de nouveau à terre. Le même manège se renouvela soixante-neuf fois, sans que la fourmi parût se décourager. Enfin la soixante-dixième fois, elle atteignit victorieusement l'entrée de la fourmière et s'enfonça dans les profondeurs de sa demeure, emportant le grain qu'elle avait si courageusement gagné.

Pendant cette petite scène, le conquérant n'avait perdu de vue aucun des mouvements de l'humble fourmi.

Sitôt que la bestiole eut disparu avec son butin, il se releva et, remontant sur son cheval, se mit à parcourir en tous sens la plaine. Après toute une nuit de recherches, il parvint à rejoindre son armée, ayant rallié les fuyards, il attaqua de nouveau l'armée de Cachemire et remporta sur elle une victoire qui lui livra l'empire de l'Inde.

«Frappé d'admiration devant le courage et la ténacité que déployait ce faible insecte pour triompher d'une difficulté qui paraissait insurmontable, disait-il à ses compagnons, je me suis senti honteux de m'être laissé aller si facilement au désespoir. Dieu a envoyé la fourmi pour me dire que la persévérance surmonte tous les obstacles!»

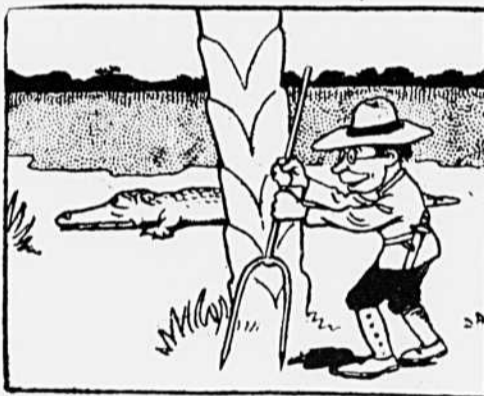
Que l'exemple de la fourmi nous serve aussi de leçon. Rappelons-nous, qu'il n'est pas de labeur, quelque difficile et quelque rebutant qu'il paraisse d'abord, dont on ne vienne à bout par la persévérance.

Grande chère et petit testament.

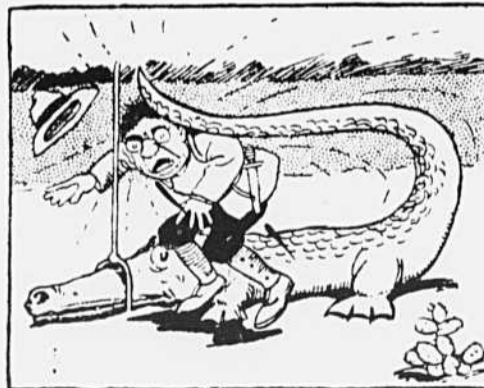


2—C'est tout simple, disait-il; il n'y a qu'à la planter comme ceci pour fermer la mâchoire de l'animal!

UNE PAUVRE INVENTION



1—M. Saitout avait trouvé un appareil pour prendre les crocodiles vivants; c'était une sorte de fourche à longues dents.



3—Mais, hélas! le pauvre Saitout avait oublié que l'animal avait une queue avec laquelle il l'assomma.

LA RECOMPENSE PARTAGÉE

Le calife de Bagdad possédait un magnifique faucon, habile à saisir au vol le héron et l'outarde. Un jour le fauconnier, qui le promenait sur son poing dans les rues de la ville, ayant par mégarde lâché la chaînette qui le retenait prisonnier, l'oiseau s'envola et disparut.

Le calife fit annoncer dans les campagnes que celui qui rapporterait le faucon au palais recevrait une récompense de deux cents pièces d'or.

Un paysan trouva l'oiseau et se rendit au palais; mais le chef des aghas refusa de le laisser arriver dans la présence du calife, à moins toutefois qu'il ne lui abandonnât la moitié de la récompense qu'il devait toucher. Le paysan dut accepter le marché. Le calife, en revoyant son oiseau favori, exprima la plus grande joie et donna l'ordre à son trésorier de compter les deux cents pièces d'or au paysan.

«Que votre Seigneurie, s'écria celui-ci, me permette de choisir moi-même ma récompense.

—Parle, dit le calife.

—Je demande alors à recevoir sur mon dos cinquante coups de bâton.

—Tu plaisantes.

—Pas du tout, et je ne veux accepter autre rétribution.

—Qu'il soit fait selon ta volonté, dit le calife. Qu'on appelle le bourreau.»

Le paysan tendit son dos et l'exécuteur lui appliqua de légers coups de rotin sur les épaules. Au vingt-cinquième coup, notre homme se relevant subitement, s'écria:

«Halte! j'ai mon compte. Au tour de mon associé de recevoir sa part de la récompense.»

Et il raconta alors comment le chef des aghas lui avait interdit l'entrée du palais et ne l'avait laissé passer qu'à la condition qu'il lui serait fait remise de la moitié de la récompense.

Le calife fut fort amusé de la finesse du villageois et ordonna que le chef des aghas recevrait immédiatement les vingt-cinq coups de rotin et cette fois appliqués sans miséricorde. De plus, il fit remettre au paysan les deux cents pièces d'or qu'il avait si bien méritées.

UNE MENACE

Un étudiant en médecine ayant perdu un procès important, éclata en paroles des plus violentes contre ses juges, et dit qu'il en coûterait probablement la vie à plus de mille personnes.

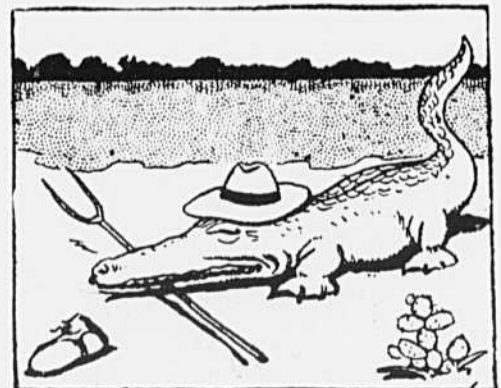
Il fut aussitôt arrêté en conséquence de cette alarmante menace, et une explication lui fut demandée.

«Rien de plus simple,» dit-il, «en me retirant tout mon bien vous ne me laissez d'autre ressource que de devenir médecin.»

TOUT CE QU'ELLE CRAIGNAIT!

Lui.—Nous arrivons à un tunnel. Avez-vous peur?

Elle.—Non, pas si vous ôtez votre cigare de la bouche.



4—Ensuite, il se dégacha de la fourche et voilà tout ce qui reste maintenant du pauvre homme.

LA VENGEANCE

Nouvelle dramatique.

A U-DESSUS des bruyères que la gelée nocturne avait poudrées de diamants, la tête de Jean, allongé sur le talus du chemin de fer, se leva lentement.

Le jour allait poindre: une lueur rose filtra à travers les brumes de la rivière. Au loin, sur la droite, les lampes de la gare pâlis- saient.

Jean, soulevé sur les mains, le cou tendu, écouta: il n'entendit d'abord que le murmure frais de l'eau qui glissait, au bas du talus le long des vernes et des saules... Un "Angelus" tinta derrière lui dans un clocher de Veziennes, un autre répondit, et ce fut, pendant quel- ques minutes, un murmure de cloches qui parlaient entre elles au- dessus des grands arbres nus.

Puis, dans le silence qui suivit, ce fut un grondement; un train aux wagons noirs et rouges, enveloppé d'une échanpe de fumée blanche, passa devant Jean, soudainement tapi dans la bruyère.

—Le 133, fit-il entre ses dents... Il va se garer plus loin, puis ce sera le train de marchandises, et enfin le "Côte-d'Azur".

Des flammes, aussitôt, dansèrent devant ses yeux et sa main se crispa sur une lourde clef anglaise dissimulée dans l'herbe... Ah! tout à l'heure, dans cette vallée calme, quel fracas!... quels cris!... quelle épouvante!...

Son plan lui apparut très simple: le mécanicien Jubel conduisait la machine du peu rapide, sur la voie descendant, le rail de gauche, déboulonné, faisait sauter cette machine hors du talus et précipitait le train dans le fleuve...

Une joie intense, avec une flambée de haine, illuminait le visage tourmenté de Jean à la vision de son ennemi broyé sous les roues, éventré par les éclats de la locomotive, ou gisant ensanglanté au fond de la rivière.

Renvoyé depuis deux jours sur le rapport du mécanicien que, dans un soir de ribote, il avait injurié et frappé en cours de route, Jean venait de perdre sa place de chauffeur.

Il n'avait pas voulu rentrer chez lui, dans son petit logis, et avait erré, le ventre vide, la tête en feu, le long du canal, comme un fou, ne songeant pas à s'accuser, ayant sans cesse devant lui le visage grave et un peu dur de Jubel, accumulant mille griefs contre celui qu'il jugeait seul responsable de ce désastre.

Car c'était un désastre: qu'allaient devenir sa femme paralysée et ses deux filles?... Pour la vieille mère, c'était la mort à brève éché- ance, et un avenir de honte, pire que la mort, attendait ses filles, déjà jolies et un peu coquettes... Il exagérait comme à plaisir les malheurs qui devaient suivre son renvoi, et, avec la haine qui pre- nait dans son âme simple des proportions démesurées, le désir de se venger se précisait, s'imposait, et voici qu'il n'était plus maître de sa volonté et qu'il avait décidé cette chose horrible dont il souriait : supprimer Jubel en faisant dérailler le rapide... Après? eh bien ! après, il serait content!...

* ● *

Derrière le "133", le train de marchandises s'en alla, lourd, es- soufflé, cahotant... Aucun convoi main- tenant ne devait passer sur la voie des- cendante, avant l'arrivée du rapide.

D'un regard jeté autour de lui, Jean constata qu'il était bien seul; en ram- pant, il vint sur le ballast et, méthodi- quement, déboulonna l'extrémité d'un rail...

Il avait le temps; il allait sans hâte, les lèvres serrées, mettant dans ses po- ches les écrous qu'il dévissait... Il dut, pour faire sortir le rail des tra- verses, se servir de sa pince comme d'un levier; ses mains noueuses craquè- rent sous l'effort... Le lourd ruban de fer soulevé fut écarté de la place qu'il occupait... C'était assez...

D'ailleurs, il fallait se cacher enco- re... Maintenant arrivait un rapide qui

se croisait habituellement à cet endroit avec le train mené par Jubel... Ce dernier était en retard... (Mais, patience!

Jean entendit ce train filer avec un fracas qui remua toute la val- lée... En se rapprochant, des coups de sifflet répétés indiquèrent un ralentissement... Jean comprit qu'un signal avait été négligé à l'en- trée d'une courbe, et le train, au lieu de passer comme une trombe, glissa doucement devant lui.

Il aperçut d'abord le mécanicien, le corps à demi sorti de la ma- chine, les yeux fixés en avant... puis le wagon-restaurant, vide à cette heure, enfin les voitures de luxe, salon et sleekings...

Ici et là, des glaces baissées laissaient entrer l'air vif du matin dis- persant l'atmosphère épaisse de la nuit de voyage.

Il put voir distinctement un grand Anglais roux, la casquette sur les yeux, allumant une courte pipe, puis des gens qui s'étiraient et bâillaient le long des couloirs...

Une femme en deuil, très blonde, et pâle, souriait à un jeune en- fant à demi éveillé... Il entrevit encore une fillette dont le doigt tra- çait des mots sur la vitre humide, un couple élégant et jeune échan- geant le premier baiser du matin... A côté, un prêtre, son bré- viaire sous le bras, esquissait un signe de croix... Enfin, une jeune fille couchée au dehors de la portière, les cheveux bruns, dénoués, bu- vait la fraîcheur de l'aube... Ses lèvres entr'ouvertes devaient jeter au vent quelque amoureuse chanson...

Elle aperçut Jean qui la regardait... Elle lui sourit, découvrant la blancheur de ses dents, et du bout des doigts laissa tomber sur lui un baiser.

Le geste était si joli, si câlin, qu'il semblait répandre un peu de pitié, semer une pincée de bonheur sur la misère qui se vautrait là dans l'herbe, et ce baiser frais passa sur la colère de Jean comme un souffle de caresse et de douceur sur une brûlure ardente...

* ● *

Le rapide avait repris sa course normale et l'ancien chauffeur de- meurait encore là, gardant dans ses yeux la vision souriante...

"L'autre" allait venir maintenant, emportant aussi des existences humaines, des êtres heureux de vivre, un cortège d'autres sourires et d'autres baisers...

Et soudain, dans l'intelligence obscure de Jean, une horreur de l'acte monta comme un flot de boue...

Lui qui n'avait jamais été un malhonnête homme, allait-il, en cet instant, devenir meurtrier et criminel et joncher cette voie de cadav- res et de mutilés?...

Le sursaut de sa conscience réveillée le troubla au point qu'un trem- blement de fièvre agita tout son corps.

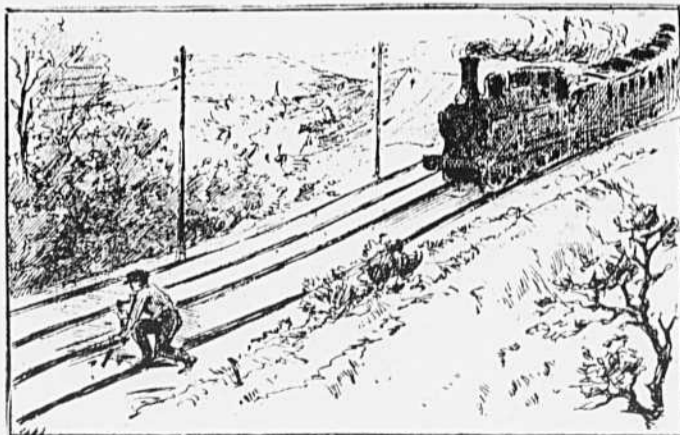
Sa haine, son âpre désir de vengeance disparurent, effacés sous la pourpre terrifiante du sang qu'il allait répandre.

D'un bond, il fut debout sur la voie... D'un geste hâtif et puissant, il rapprocha le rail, le remit en place et sortit les écrous de sa po- che...

Rapidement il les posait sur les boulons, sa clef vira dans sa main et, à genoux sur le ballast, il se traîna le long du rail, anéantissant l'oeuvre sinistre.

Il avait peur de n'avoir pas le temps! Le train aurait dû passer depuis quel- ques minutes et il se félicitait de ce retard comme si une chose heureuse lui fût survenue.

Un coup de sifflet bref l'effara... Il leva la tête; un long ruban de fumée flottait là-bas au-dessus de la vallée... Mais il ne lui restait qu'un dernier bou- lon à serrer... Il souriait maintenant, sûr que le train était sauvé; et, soulagé de son désir de meurtre comme d'un poids étouffant, il vissa son écrou avec tranquillité, sans hâte, par une sorte de vanité, de défi à la haine donneuse de mauvais conseils.



Jean déboulonna l'extrémité d'un rail.

Les rails frémissaient sous les trépidations prochaines... Encore quelques secondes et il allait, sa besogne achevée, se rejeter en arrière et le regarder fuir, ce train dont il avait rêvé l'anéantissement.

Et il songea à la jolie voyageuse de tout à l'heure... Sûrement, dans le rapide de Jubel, il s'en trouvait d'autres qui partaient, frileux oiseaux, vers des pays de fleurs et de soleil.

Elles ignoraient toujours, ces mystérieuses étrangères, que leur vie heureuse et facile avait failli se briser là, violemment, et que de ce dernier boulon qu'il avait enfin solidement resserré, avaient dépendu toutes leurs joies à venir, tous les plaisirs raffinés et les sensations délicates qui les attendaient sur des plages lointaines.

Et pendant qu'il restait brisé d'émotions, très las, avec un attendrissement étrange qui lui mettait aux yeux une buée de larmes piquantes, le rapide franchit l'espace d'un élan formidable de bête gronçante et fantastique, et Jean surpris, encore agenouillé, la main sur son outil, fut emporté, broyé comme dans une étreinte brutale et rejeté sur les bruyères du talus...

DIX ANS APRES

—Alors, tu étais timide et gêné quand tu m'as demandée en mariage?

—Gêné? Je te crois, c'était plus que de la gêne, c'était bien la misère, pense donc vingt mille piastres de dettes!

UNE TETE VIDE

—Moi, monsieur, je dis toujours ce que je pense!

—Peut-être, mais il est à remarquer que vous ne parlez jamais beaucoup!

NOUS POURRIONS VIVRE A BON MARCHÉ COMME NOS PERES...



...SI NOUS FAISONS COMME EUX.



LES CHIFFRES EN MENAGE

—Ainsi toi et la jeune Aline vous n'êtes plus qu'un maintenant...
 —C'est ce que je pensais, quand nous avons été mariés, mais depuis ce temps, j'ai conclu que nous sommes dix.
 —Que veux-tu dire?
 —Elle est le 1 et moi je suis le 0.

SON CADEAU

Je ne sais pas ce que je donnerai à mon mari pour le jour de sa fête. Il a un lot de cravates.
 —Des cigares?
 —Il les donne à ses amis.
 —Des bretelles?
 Il porte une ceinture. Ah! Je sais ce que je vais faire. Je vais lui acheter un rug pour mettre dans le passage, et une paire de rideaux pour la chambre à coucher.

CE N'EST PAS DE SON GOUT

Le tramp.—Avez-vous quelque chose à manger...
 Le fermier.—Je vais appeler mon chien...
 Le tramp.—Merci! Je n'en mange jamais!

C'EST POURTANT VRAI

—Lucie, ton cousin t'a encore embrassée avant de partir!...
 —Mais, maman, il ne pouvait pas faire autrement!
 —Et pourquoi cela?
 —Voyons, réfléchis un peu, aurait-il pu m'embrasser quand il aurait été parti?

AU TELEPHONE

Le "Humphrey's Magazine", de Washington, a publié récemment une "nouvelle vraie", dont le sujet, puissamment dramatique, pourrait être exploité au théâtre:

Une affaire passionne les Etats-Unis. Un notable pasteur du Texas, Cannon Berdsye, est accusé d'avoir empoisonné sa femme. La justice n'est pas encore saisie, mais une enquête discrète se fait autour du chanoine. Celui-ci a une fille, Doris, employée au téléphone, dans la ville même.

Un soir, Doris Berdsye est seule de service au Central. Vers deux heures du matin, on lui demande le police-office, et voici ce qu'elle entend:

—Allô! allô!... le police-office? C'est l'inspecteur Ewart. Il y a du nouveau sur le pasteur Berdsye.

—Ah!
 —Oui, je viens de recevoir le papier que j'attendais, la lettre de Berdsye à sa cousine. La preuve du crime y est évidente. Que dois-je faire?

—N'hésitez pas une minute. Postez-vous avec vos deux hommes près de son domicile, faites bonne garde et arrêtez-le au petit jour.

—All right! Nous y serons dans trois quart d'heure.

Vous imaginez l'état de Doris Berdsye, qui écoutait avec effroi la révélation du crime dont elle avait toujours voulu douter.

Mais ce n'est pas le plus tragique. Doris aimait beaucoup son père. Son premier mouvement, geste affolé de dévouement instinctif, fut de pousser une fiche dans le tableau et d'appeler son père, pour lui permettre de fuir avant que sa maison soit cernée. Mais elle n'a pas le droit d'avoir entendu ce qui s'était dit, et moins encore de se servir des renseignements surpris pour un usage personnel.

Alors... elle retire la fiche, et, stoïque comme une jeune fille des temps héroïques, elle continue d'assurer le service.

ÇA LUI A PORTE CHANCE!

—Un homme a essayé de piller mes poches dans la rue hier, mais ma femme l'en a empêché.
 —L'a-t-elle attrapé, ou a-t-elle crié?
 —Non, elle n'était pas là.
 —Alors, comment a-t-elle pu l'en empêcher?
 —Elle avait vidé mes poches auparavant.

Le devoir est une étoile qui rayonne à côté du bonheur dans le ciel de la vie chrétienne.

REPOSE JUSTE



—Tu veux une autre robe! mais combien va-telle coûter?

—Ah, mon cher! ne me demande pas ça, je suis ton épouse, je ne suis pas comptable!

CE QUE PEUT FAIRE L'ÉPICIER DU COIN

Le grand-papa de Johnny, expliquait les tours merveilleux d'un jongleur, et termina en lui racontant les tours du chapeau d'où il sortait des oranges, des oeufs, des boîtes, etc., et tout ça dans un chapeau vide. Johnny réfléchit et dit:

—Grand-papa, tout ça n'est rien, l'épicier fait mieux que ça lui.

—Oui? Qu'est-ce qu'il peut donc faire?

—Il peut te donner du beurre de 30 cts et de 20 cts la livre tout dans la même tinette.

ET ELLE SE TUT

La dame, (après vingt minutes d'examen sévère).—Maintenant, Monsieur le policeman, dites-moi pourquoi cette strap en cuir en-dessous du menton?

Le policeman.—Ça, Madame, c'est pour reposer mes gencives, quand je suis fatigué de répondre aux imbéciles.

LA PREUVE

Pauline, (à son petit frère).—Tiens-toi donc tranquille Paul, n'entends-tu pas qu'il y a un visiteur au salon?

Paul.—Comment sais-tu cela toi. Tu n'es pas entrée au salon.

Pauline.—Non, mais j'ai entendu maman dire à papa: "Mon chéri."

LE TRAMP DIPLOMATE



—Pourrai-je voir votre mère, mademoiselle?

SIMPLE ERREUR

De retour des Etats-Unis au village, après une absence de dix ans, il était naturel qu'il fasse un peu le "frais".

—Mes amis, disait-il, dans ma maison à New-York, j'ai deux caros-es et une automobile.

—Oh! Oh! dirent les auditeurs de la campagne.

—Et une bibliothèque avec deux mille livres.

—Pas vrai!

—Et des tableaux, (il étend les bras pour marquer la grande quantité), oh! mes murs sont pleins de Rubens.

—Grand Dieu! dit un fermier, et tu ne peux pas les tuer? C'est-t'y pire que les punaises?

ENCORE INCONNU

—Quels sont les noms de famille du jeune couple à côté?

—Nous ne pourrions pas le savoir avant la semaine prochaine, ce sont des nouveaux mariés, et il l'appelle Poupoule et elle l'appelle "Mon chat".

UNE VIE DE CHIEN

—Votre mari prétend qu'il mène une vie de chien.

—Y peut pas dire plus vrai: y arrive les pieds pleins de vase, s'éloigne à côté du poêle et attend qu'on lui donne à manger...

SANS AUCUN DOUTE

Le professeur de médecine.—Voici, je suppose, un homme dont la jambe cassée a été mal remise, que feriez-vous dans un tel cas?

L'Étudiant.—Ma foi, monsieur, je crois que je boiterais.

LA MECHANCETE EST TOUJOURS PUNIE



1—Toi, avec une bonne brique à la queue, quand tu seras au fond du St-Laurent, tu ne viendras plus faire de la musique sur mon toit pendant la nuit!!

CAPRICIEUX

Scène 1. (à la maison).

M. Marié.—Qu'y a-t-il pour dîner?

Madame M.—Oh! seulement une couple de chops.

M. Marié, (dédaigneusement).—Toujours ces éternelles côtelettes. Je n'en veux pas.

Il part en faisant claquer la porte.

Scène 2. (Au restaurant).—Qu'est-ce que je peux avoir à manger?

Le garçon.—Il n'y a pas grand'chose, Monsieur. Une belle côtelette seulement.

M. Marié, (ravi).—Bon, c'est bien, ça. Faites-en cuire deux.

LE VENT DU NORD

Un petit garçon, au dîner, regardait son papa longtemps et dit:

—Papa, pourquoi as-tu le nez si rouge?

—Le vent du Nord, répond le père; vite passe cette bouteille de gin et ne parle pas tant.

Alors, de la cuisine, la mère cria.—Oui, Tommy, passe le vent du Nord à ton père et n'en renverse pas sur la nappe.

DOUBLE DOSE

Titluc est un petit diable auquel son père a promis la fessée à chaque fois qu'il se battrait avec un de ses petits camarades; or, c'est ce qui vient encore d'arriver et Titluc arrive l'oreille basse.

—Dis, papa, je ne dois pas recevoir deux fessées quand je me suis battu?

—Non, répondit le père, je ne t'en ai promis qu'une, mais tu vas l'avoir..

—Inutile, papa, c'est déjà fait, c'est moi qui ai mangé la volée aujourd'hui!

— 0 —

Veau mal cuit et poulets crus font les cimetières bossus.



2—Ah! le m...isérable! il n'a pourtant pas besoin de savoir l'heure où il va; j'aurais dû faire attention à ses griffes!



3—Je ne veux pourtant pas perdre ma montre! Une si bonne montre en or dur qui m'a coûté 99 cents!



4—Och, c...aramel! La voilà fichue et mon habillement aussi... et cet animal-là qui n'est pas noyé!!

LES MENUS MODERNES

Extraordinaires, les choses qu'un restaurateur pourrait aujourd'hui faire avaler à ses clients.

Prenons un menu de dîner ordinaire:

Potage tapioca: c'est tout simplement de la fécula de pommes de terre additionnée de cuivre.

Hors-d'oeuvre: beurre fait avec de la graisse de veau colorée avec du plomb.

Rôti: tout d'abord, il a mariné dans le salpêtre. Les truffes qui l'entourent sont faites en feutre terreux parfaitement moulé.

Salade: romaine poussée dans la plaine d'Achère et assaisonnée avec du vinaigre additionné de vitriol.

Dessert: crème au chocolat, ce dernier est fait de sciure de bois, de saccharine et de terre ocreuse.

Café: décoction de foie de cheval et de caramel.

Liqueur: kirsch qui contient par litre jusqu'à 25 centigrammes d'acide prussique.

Boisson: bière qui n'est qu'une décoction de racine de buis, de sureau, de belladone, d'écorce de tan, additionnée d'une bonne petite dose d'acide picrique.

On voit le drame qui doit se jouer dans notre estomac.

Empressons-nous de constater que de tels gargotiers empoisonneurs sont rares. Mais il pourrait s'en rencontrer tout de même.

PAS FAVORABLE!

—Non, je n'ai pas le courage de lui demander sa fille en mariage au vieux Peterson.

—Et pourquoi donc?

—Parce que je construis des édifices à l'épreuve du feu, et lui il est agent d'assurances.

— o —

Le bonheur est un don gratuit que l'argent ne peut pas donner; mais souvent il l'enlève.—Ctesse de Talleyrand-Périgord.

LES CIGARES SAUVEURS

—Jos, dit Madame Lejeune, s'asseyant tout à coup dans le lit, il y a un voleur dans la maison.

—Pas de folies, dit le mari.

—Je ne me trompe pas, je l'entends qui marche dans la salle en bas. Maintenant, dit-elle excitée, il allume un de ces cigares que je t'ai donnés pour l'anniversaire de ta naissance.

—Alors Jos s'assit aussi et écouta.

—Ciel, Mary, c'est vrai! Il fume un de ces cigares!

Alors, il se remit, confortablement sous les couvertures.

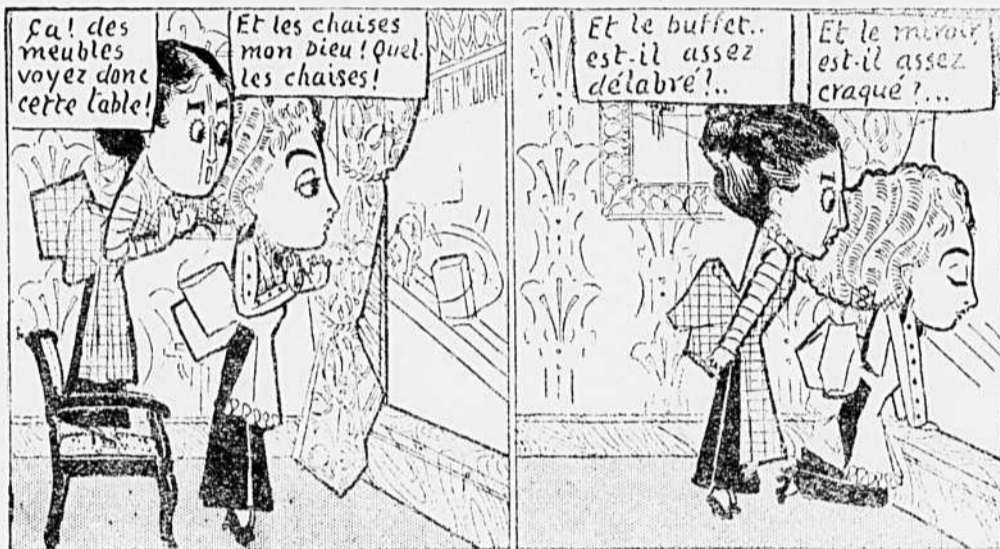
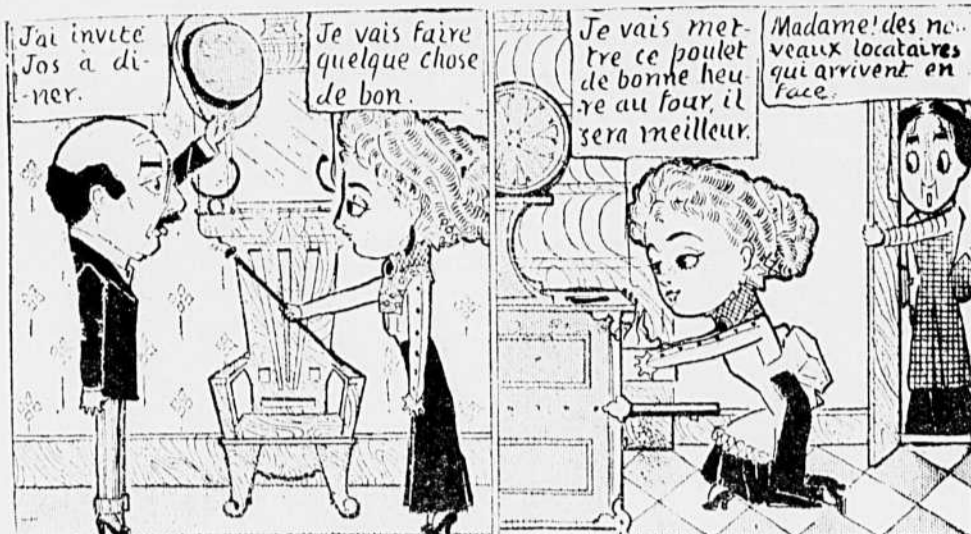
—Dors, Mary, nous trouverons le pauvre misérable mort, demain matin.

LES ENFANTS TERRIBLES

Maman, (enseignant l'alphabet à Mimi).—Maintenant, pense bien chérie. Qu'est-ce qui vient après le T?

Mimi.—Après le thé papa embrasse la bonne et elle crie.

CE QUE PEUT FAIRE



CE QU'IL ETAIT CONTENT!

Comme la lueur rouge, augmentait toujours d'intensité, le petit garçon sur le pont applaudissait vigoureusement.

—Ah! mon petit, dit l'étranger qui était un peu myope, ça me fait plaisir de te voir apprécier le beau ciel rouge.

—Oui, Monsieur, avec les yeux étincelants, ça fait quinze minutes que je regarde.

—Bien! c'est bien! Ce n'est pas souvent qu'on rencontre un si beau spectacle.

—Ça ne peut être plus beau, Monsieur.

—Un vrai poète, et en vois-tu souvent des couchers de soleil comme ça, mon petit homme?

—Des couchers de soleil? Ce n'est pas un coucher de soleil.

—Qu'est-ce que c'est donc?

—Mais, c'est l'école qui brûle. Hurrah!

Celui qui a beaucoup de beurre en peut mettre dans ses choux.

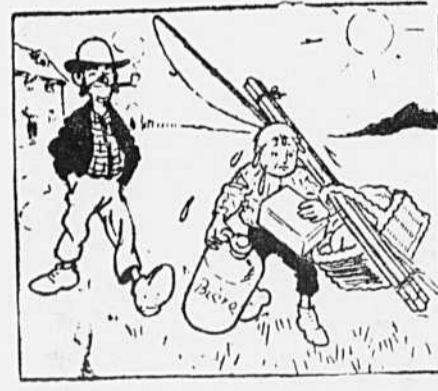
LA RUSE DU FERMIER



1 Le fermier Finaud dit un jour à son petit gars:—Veux-tu aller à la pêche demain? Eh bien ôte tout ce bois et rentre-le dans la "shed"...

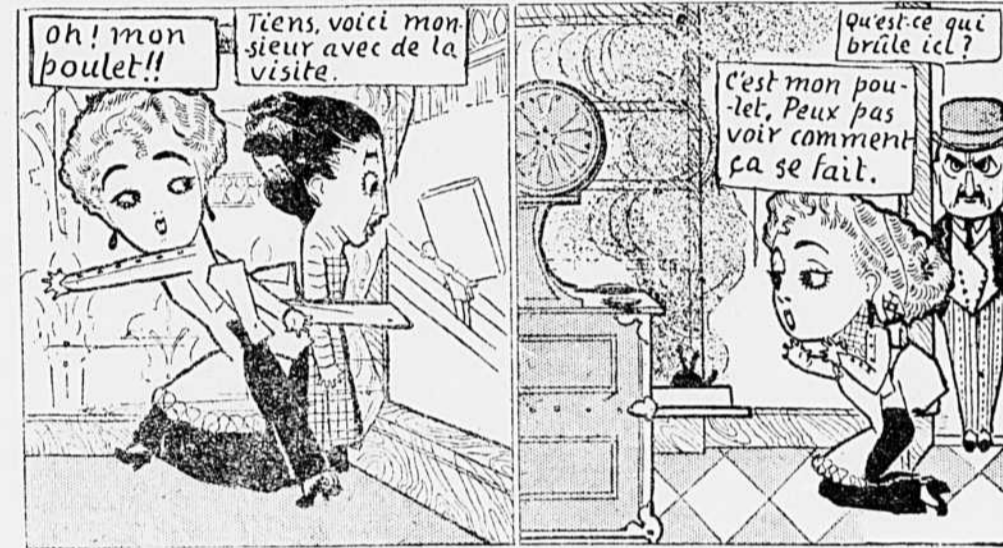
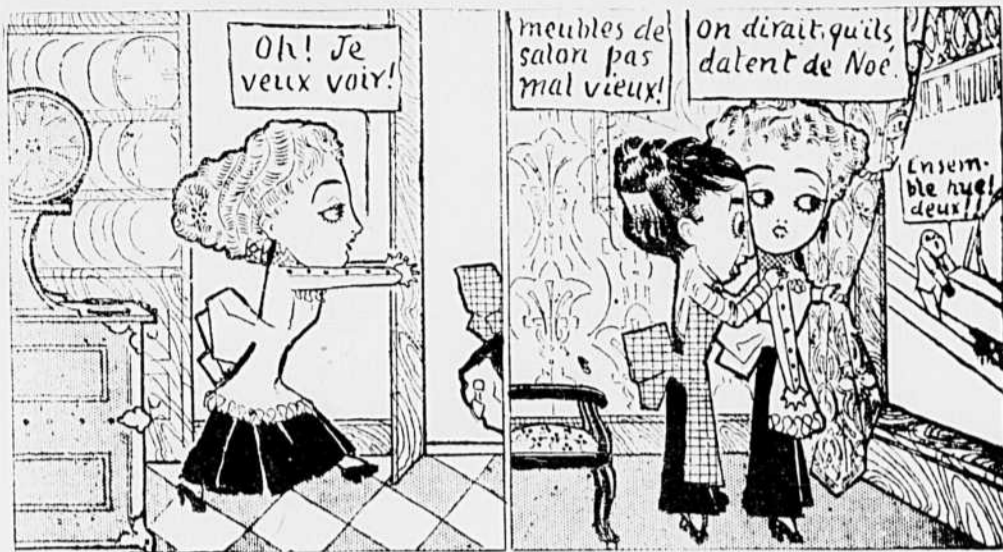


2 ...maintenant creuse et tu trouveras des vers tant que tu en voudras, ce sont les meilleurs de tout le pays pour prendre du beau poisson.



3—Maintenant, emporte les lignes et les provisions, je te rejoindrai quand tu auras trouvé un bon endroit. Le petit gars fit tout cela sans se douter qu'il avait surtout fait un fou de lui...

UNE PAUVRE FEMME



UN SOUFFLET AU ROI

Il existe en Angleterre un noble lord qui peut se vanter d'être le seul homme qui ait jamais frappé feu le roi Edouard VI.

Comment?

Lord Wernyss prononçait un discours à la Chambre des pairs et le roi, alors prince de Galles, se trouvait au-dessous de lui.

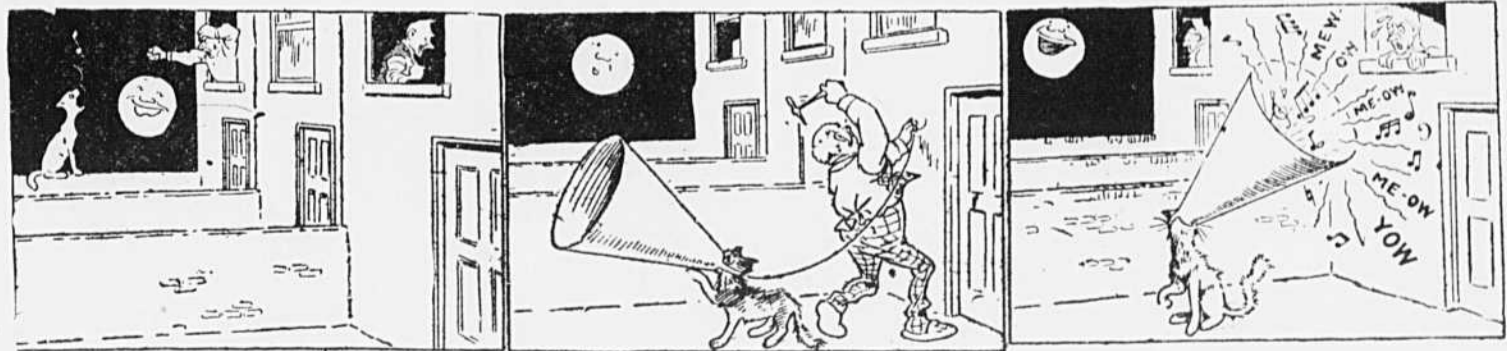
Or, on sait qu'en Angleterre, les membres du Parlement restent couverts de leurs chapeaux durant les séances.

Soudain, dans la fougue de son discours, lord Wernyss, pour donner plus de force à sa péroraison, abattit le poing sur son pupitre, mais le mouvement avait été mal calculé et le poing vint s'abattre sur le huit-reflets du futur roi qui lui entra jusqu'aux oreilles, aplati comme un vulgaire accordéon.

Ce fut, on le comprend, une situation embarrassante pour tous les membres du Parlement et surtout pour celui qui avait involontairement créé cette situation gênante.

Le futur roi, cependant, riposta avec le tact et la bonhomie qui ne lui firent jamais défaut, en assurant l'audience qu'il appréciait à sa juste valeur la force des arguments de lord Wernyss.

LE BON MOYEN



1—Pas moyen de dormir avec le chat du voisin qui vient hurler sous ma fenêtre toute la nuit. Oh! une idée...

2—Et le bonhomme attrappa le chat, lui fixa un pavillon de gramophone au museau et alla l'attacher sous la fenêtre du voisin.

3—La nuit suivante, ce fut un concert à rendre fous tous les pensionnaires de la Longue-Pointe s'ils ne l'étaient déjà. Depuis ce temps, le voisin renferme son chat.

POUR LE SAVOIR

Une femme entre chez un boucher, et demande à voir un morceau de viande de 25 lbs.

Le boucher coupe la viande, la pèse, et lui demande où il doit l'envoyer.

—Oh! je ne veux pas l'acheter, dit la femme, le docteur a dit qu'il fallait que je diminue mon poids de 25 lbs et je voulais voir la grosseur que ça faisait.

UN CHOC TERRIBLE

Gaston avait essayé de toutes manières d'intéresser son père, inutilement, pour le faire causer avec lui.

—Ne vois-tu pas que je lis? dit son père impatient.

Gaston se tint tranquille pour quelques instants et tout à coup:

—Un grand accident dans le tramway aujourd'hui.

Son père leva les yeux avec intérêt. Quoi!

—Un accident dans les petits chars.

—Oui, dit Gaston, (mais en filant vers la porte). Une femme visait un siège et un homme l'a pris.

UN BRAVE SOLDAT

—Mauvaise invention que la poudre sans fumée!

—En effet on ne sait pas d'où tire l'ennemi afin de lui répondre...

—Mais non! afin de se sauver du côté opposé.

IL VOULAIT EN AVOIR POUR SON ARGENT

—Vous restez toujours dans votre chambre disaient les autres pensionnaires, pourquoi ne venez-vous pas avec nous sur la galerie, prendre l'air frais?

—Bien, je paie \$35 dollars par mois pour cette chambre, il faut que j'en profite!

IL FAUT DE LA PATIENCE

Isaac est dans un restaurant, (rue Craig). Il a attendu quinze minutes pour le poisson qu'il a ordonné. Il était très tranquille (mais pas en lui-même!)

Au bout de 16 minutes, le garçon qui était disparu depuis quinze minutes et demie, apparaît.

—Le poisson sera ici dans cinq minutes, Monsieur.

Cinq minutes s'écoulèrent par trois fois, le waiter revient. Le poisson sera ici, Monsieur, dans une minute.

Alors Isaac se retournant tranquillement:

—Dites-moi, dit-il, avec quel hameçon vous pêchez aujourd'hui?

IL PEUT EN FAIRE AUTANT

—Pourquoi refusez-vous de me donner votre fille en mariage?

—Parce que vous ne pouvez pas la faire vivre comme elle a été accoutumée.

—Comment le savez-vous? Je peux toujours bien commencer avec du pain et du lait comme vous?

LE PIRE TRAVAIL



—Je crois bien que vous n'avez jamais dû travailler fort dans votre vie?

Le tramp.—Croyez-vous? J'tais le mari d'une suffragette. Je sais ce que c'est que le travail de la maison avec un pareil tyran!

C'ETAIT TROP!

—Alors, tu as rompu avec Mlle Chose?

—Oui.

—Pourquoi lui faisais-tu la cour en qualité de fiancé?

—Parce que j'avais voulu l'embrasser un jour et qu'elle m'avait répondu qu'elle ne permettrait cela qu'à son fiancé.

—Et pourquoi as-tu ensuite rompu?

—Elle voulait que je l'embrasse du matin au soir!!!

PAS CE QU'IL ATTENDAIT

Madame, (11 p. m.).—Qu'as-tu donc? Tu as l'air tout triste?
Monsieur.—Je pensais que c'était à peu près l'heure de faire comprendre à ce jeune homme, dans le salon, qu'il était près de minuit, alors j'entrai dans le salon et leur donnai à lui et à ma fille un regard sévère, j'ai éteint le gaz.

—Ciel. Etait-il fâché?

—Non, il m'a dit: Merci!

COURTE DUREE

—Alors vous vous êtes décidée à épouser ce vieux bonhomme? Il est très riche, c'est vrai, mais songez qu'il est vieux et laid et lorsqu'on se marie, c'est pour la vie!

—Précisément, ça ne durera pas longtemps "sa" vie...

LE MOINDRE MAL

—Tu sais, ce pauvre Jos, sa belle-mère vient pour demeurer avec lui et il meurt le lendemain!

—Ça ne m'étonne pas, il a toujours eu de la chance.

— La seule différence qui existe entre celui qui attaque et celui qui, étant attaqué, rend l'injure pour injure, est que l'un est le premier et l'autre le dernier à faire le mal.— Tertulien.

UN HOMME BON A CONNAITRE



M. Long.—Ma mémoire devient bien mauvaise, j'oublie le soir ce que j'ai fait pendant la journée!

M. Court.—Dis donc, vieil ami, tu n'aurais pas un 5 dollars à me prêter?

LA VERITE POURTANT

Le maître d'école venait de finir la leçon sur l'alimentation, quand un petit garçon leva la main et dit:

—Monsieur, Bob dit qu'il connaît un bébé qui a été élevé avec du lait d'éléphant et il engraisse dix livres par jour.

—Bob ne doit pas dire des folies pareilles.

Mais Bob se leva et dit:—S'il vous plaît, Monsieur, c'était un petit bébé éléphant.

TIDJO VEUT TOUT SAVOIR



1—Où vas-tu avec cela, dis, m'sieu?
—Sur le toit de la maison.

2—Et que feras-tu là-haut?
—Je mangerai mon mortier naturellement.

3—C'est bon à manger ça?
—Oui, on dirait du sirop d'érable.



4—C'est lourd à porter?
—Tu n'as qu'à essayer de le porter.

5—Combien de livres cela pèse-t-il?
—Ah, petit poisseux, je te le ferais bien voir ce que ça pèse!

6—Ce qu'il voudrait faire voir à Tidjo.



L'élixir de Longue Vie

Par Raoul de Navery

No 1

I

Les voyageurs.

Le soleil venait de disparaître, emportant de ses derniers feux les eaux du Danube, quand deux voyageurs montés sur de superbes chevaux, et suivis d'un serviteur dont les traits écrasés et le teint noir trahissaient la race africaine, s'arrêtèrent à la porte de la meilleure hôtellerie de Buda-Pesth.

Le plus âgé des voyageurs gardait, en dépit de ses cheveux blancs, une vigueur élégante ; il sauta légèrement à terre, tandis que le noir détachait le porte-manteau, et s'empressait autour de lui avec un respect auquel semblait se mêler l'attachement. Le plus jeune paraissait avoir vingt-deux ans environ. Il était svelte, vêtu avec une simplicité charmante, et l'expression de son visage sur lequel se confondaient l'intelligence et la bonté, inspirait tout de suite la sympathie.

L'hôte accourut sur le seuil, et connaissant qu'il avait affaire à des étrangers d'importance, il s'empressa d'appeler à haute voix cinq ou six valets, désigna à l'un les chambres qu'il devait ouvrir pour leurs seigneuries, commanda à l'autre de prendre soin des chevaux, au troisième de presser le souper ; puis courbé en deux, il salua les gentilshommes, en les remerciant de l'honneur qu'ils daignaient faire à sa maison.

Le noir s'étant chargé d'un porte-manteau et d'une cassette en cuir lamé d'argent, adressa du regard une question à son maître qui lui répondit avec douceur :

—Où, Bug, dans ma chambre... tu m'aideras à changer de vêtements... Veille à tout... Nous ne serons servis que par toi.

Une expression de joie éclaira les yeux du nègre qui disparut dans le corridor. Pendant ce temps, le vieillard et son compagnon gravissaient l'escalier et péné-

Publié en vertu d'un traité avec la société des gens de lettres.

traient dans l'appartement qu'on venait d'ouvrir. Il se composait de trois vastes pièces assez richement meublées de lits et de bahuts de chêne noirci par le temps. De lourds flambeaux, des lustres de cuivre, une tenture représentant vaguement des personnages mythologiques, des rideaux et des courtines de serge brodés de galons, en rendaient l'aspect confortable. Au bout d'un instant, grâce aux soins intelligents de Bug, la chambre du plus imposant des voyageurs prit un aspect tout nouveau. Un miroir encadré d'or ciselé, des flacons à bouchons ornés d'armoiries, une aiguière précieuse s'étalèrent sur un meuble bas. En quelques minutes le noir disposa un costume pour son maître, et celui-ci rafraîchi par des ablutions, enveloppé d'une robe de chambre de tissu précieux s'assit dans un fauteuil, et ne parut plus s'occuper de la présence de Bug qui, rangeant à pas légers, sans heurts et sans bruit, ne distrait pas même son maître de la méditation dans laquelle il venait de tomber.

Un moment après le jeune homme parut.

Il était vraiment beau. Ses grands yeux noirs bien fendus possédaient une expression de douceur pénétrante à laquelle s'alliait une fierté seyant bien à sa jeunesse, à la grâce de sa démarche, à la confiance native de ses vingt ans. Il s'approcha du vieux voyageur avec un empressement affectueux.

—N'êtes-vous point fatigué, monsieur le comte? demanda-t-il.

—Non, Paulus, je ne suis point fatigué. Si j'avais senti quelque lassitude, trois gouttes de ce cordial eussent suffi pour me reposer... J'en pourrais vivre comme faisaient les dieux de nectar et d'ambrosie... Mais aujourd'hui je me sens en disposition d'abdiquer mon pouvoir, et de dîner comme un simple mortel... Bug surveille les apprêts du repas?

—Oui, monseigneur, et si j'en erois quelques mots arrivés jusqu'à moi, il a dû sitôt notre arrivée prouver la supé-

rité de ses muscles d'Africain sur ceux des valets hongrois. Ceux-ci ont cru pouvoir railler impunément sa figure noire, ses dents éclatantes, ses lèvres rouges, l'étrangeté de son habit bleu brodé d'or. On le questionna, Bug secoua la tête ; on le railla, il fit d'abord mine de ne point comprendre ; son mutisme encouragea les curieux qui poussèrent l'audace jusqu'à effleurer la tunique de Bug... Vous comprenez quelle formidable riposte il leur a faite : une côte enfoncée, deux dents brisées, tel est son début.

—C'est bien? fit le comte avec un froid sourire. Ce Bug a le courage d'un lion et la fidélité d'un chien. Il porte une livrée, et il reste fier, c'est un homme.

—Est-il depuis longtemps à votre service?

—Sans doute, Paulus, ne t'ai-je donc jamais conté son histoire?

—Jamais, répondit le jeune homme. Mais dois-je m'en étonner, votre vie a été tellement remplie d'événements étranges.

—Tu sauras donc... reprit le comte.

En ce moment les valets entrèrent, Bug en tête, posèrent sur une table du linge éclatant de blancheur, des plats d'étain brillants comme de l'argent et une verrerie admirable. Peu après, l'apparition d'un poisson pêché dans le Danube, de quelques plats exhalant un fumet délicieux, annoncèrent aux voyageurs qu'ils pouvaient se mettre à table.

—L'histoire sera pour le dessert, Paulus, dit le comte. Dine avec l'appétit de tes vingt ans, mon enfant.

Bug servit attentivement ; le comte et son compagnon firent honneur à la cuisine du "Cygne-d'Argent," et aux vins de Hongrie tirés du meilleur coin de la cave de Saky. Chacun d'eux semblait occupé de pensées diverses. Le vieillard s'absorbait dans sa rêverie ; le jeune homme à l'idée que le lendemain il visiterait une ville superbe, et pourrait étudier des mœurs et des coutumes nouvelles se sentait joyeux et devenait souriant. Suivant la recommandation du comte il mangeait

de bel appétit et savourait les vins choisis en voyageur altéré par une longue étape.

Le repas terminé, Bug enleva le couvert, les valets disparurent en emportant la vaisselle et les reliefs du souper. Le café fut apporté, et le comte ne s'en rapporta qu'à lui du soin de le préparer.

—Mon cher enfant, dit-il à Paulus, il n'y a que les Orientaux pour savoir faire le café. Jamais un Hongrois ne nous confectionnera d'une façon savante cette boisson qui tient nos sens en éveil, et ramène notre imagination. J'ai rapporté cet art de Constantinople... J'en ai aussi ramené Bug dont je t'ai promis l'histoire. Je ne l'eusse pas racontée devant lui... Le prince demeure sous l'esclave... Esclave! Il ne l'est plus... Bug pourrait me quitter s'il en avait le désir; il ne le fera jamais... Son père était roi, un de ces petits rois de la côte africaine qui tour à tour a redouté les invasions des Hollandais, des Anglais et des Espagnols. Enlevé grâce à une trahison, vendu par un marchand de chair humaine sur le marché de Constantinople, il dut servir d'abord un négociant juif faisant le trafic des diamants. Celui-ci mécontent de l'insubordination de son esclave, le revendit à un pacha. De ne se plia pas plus sous ce maître que sous le premier, et pour châtier une faute grave, on lui coupa la langue. Dès lors, pendant ses jours et ses nuits, il rêvait une vengeance terrible, et eut enfin l'avoir trouvée... Surpris au milieu des préparatifs de son complot, réduit à l'impuissance de se défendre, on le condamna à périr sous le bâton... J'avais obtenu du pacha, maître de Bug, l'autorisation de consulter chez lui des manuscrits d'un prix inestimable, et je travaillais dans sa bibliothèque, quand des cris qui n'avaient rien d'humain survinrent jusqu'à moi. Ils cessèrent avant qu'il me devint possible d'en connaître la cause, et quand je quittai la salle de la bibliothèque, j'aperçus dans une cour le corps sanglant d'un homme étendu la face contre le sol. Je m'approchai, j'interrogeai le bourreau d'une taille colossale qui venait de détacher le corps roidi d'un chevalet de bois, et de jeter à terre le bâton instrument du supplice. Il m'apprit la tentative de l'esclave, et quel supplice il venait de subir. Je ne sais pourquoi un pressentiment m'avertit que le malheureux respirait encore. On connaissait dans la maison du pacha mon amour pour les sciences et mon habileté médicale; je demandai le cadavre pour le faire servir à mes expériences, on m'en fit don, et j'emportai le corps enveloppé dans mon manteau. A peine rentré chez moi, je l'avais les plaies horribles couvrant les épaules, les reins et les bras; l'eau dont je faisais usage pouvait causer des douleurs cuisantes, mais elle cicatrisait d'une façon merveilleuse les blessures reçues. Ainsi que je le prévoyais, le noir vivait. Quelques gouttes d'un cordial souverain le rappelèrent à l'existence. Il me regarda d'abord avec une fixité farouche, se demandant si je ne tentais point de le guérir afin de lui ménager plus tard de nou-

velles tortures. Mais bien qu'il ne comprit pas entièrement la langue que je parlais, il devina au son de ma voix et à l'expression de mon visage que mon seul but était de le soulager. En quelques jours il se sentit renaître. Un mois après il se trouvait guéri. J'appris son histoire; elle me toucha. La liberté de l'homme m'a toujours paru sacrée. Je lui offris de lui rendre la sienne, en lui remettant une lourde bourse remplie d'or. Bug tomba à mes genoux, joignit les mains, me regarda avec des yeux dans lesquels roulaient des larmes, puis brusquement avant que j'eusse pu prévoir ce qu'il voulait faire, il se prosterna et posa mon pied sur son front. Bug se donnait. Il resterait esclave, mais esclave volontaire. Depuis lors il ne m'a jamais quitté. Je sais qu'il se ferait tuer pour moi; je lui confierais sans crainte non seulement mon or, mais mes secrets. Cette âme m'appartient. Tout en me servant, il semble garder quelque chose du passé dont les souvenirs ne sauraient s'effacer de sa mémoire. Je l'habille avec magnificence; il porte des bracelets d'or; le côté enfantin du caractère des noirs se trahit par la joie qu'il manifeste à chaque présent de ce genre. Mais si Bug obéit à mes ordres, aux tiens, parce qu'il comprend que je t'aime, il ne permettra jamais à un laquais de le traiter comme son égal. Esclave à mes pieds, Bug se rappelle qu'il régna sur une bande de sable dorée par le soleil, et que sa mère le berçait à l'ombre des palmiers ombrageant la case royale.

—Ah! fit Paulus, quel être souffrant, isolé, pauvre, n'avez-vous pas secouru? Votre vie n'est-elle point remplie d'une longue suite de bienfaits? Bug vous doit la vie, et moi...

—Tais-toi, Paulus! fit le comte; tu ne me dois rien! rien, entends-tu? Je t'ai pour toujours interdit de me parler de ce que tu appelles ta reconnaissance.

—Mais elle m'empie le coeur, elle m'étouffe, monsieur le comte... Je ne suis pas muet comme Bug, moi! Il est des heures où j'ai besoin de la crier! de rappeler ce que je vous dois...

—Silence! fit le comte d'une voix qui devint presque sévère, oui, silence, Paulus... Aime-moi seulement, cela suffit.

En ce moment, maître Saky, propriétaire du "Cygne d'Argent," vint s'informer si Monseigneur était satisfait du souper?

—Parfaitement, répondit le comte; je n'en dirai point autant de vos valets. J'apprends que Bug a été insulté, maltraité; veuillez à ce que semblable chose ne se renouvelle pas... J'ignore comment les magnats hongrois traitent leurs serviteurs; quant à moi je ne laisserai ni humilié ni frapper les miens. Vous chassez celui qui a battu mon nègre.

—Hélas! monseigneur, il est sur son lit pour trois semaines.

—Cela suffit, dit tranquillement le comte... Maintenant, un mot, maître hôtelier. J'arrive à Buda-Pesth poussé par un caprice de voyageur qui connaît l'Europe et l'Asie. J'ai pour habitude de vouloir vivre chez moi dans quelque pays que

j'habite, et pour aussi peu de temps que j'y demeure. Connaissez-vous un château à vendre aux environs?

—Non, monseigneur, répondit Saky; un hôtel dans l'une des deux villes, peut-être.

—J'aime la solitude, répliqua le comte. J'aurais été charmé d'habiter une demeure seigneuriale voisine du Danube, ou cachée plus loin dans les bois.

—Sur les bords du Danube... répéta Saky en réfléchissant.

—Ces mots vous rafraîchissent-ils la mémoire?

L'hôtelier secoua la tête.

—Cela ne pourrait vous convenir, monseigneur, cela ne vous conviendrait pas.

—Quoi cela?

—Le manoir maudit...

—Bâti près du fleuve?

—Le Danube baigne le roc formant la base du château.

—Mais cela est admirable, au contraire. Pourquoi, pensez-vous que ce manoir ne saurait me convenir?

—Son nom seul a jusqu'ici empêché qu'aucun seigneur de Buda-Pesth voulût l'acquérir... Le château maudit... On aura beau faire, monseigneur, le sang est du sang... les drames deviennent des légendes... On a fait dans les campagnes un "daños" retraçant l'événement à la suite duquel le manoir fut fermé et appelé "maudit" par tous ceux qui le connaissent...

—Maître Saky, fit le comte en remplissant de vin couleur topaze un gobelet de capacité prodigieuse si cette liqueur est aussi bonne que vous l'avez affirmé, elle ne manquera pas de réveiller vos souvenirs... Vous y trouverez l'histoire du château maudit, et peut-être pousserez-vous la complaisance jusqu'à me réciter la poésie rustique rappelant des faits que je suis curieux de connaître.

L'hôtelier vida le gobelet d'un seul coup, puis il fit claquer sa langue en connaisseur, applaudissant lui-même aux qualités de sa marchandise, ensuite il reprit d'une voix aussi attristée que pouvait le permettre sa joyeuse et ronde prestance:

—L'histoire que vous souhaitez apprendre est vieille de cent ans. Mon père la tenait de mon aïeul... On l'a consignée dans des mémoires du temps, et vous trouveriez sans doute à Buda-Pesth le récit de ce drame. Le manoir dont je vous parle fut bâti par un magnat possesseur d'une colossale fortune. Il aimait à la fois le faste et la solitude, il choisit un emplacement conforme à ses goûts, et sur la grande et forte base du roc s'éleva bientôt, grâce aux efforts de trois cents ouvriers, à l'habileté des architectes et à l'or prodigué le manoir que vous verrez de loin sur les rives du fleuve. Lors de la construction fut terminée, des artistes vinrent d'Italie l'orner de fontaines et de statues de marbre. Il y eut des chambres tendues d'étoffes d'Orient. On y entassa les meubles précieux. Enfin, quand cette demeure put compter parmi les plus magnifiques du pays, le magnat demanda en mariage la fille d'un gentilhomme ruiné. C'était une créature d'une grande beauté, d'une

douceur angélique, sans morgue, accessible à tous. La pauvre enfant trouvait le magnat bien vieux, s'effrayait de son humeur sombre. On disait ce seigneur dur pour ses serviteurs, et tout faisait prévoir que sa compagne ne serait pas heureuse. Hélas! on ne consulta guère la fiancée. Le père se laissa éblouir par la fortune de son futur gendre. On affirme que la pauvre fille demanda qu'il lui fût permis d'entrer au couvent, mais ni les larmes ni les prières ne triomphèrent de l'obstination de son père. Elle céda et devint la femme du vieux seigneur. Peu après elle devint orpheline, son sacrifice restait inutile. La jeune dame dépensait ses jours à pleurer. Ceux qui passaient en barque sur le fleuve l'apercevaient à l'une des fenêtres du sombre manoir regardant fuir les nuages ou s'envoler les oiseaux fendant l'air d'une aile libre. Le magnat la tenait prisonnière. Soupçonneux et méchant, il ne lui permettait de voir ni les dames de Buda-Pesth ni les cavaliers sollicitant l'entrée du manoir. Un médecin appelé un jour au château déclara qu'elle avait peu de temps à vivre. Enfin elle obtint ce qu'elle considéra comme un grand adoucissement à ses chagrins. Pieuse comme un ange elle sollicitait depuis longtemps qu'un chapelain fût attaché à son château, et y célébra la messe. Longtemps son mari refusa. Peut-être craignait-il que la douce martyre racontât ses chagrins et qu'elle devînt dans la ville un objet de pitié. L'obligation à laquelle reste soumis le prêtre de garder le secret de la confession au péril de sa vie le rassura cependant, et un prêtre fut attaché à la chapelle. A partir de ce jour la châtelaine y pria de longues heures, demandant la patience à défaut de félicité. Il arriva plus d'une fois que le dur gentilhomme lui répéta d'horribles scènes; les pleurs de cette infortunée l'accusaient. Il lui criait alors avec des transports de rage qu'elle ne l'aimait point, le considérait comme un tyran, et l'avait épousé par obéissance à un père ambitieux. Les domestiques entendaient parfois les cris de colère du magnat, et les sanglots de la jeune dame. On la plaignait, on eût souhaité lui venir en aide, mais que faire? Son devoir la retenait au château qui lui servait de geôle. Un jour, en l'absence du magnat qui chassait en compagnie de quelques voisins de terres, un jeune homme d'environ vingt ans frappa à la porte du manoir, et demanda à parler à la maîtresse du lieu. Les valets se regardèrent en tremblant. Cependant l'étranger ne semblait point de ceux qu'on éconduit aisément. Il répéta sa demande d'une voix plus altière. On l'introduisit près de la châtelaine, et pendant deux heures ils causèrent et pleurèrent tous deux, car le jeune homme avait les paupières rouges quand il s'éloigna, et le soir on reconnut des traces de larmes sur les joues de la jeune dame.

Les serviteurs la plaignaient et la vénéraient trop pour la soupçonner. Par un accord tacite nul ne parla de cette visite au magnat. Le jeune homme revint une seconde fois, mais soit que le hasard ra-

menât le jaloux gentilhomme, soit comme on l'affirma qu'il eût été prévenu par la femme de charge qui, seule dans le manoir haïssait la pauvre jeune femme, le magnat rentra subitement au moment où la châtelaine reconduisait son visiteur. Il faisait presque nuit. Le vieillard ne vit que la forme blanche de sa femme, mais il avait entendu une voix douce répéter: "A demain, Mikaël." Il portait au côté une trousse de chasse; sans questionner, ivre d'une colère sauvage, il bondit vers sa femme, et lui enfonça un large couteau dans le sein. Le jeune homme arriva trop tard pour arrêter le bras de l'assassin, et celui-ci allait tourner sa rage contre l'adolescent qu'il prit pour le complice d'une trahison infâme, quand la voix de l'étranger répéta: — "Ma soeur! vous avez tué ma soeur!"

—Sa soeur! Le magnat étouffa un sanglot désespéré, se courba sur les dalles, souleva dans ses bras le corps de la jeune femme; mais le couteau avait atteint le cœur, elle était morte... On l'enterra le lendemain. Il avait droit de haute et basse justice, nul ne lui demanda raison de son crime. Le jeune seigneur s'enfuit du château après avoir maudit le meurtrier. Celui-ci défendit de laver dans le vestibule de marbre blanc la place sur laquelle avait coulé le sang de la victime... A partir de cette heure sa folie jalouse augmenta et se changea en délire. Il passait de longues heures agenouillé sur la place où sa femme était tombée, lui demandant grâce et miséricorde. Dans le testament qu'il laissa, il enjoignit aux héritiers, sous peine d'ex-hérédation, de laisser le manoir fermé après sa mort jusqu'à l'expiration de la centième année. Quelques mois après il mourut. On l'enterra en grande pompe à Buda. La fin tragique de la jeune dame donna lieu à une foule de récits et de suppositions. J'ai toujours entendu affirmer dans ma jeunesse qu'elle errait dans les grands appartements vides, et qu'on apercevait du fleuve par les nuits claires, son blanc fantôme penché à la fenêtre...

—L'avez-vous vu? demanda le voyageur à maître Saky.

—Je n'oserais l'affirmer; je le nierais encore moins.

—Mais, reprit le voyageur, si par testament le magnat a défendu à ses héritiers de rouvrir le château maudit...

—Avant un siècle écoulé, oui, monsieur; mais Matthias Rath, tel gazetier de Buda-Pesth a raconté dans sa feuille, il n'y a pas deux semaines, que la centième année depuis la mort de la jeune dame était écoulée... Les héritiers du cruel vieillard sont donc libres de le vendre ou de le louer désormais.

—Et savez-vous à qui il appartient, maître Saky?

—A une toute jeune fille, nièce du baron Samper, juge à Buda-Pesth. Mlle Elisabeth est encore au couvent, et jamais elle ne consentira à demeurer dans le château du Danube. Pour qui n'aurait peur ni d'y rencontrer le blanc fantôme de la jeune femme, ni d'y entendre les cris désespérés du vieillard damné pour son cri-

me, ce serait une bonne affaire à conclure.

Le voyageur se tourna vers Paulus.

—Prends une note succincte, lui dit-il, nous verrons d'abord ce château, ensuite nous rendrons visite au tuteur de sa propriétaire. Merci, maître Saky, cela suffit pour le moment. Vous êtes un type complet d'hôtelier: non seulement vous servez de bon vin, mais encore vous savez des histoires.

Saky salua respectueusement et se retira.

—Eh bien! Paulus, fit le comte avec un sourire, nous visiterons le château du Danube. Ce que je viens d'entendre me tente fort. Un manoir dans lequel revient le fantôme d'une femme assassinée! C'est attirant, par ma foi, et l'on ne pourra dire que le comte Palma l'ouvrit le premier au diable! Tu sembles un peu las, Paulus. Envoie-moi Bug, et va reposer, mon enfant.

Paulus serra la main du comte avec un mélange de respect et de tendresse, puis il quitta son appartement. Mais avant de se livrer au repos, il descendit afin de voir si les chevaux avaient reçu une large provende. Ce soin pris, il avertit Bug d'aller à rejoindre son maître, et se retira dans sa chambre.

Peu après le jeune homme s'endormit, et pas un mauvais rêve ne troubla son sommeil. Ce fut le muet qui en rentrant chez lui l'éveilla. Paulus se frotta les yeux, sauta à terre, et procéda lestement à sa toilette. Le comte Palma l'attendait. Il n'avait pas joui d'un repos égal à celui de son compagnon. Des livres ouverts sur la table, et des papiers couverts de caractères bizarres prouvaient qu'il s'était relevé durant la nuit afin d'étudier et d'écrire. Sa physiognomie portait la trace d'une préoccupation grave; cependant un sourire la traversa au moment où Paulus pénétra chez lui, et ce fut avec une sorte de gaieté que Palma s'écria:

—Déjeunons, Paulus, puis montons à cheval. J'ai hâte de voir le château maudit.

Le repas fut bref; les deux montures scellées attendaient à la porte. Ils se mirent en selle, puis après avoir écouté les indications prolixes de Saky, ils jouèrent de l'épéon et quittèrent bientôt la ville.

Le paysage était splendide. Buda-Pesth, la ville jumelle leur apparaissait baignée dans une lumière dorée. Le Danube lui formait une admirable ceinture; aussi loin que leurs regards pouvaient s'étendre, ils apercevaient des pâturages remplis de bétail, des parcs de chevaux ou des bois.

Ils allaient sans parler, entraînés par la fièvre de l'inconnu, séduits par la splendeur d'une matinée d'été, l'esprit préoccupé de l'histoire racontée la veille.

Enfin sur leur gauche, au bord du fleuve, la masse noire qui d'abord leur semblait indistincte apparut à leurs yeux. Du rocher se dégagait le château. Ils en virent les toits aigus, la tour carrée, les murailles sombres envahies par des végétations luxuriantes. Enfin les cariatides se dégagèrent de la façade, la sveltesse des sta-

tues s'accroissaient les balcons de fer ouvragés saillirent, et les voyageurs se trouvèrent en face d'une habitation splendide, empruntant un romanesque prestige à l'abandon dans lequel on l'avait laissée, et à la légende qui s'y rattachait.

Palma descendit de cheval, et fit le tour du château. Il semblait avoir doublement été fortifié par la nature. La roche sur laquelle il se dressait formait une sorte de promontoire avancé dans les eaux du Danube. De ce côté, nulle entrée visible. La façade placée en face de la route se voyait librement à travers une grille ouvragée dont les deux battants s'ouvraient sur une cour d'honneur. Les deux côtés latéraux de cette cour se trouvaient occupés par les écuries et par les communs. La route tournait court sur la gauche ; mais à cet endroit même se creusait brusquement un précipice dont les escarpements débordaient d'une végétation humide et grasse. Arbres grandis sur la pente du gouffre, taillis poussés entre les pierres ; floraisons gigantesques épanouies dans ce trou sombre au fond duquel s'étendait un lac immobile d'eau glauque provenant des pluies de l'hiver. La seconde façade du manoir dominait le précipice. Les grands balcons rouillés touchaient le faite d'un arbre centenaire. Oui, vraiment le château était bien défendu. Certes, durant le jour la route qui s'enfonçait à travers une plaine présentant parfois les dangers d'un marécage n'offrait rien de redoutable ; mais la nuit, il pouvait être dangereux de la parcourir. Point de garde-fou, de barrière pour protéger l'imprudent dont le pied pouvait glisser sur les bords de l'abîme. Du reste, ce chemin paraissait peu fréquenté. Palma et Paulus y virent des paysans et des bouviers, mais pas un cavalier, pas un ouvrier.

Palma prit un crayon, esquissa rapidement chacune des façades du manoir, puis il rejoignit Paulus qui, assis sur une pointe de rocher, regardait les barques sillonnant le Danube.

—N'est-ce pas, lui dit-il, qu'on serait merveilleusement ici pour travailler et s'absorber dans l'étude qui dévore ma vie ?

—Avez-vous l'intention d'acheter ce château, maître ?

—Oui, vraiment, je sens grandir ce caprice. Serais-tu chagrin d'habiter ici ?

—Partout où vous serez je me trouverai heureux.

—En ce cas, rentrons à Buda-Pesth, Saky me fournira les derniers renseignements dont j'ai besoin.

Les deux cavaliers partirent au galop.

II

Chez le juge Samper.

La famille du baron Samper se trouvait réunie dans une vaste salle meublée avec un luxe asiatique. Des crédences immenses ornées d'incrustations et sur lesquelles s'entassaient des pièces d'orfèvrerie rare, des bronzes précieux, des nattes d'Orient se mêlaient à de grands vases remplis de fleurs éclatantes. Une lampe venait d'être apportée sur une grande ta-

ble aux pieds tors, couverte d'un tapis de velours brodé aux armes de la famille. Le magistrat feuilletait en ce moment de gros livres, reliés les uns en bois, les autres en parchemin, d'autres en peau de cerf, les derniers en argent orné de rondes-bosses et de cabochons d'une taille antique. Il puisait tour à tour dans ces livres et dans ces manuscrits les éléments d'un ouvrage complet sur les lois primitives de la Hongrie, avant qu'un code nouveau et moins sévère eût réglementé la façon de rendre la justice. Le juge Samper jouissait à Buda-Pesth d'une réputation d'intégrité inattaquable ; le roi Joseph l'estimait fort, le vice-roi l'honorait de son amitié, et chacun présageait qu'il parviendrait aux plus hautes charges de la magistrature.

Autour de cet homme dont la vertu égalait les talents, tout se réunissait pour former une atmosphère de bonheur. Sa femme, belle encore de cette beauté qui survit à la fuite des années, et couronne certains fronts d'une auréole devant laquelle on s'incline, éprouvait pour lui une tendresse profonde, éclairée, à laquelle peut-être il était redevable de la sagesse de sa conduite et de la régularité avec laquelle il avait en toute chose suivi la ligne droite.

Trois filles, différentes d'âge, vraiment soeurs par les qualités exquis de leur cœur et de leur esprit, égayaient ce foyer ni peu grave. Honoria, l'aînée, comptait dix-huit ans. Grande, brune, d'un type oriental plein de douceur et de modestie, elle semblait avoir hérité de son père une fermeté tranquille et une puissance inaltérable sur ses impressions. Honoria n'avait rien à dissimuler dans sa jeune vie, ni chagrins, ni rêves, mais si quelque peine secrète devait plus tard envahir ce front charmant, nul autre que Dieu ne le saurait jamais. Thélia ressemblait à une de ces créatures vaporeuses que les poètes du Nord plaçant dans leurs épopées. Son teint transparent, la teinte blonde de ses longs cheveux flottants, la profondeur de ses yeux bleus exerçaient un charme infini. Plus tendre qu'Honoria, ou du moins manifestant davantage ses sentiments affectueux, elle était l'idole de Samper. Peut-être sans le savoir la baronne préférerait-elle Lina, la dernière de ses enfants. Lina était le chant d'oiseau, la gaieté triomphante. Un baiser flottait toujours sur ses lèvres roses ; ses petits bras se croisaient autour du cou de ceux qu'elle aimait avec un abandon touchant. Son esprit vif, son espièglerie, la sagacité de ses réparties, les fantaisies de son caractère, tout contribuait à la faire adorer. Thélia et Honoria la gâtaient à l'envi.

Ce soir-là les deux soeurs aînées brodaient au tambour, tandis que les petits doigts de Lina achevaient une découpe ayant la prétention de représenter la scène qui se passait sous ses yeux, c'est-à-dire le baron Samper feuilletant ses livres, sa femme plongée sur une lecture attachante, les deux brodeuses achevant un coussin dans lequel les fils d'or se mêlaient aux soies éclatantes et une autre jeune fille assise dans un fauteuil, les deux

mains enlacées sur ses genoux, et qui venait de laisser inachevé le dessin auquel elle travaillait tout à l'heure.

La grande horloge sonna huit heures ; le baron ferma méthodiquement son livre, Mme Samper repoussa le sien ; l'aiguille des brodeuses s'arrêta, et Lina jetant sa découpe sur la table vint s'asseoir sur les genoux de son père.

—Enfin, dit-elle, tu ne travailleras plus aujourd'hui. Te voilà bien à nous, à moi. Je ne t'ai pas vu depuis le déjeuner d'abord. Oh ! je n'aime guère les tribunaux et la justice ; ils m'enlèvent mon père toute la journée.

—Le devoir passe avant le plaisir, Lina ; tu devrais essayer de le comprendre, ma fille.

—Bah ! je suis trop petite ! c'est l'affaire de mes soeurs et de ma cousine Elisabeth.

—Que dessinais-tu donc tout à l'heure ?

—Une fantaisie, répondit la jeune fille d'une voix dont la douceur pénétrait le cœur et le prenait sans effort. Mon oncle et vénéré tuteur a cru devoir me parler de ce qu'il appelle mes intérêts, et m'entretenir du chiffre de mes revenus, de la capacité de mes terres, et de l'étendue de mes forêts. Il paraît qu'un nombre de demeures qui feront partie de ma dot se trouve un château fermé depuis cent ans.

—Cent ans ! s'écria Lina.

—Plus six jours. J'ai demandé l'histoire de ce château dont ma mère ne me parla jamais, et qu'ignorent certainement les religieuses du couvent dans lequel je suis élevée ; et ton père, ma petite Lina, m'a montré le testament du vieux comte Sicky, interdisant à ses héritiers de rouvrir les portes du manoir avant un siècle révolu... Il mourut dans les sentiments d'un grand repentir et d'un immense désespoir... Entraîné par la jalousie et la colère il avait assassiné sa jeune femme, et l'on assure que l'infortunée erre encore dans les grandes salles vides du château... J'essayais de me représenter ce doux fantôme, et d'animer cette triste légende.

—Est-ce que tu habiteras ce manoir, Elisabeth ?

—Moi, répondit la jeune fille en frissonnant, jamais. Je ne suis ni superstitieuse, ni craintive, mais cette demeure où fut répandu le sang d'une femme innocente me causerait une terreur involontaire. Il me semble qu'un pareil logis sera désormais prédestiné à servir de théâtre à des tragédies terribles.

—Pour l'amour de Dieu, Elisabeth, ne répétez point ces enfantillages. Si vous ne devez pas garder le château du Danube, nous essaierons de le vendre ; mais toute négociation deviendrait impossible, si par vos propres terreurs vous ajoutiez encore à l'effroi populaire. J'ordonnerai qu'on l'ouvre demain, et je le ferai mettre en vente si vous le voulez.

—Oui, mon oncle, répondit Elisabeth, et cédez-le à n'importe quel prix.

En ce moment un valet entra discrètement.

—Monsieur le baron, dit-il, deux étrangers demandent si vous pouvez les recevoir.

Au regard de Samper renfermant une question, le valet ajorta :

—Ce sont certainement des gentils-hommes.

—Introduisez-les, fit le juge.

Une seconde après, la porte s'ouvrit de nouveau, et le valet annonça :

—Le comte Palma, le seigneur Paulus.

Le baron Samper se leva, et alla au devant des visiteurs. Il fut à la fois charmé de la distinction et du grand air du vieillard, et de l'expression intelligente et sereine du visage de Paulus.

Devinant qu'ils ne comprenaient pas la langue hongroise, il leur adressa la parole en latin.

—Monsieur le baron, dit le comte Palma, en parcourant aujourd'hui les bords du Danube, j'ai vu dressé sur un roc un château isolé, d'aspect lugubre, auquel se rattache une histoire plus lugubre encore. Je ne suis pas de ceux qui ont peur des revenants. Au besoin je les évoquerais pour leur arracher les secrets de l'autre monde. Ce château est-il à vendre comme on l'affirme?

—Depuis une semaine, ma pupille Elisabeth Velka a le droit de disposer de sa fortune. Le château maudit fait partie de son héritage. Par une coïncidence étrange, au moment où vous franchissiez le seuil de cette maison, nous parlions de cette demeure, et j'annonçais que demain même on en rouvrirait les portes. Il est à vendre, car Elisabeth possède un manoir plus gai, et se résignerait difficilement à habiter celui-là. Je puis donc vous annoncer à l'avance qu'en raison même de l'étrange terreur qu'il inspire, Elisabeth le cèdera à un prix fort raisonnable.

—Oh! presque pour rien! ajouta la jeune fille, si vous voulez, monsieur...

—Permetts-moi de traiter seul cette affaire, mon enfant... Monsieur le comte, vous ne connaissez du château que ses hautes murailles, ses balcons suspendus sur un abîme, et ses fenêtres donnant sur le fleuve. Demain vous en trouverez les clefs à l'auberge des "Trois Pommes de Pin," chez Niklas, une femme que protègent mes filles; visitez à détail cette demeure vraiment princière, nous en débattons le prix plus tard.

—Dites plutôt, monsieur le baron, que j'accepterai le chiffre demandé par vous. De même que je ne redoute point les revenants, je n'ai nulle crainte de prodiguer l'or. Quand ma cassette se vide, mes creusets suffisent à la remplir.

Le juge jeta un regard pénétrant sur son visiteur.

—Êtes-vous donc un adepte du grand oeuvre?

—Je n'en poursuis plus la recherche, j'ai trouvé.

—Ma situation de magistrat, reprit Samper, m'a souvent mis en face de gens dupes de leur imagination ou assez hardis pour chercher des dupes. Jamais je n'ai rencontré un homme réellement convaincu, et arrivé à voir couronner ses recherches par un résultat satisfaisant. J'ai vu Cagliostro...

—Un charlatan! fit le comte Palma.

—C'est possible, mais doublé d'un voyant et d'un audacieux.

—Je ne suis ni l'un ni l'autre, fit le comte. Si je demande beaucoup à la chimie et à l'alchimie, je n'ai nul besoin de prophétiser ou de me mettre en communication avec les esprits élémentaires. Ceux qui ont cru leur intervention indispensable se trompaient. Le génie de l'homme suffit pour obtenir le double résultat qu'il poursuit; le moyen de changer en or les autres métaux et le secret de prolonger la vie humaine...

—Et, demanda le baron Samper, les avez-vous donc résolus, ces deux problèmes dont tant de savants ont cherché le mot?

—Le premier, répondit Palma avec une assurance entière, oui; le second, je crois en avoir trouvé le secret.

Le magistrat secoua la tête.

—Vous doutez? demanda le comte.

—Je nie, fit le juge.

—Nul n'a le droit de nier ce qu'il ignore. Avez-vous tellement approfondi les oeuvres de Dieu, monsieur le baron, que vous puissiez assigner la limite de leurs merveilles? Qui vous affirme que l'intelligence de l'homme assez hardi pour regarder en face le sphynx de la science, assez persévérant pour lutter avec lui jusqu'à ce qu'il arrache son secret, n'égale pas la puissance mystérieuse du temps qui, de carbone fait du diamant, et réchauffe les filons d'or dans le sein de la terre? Moi aussi, j'ai nié; mais un jour je me suis trouvé en face d'un maître assez habile pour me révéler les arcanes de l'univers, et je suis devenu son disciple en attendant que je pusse le dépasser.

—Vous avez fabriqué de l'or? répéta le juge.

—Assez pour libérer la couronne de Saint-Etienne, si elle était en gage chez un juif. Si je deviens acquéreur du château maudit, monsieur le baron, je vous affirme que votre incrédulité fera place à la surprise d'abord, ensuite à une foi absolue.

—Et, demanda la baronne avec un sourire, vous faites également des diamants?

—J'en ferai, madame.

—Les femmes adorent le merveilleux, monsieur, j'espère voir quelque jour des pierres sorties de vos creusets.

En ce moment parut une ravissante jeune fille qui s'arrêta interdite sur le seuil. Sans doute elle comptait trouver la famille Samper en intimité habituelle de la vie. La vue des étrangers l'intimida.

—Molda! Molda! s'écria Lina en sautant au cou de la fille du comte Komorn.

Molda entourée par ses amies prit place sur un tabouret presque aux pieds de la baronne Samper. Elle paraissait avoir seize ans à peine. Blonde avec des yeux bleus purs comme un lac et reflétant une précoce mélancolie, élancée, gracieuse, elle réalisait le type le plus complet de la beauté virginale rendue plus attrayante par une ombre de tristesse mystérieuse.

Le regard du comte Palma s'attacha sur elle avec une étrange fixité. Jamais l'apparition d'une femme n'excita en lui autant de curiosité et de sympathie. Paulus

lui aussi la regarda. Son coeur battit comme s'il rencontrait soudain la soeur inattendue, l'amie rêvée. Quant à Molda elle ne parut s'apercevoir ni de l'admiration ardente du comte ni de l'impression produite par sa vue sur Paulus. Lina s'était assise sur ses genoux, elle racontait à l'enfant l'emploi de son temps depuis la dernière journée passée près de ses amies.

Palma se leva.

—Monsieur le baron, dit-il, vous m'avez permis de visiter le château du Danube, je prierai demain Niklas de m'en ouvrir les portes. Mademoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers Elisabeth, si l'intérieur de ce manoir fatidique me convient autant que sa situation, vous pouvez me demander le prix que vous voudrez, n'oubliez pas que je suis fort riche.

Il salua profondément la baronne et ses filles, enveloppa Molda d'un dernier regard et quitta le salon.

Pendant la moitié du chemin conduisant de la maison du juge à l'hôtellerie de maître Saky, Palma ne prononça pas une parole. Une préoccupation nouvelle venait de s'emparer de son esprit.

Paulus respecta la méditation de son maître; lui aussi songeait; la tête blonde de Molda se dégageait d'un souvenir, et un soupir souleva sa poitrine.

—Pourquoi suis-je pauvre? murmura-t-il.

Ce soir-là il pria longtemps. A l'aube Palma vint le réveiller.

—Debout! lui dit-il, nous allons chez Niklas.

Paulus s'exposa timidement. Palma se mit à rire avec bonté.

—Ah! fit-il, Dieu sait si je t'estime heureux de pouvoir dormir du tranquille et pur sommeil de la jeunesse. J'ai perdu cette faculté sublime de goûter dans le repos des nuits l'oubli des douleurs qui dévorent la vie, et des déchirements qui brisent le coeur. Ceux-là sont bénis du ciel qui voient passer dans leurs songes des anges et non plus des spectres!

Palma s'arrêta, passa la main sur son front, et ajouta :

—Bug, selle les chevaux.

Un quart d'heure plus tard les deux cavaliers reprenaient la route du château maudit.

Tandis que les chevaux galopaient, Niklas l'aubergiste achevait d'habiller sa fille.

La maîtresse de l'auberge des "Trois Pommes de Pin" comptait environ trente ans. On retrouvait sur son visage les restes d'une beauté tenant à l'expression plutôt qu'à la régularité des traits. Des cheveux noirs, abondants, couronnant une tête qu'elle portait droite, une taille robuste amaigrie par les chagrins, des yeux superbes, une bouche aux lèvres fraîches, la faisaient paraître attrayante. Ses vêtements de deuil ajoutaient une note touchante à sa beauté.

Dix ans auparavant, Niklas était devenu la femme d'un garçon travailleur, sobre, honnête et bon. Il l'aimait à plein coeur et pendant trois années il n'y eut point de ménage plus heureux que celui de ces humbles artisans. Niklas était peut-

être un peu fière, et comparait souvent son mari aux rudes paysans compagnons de ses voisines. Ce fut au milieu de cet épanouissement de tendresse que Gilda vint au monde. Elle fut comme la fleur de l'âme et du sang de deux êtres vivant l'un pour l'autre. Née dans un centre de félicité tranquille, Gilda ne voyant autour d'elle que des sourires ne connut jamais les larmes. Elle grandit comme s'épanouissent les roses. Plus jolie chaque jour, chaque jour plus aimée, Mikaël et Niklas se querelaient pour savoir lequel des deux aimait le plus l'enfant.

—Je me mettrais au feu pour elle! disait Mikaël.

—Je mourrais si Dieu me l'enlevait, ajoutait Niklas.

Mais ces rivalités d'amour se fondaient en caresses. Les bras roses de l'enfant rapprochaient les fronts des deux époux; elle leur partageait ses baisers, et tandis que de grosses larmes roulaient dans les yeux de Niklas le mari s'écriait :

—Nous sommes trop heureux! cela me fait peur.

Hélas! en effet trop grande était cette félicité pour rester durable. Un jour, tandis que Mikaël rassemblait son troupeau pour le ramener à l'étable, une vache piquée par une mouche, et subitement rendue furieuse, prit brusquement sa course à travers le pré, renversa sur le sol Mikaël qui s'efforçait de la saisir, le piétina avec rage, et le laissa pour mort. Des paysans, témoins éloignés de cette scène trop fréquente et toujours effrayante, arrivèrent trop tard au secours de Mikaël; ils ne purent que l'emporter mourant dans leurs bras.

Niklas jouait en ce moment sur la porte avec sa fille. A la vue du groupe de paysans arrivant du côté du village, sans qu'elle sût encore de quoi il s'agissait, son cœur se serra. Un pressentiment l'avertit que le malheur fondait sur elle; d'un geste violent elle serra l'enfant sur son cœur, comme si ce vivant bouclier d'amour la pouvait défendre contre le malheur.

Mais en même temps elle se sentait devenir plus pâle et plus tremblante. La force lui manquait pour aller au-devant de ceux qui s'approchaient; une main de fer comprimait sa gorge. Ses yeux se dilataient et devenaient fixes. C'était bien vers sa maison que se dirigeaient les voisins dont le visage reflétait une douleur profonde. Enfin l'enfant sur un bras, et de l'autre écartant la foule qui s'amassait, Niklas courut, regarda et tomba sur les genoux.

Mikaël la regardait de cet oeil des mourants empreint des regrets de l'adieu et des terreurs de la mort.

—Posez-moi là sur le banc de pierre, dit Mikaël.

On obéit à ce désir; avec mille précautions le pauvre corps broyé fut étendu sur le banc où tous deux s'asseyaient vers la fin du jour pour regarder s'éteindre les dernières clartés du soleil. On plaça sous la tête du mourant une brassée de feuillage, et Niklas soulevant la tête de son

mari lui parla tout bas en étouffant ses sanglots.

—Non, Mikaël, tu ne vas pas mourir, disait-elle, tu ne me laisseras pas seule au monde. Qu'y ferais-je sans toi, j'aimerais mieux quitter la terre aussi... Tu guériras, dis... Parle-moi, console-moi, rassure-moi...

Mais de la poitrine broyée du malheureux s'échappaient avec peine des soupirs dont Niklas comprit l'amertume. La main de Mikaël serra la sienne, ses lèvres remuèrent et prononcèrent un seul mot :

—Gilda!

Son regard se tourna vers le ciel, se reporta sur deux êtres adorés; puis la prunelle se troubla, les paupières battirent, un sanglot gonfla sa poitrine, ce fut le dernier.

—Mort! mort! cria la veuve.

On voulut l'entraîner, elle résista. Une voisine prit l'enfant, et la veuve resta près du cadavre, lui parlant comme s'il pouvait encore l'entendre, écartant du front ses cheveux noirs en désordre, ramenant ses vêtements sur les plaques de sang indiquant la place des blessures.

Ses amis essayèrent en vain de l'arracher à cette contemplation déchirante, elle resta tout le jour près de Mikaël; toute la nuit, une belle nuit d'été sereine et parfumée, elle demeura le front penché vers ce front rigide, les lèvres collées sur une joue lacée.

Le matin au sortir de la messe le prêtre arriva. Ce qu'elle avait refusé à l'amitié de ses voisins Niklas l'accorda au pasteur. Courbée sous l'autorité du vieillard qui l'avait vue grandir, elle pleura à ses pieds, puis elle s'abandonna à la volonté de Dieu qui lui reprenait son trésor.

On inhuma Mikaël dans la journée, et la veuve rentra dans la maison vide. Pendant deux semaines elle fut en proie à une sorte de démence. Errant dans la demeure qui avait abrité ses joies, elle ne songeait ni à préparer les repas ni même à s'occuper de sa fille. Des voisines la servaient, l'obligeaient à prendre quelques aliments. Elle obéissait avec une passivité inquiétante. Quand Gilda s'approchait, la tirant par sa jupe, il lui arrivait souvent de répondre à l'enfant :

—Laissemoi, je cherche ton père, il va revenir...

Cependant l'influence du prêtre l'emporta sur cette folie douloureuse. Dès que Niklas comprit quel devoir devait être le mobile de sa vie, elle s'y attacha passionnément.

Sa fille!! elle vivrait désormais pour sa fille.

Le courage lui revint. Le travail trompa son désespoir. Une activité dévorante remplaça l'atonie. L'ambition lui vint pour l'orpheline. Elle la voulut heureuse et presque riche. Que faire pour atteindre son but? Niklas consulta un vieillard ami de son père.

—Mon enfant, lui répondit le paysan, vous n'avez que vos bras; le salaire d'une femme est si peu de chose, qu'à peine gagnerez-vous ce qu'il vous faut pour ne pas mourir de faim. Si vous connaissiez un état peut-être réussiriez-vous à vous tirer

d'embarras, mais vous ne pouvez que tenir un ménage et raccommoder votre linge. Trouvons autre chose. Tenez, votre maison est située sur la route. En arrière vous possédez un assez joli jardin; nous vous connaissons, nous vous aimons tous. Achetez à crédit deux pièces de vin, aménagez la grande pièce à la façon d'une salle d'auberge, et je vous garantis que nous irons tous nous attabler chez vous. Avec les premiers bénéfices vous agrandirez votre commerce. Peu à peu on s'accoutumera à trouver chez vous du pain frais, une tranche de jambon et du fromage. Croyez-moi, Niklas, je vous donne un conseil d'ami, et vous vous réjouirez quelque jour de l'avoir suivi.

La veuve le trouva sage. une semaine plus tard une branche de pin se balançait au-dessus de la porte de Niklas, et les paysans amis de son mari, les bergers des environs, les voyageurs commencent bientôt l'auberge de la veuve, et s'y arrêtaient avec plaisir. Le commerce prospéra et s'agrandit. Niklas put au bout de deux années amasser quelques pièces d'argent; plus tard elle acheta les priés voisins de la maison, et le rêve de voir un jour sa fille heureuse et riche commença à se réaliser.

Gilda méritait bien les joies que sa mère lui préparait si longtemps à l'avance. Elle devenait chaque jour plus belle et devenait l'orgueil de la mère. Jamais Niklas ne gardait le courage de repousser une prière de sa fille. On lui disait vainement qu'elle la gâtait; Niklas répondait que l'avenir se chargerait peut-être d'apprendre à la pauvre petite que la joie complète n'est point de ce monde, mais qu'elle sacrifierait tout pour la voir joyeuse et souriante.

Elle n'était pas seulement jolie, la petite Gilda, elle se montrait encore généreuse. Vraiment sa taille ne dépassait pas celle d'un agneau, qu'elle savait déjà dans quel coin de l'armoire se trouvaient le pain et le fromage. Dès qu'elle apercevait un pauvre, elle lui montrait la cachette en disant :

—Mangez! Ma mère est bonne!

Un soir elle revint traînant par la main un enfant plus âgé qu'elle, et dont les parents étaient morts la même année. Gyorgio laissé seul sur la terre fut recueilli par un vieux chevrier ivrogne qui, pour les quelques croûtes de pain qu'il lui jetait comme à un chien, en exigea un service de toutes les heures. Gyorgio dut conduire les chèvres, surveiller l'étable. Si l'une des bêtes manquait le soir à l'appel, il était cruellement battu. Tandis que l'orphelin faisait le travail de Rosko, celui-ci s'enivrait de genièvre. Gyorgio trouvait la vie si dure qu'il demandait à Dieu de le retirer de ce monde. Un soir une chèvre alla Dieu sait où. Après l'avoir en vain appelée et cherchée, Gyorgio craignant qu'elle se fût égarée ou qu'on l'eût volée, se mit à pleurer à sanglots en songeant au châtimeut qui l'attendait. Gilda qui revenait de faire une moisson de fleurs sauvages trouva Gyorgio couché au pied d'un arbre, tout en larmes, oubliant l'heure, ne songeant qu'à la face terrible

de Rosko et aux coups de bâton qu'il allait recevoir. Gilda le toucha doucement à l'épaule.

—Tu as du chagrin, dit-elle, viens le conter à ma mère... D'abord moi, je ne veux pas que tu pleures, ma mère dit que les enfants ne doivent jamais souffrir... Elle reviendra, ta chèvre... Rosko n'a pas le droit de te battre, il n'est pas ton père. Viens.

Le chien rassembla le troupeau et Gilda emmena le berger.

Le petit raconta en sanglotant sa mésaventure. Gilda pleura avec Gyorgio, et la veuve les prenant ensemble dans ses bras, dut les consoler tous deux.

—Là, là, fit-elle, on arrangera cette grave affaire, puisque Gilda le veut. Le vieux Rosko me doit beaucoup d'argent, j'abandonnerai la valeur de la chèvre perdue, tout sera dit.

Gilda courut chercher le berger. Il accourut ivre de colère, pensant bien qu'il allait être question de ce scélérat de Gyorgio qui ne gagnait ni son pain ni ses vêtements.

—Doucement! doucement! fit la veuve. Le pain que vous donnez à cet enfant est cent fois gagné; sur le corps il n'a que des guenilles. Ne criez pas trop haut vos bienfaits, sans cela on pourrait vous reprendre Gyorgio. Je vous efface la moitié de votre créance, mais de ce jour j'ai un droit sur l'enfant. Gilda semble le prendre en amitié, vous ne mettez point empêchement à ce qu'il vienne jouer avec elle. Chacun a droit à un peu de repos en ce monde. Ici, Gyorgio apprendra à lire et se sentira aimé.

Le berger essaya de se révolter, Niklas répliqua de façon à lui ôter l'envie de refuser.

A partir de ce jour les deux enfants passèrent de longues heures ensemble. Gilda rejoignait Gyorgio dans les endroits où il menait son troupeau, le petit chevrier, une fois les bêtes rentrées, venait jouer avec Gilda. Tous deux s'étaient ménagé une cachette délicieuse dans la grande salle. Entre l'horloge à poids et la fenêtre, deux sièges bas, et une petite table sur laquelle ils entassaient leurs jouets composaient une chambre bien à eux, devant laquelle la complaisante Niklas tira un rideau. Là, ils lisaient, l'enfant s'essayait à coudre. Gyorgio à l'aide d'un couteau sculptait des morceaux de bois. Rosko arrivait tard, s'asseyait à une table, demandait du genièvre, et buvait jusqu'à ce qu'il comprît qu'il lui restait à peine la force de regagner son taudis. Il sifflait alors Gyorgio, comme il eût fait d'un chien de chasse, s'appuyait sur son épaule et marchait en titubant. La porte fermée, il tombait sur son lit et ronflait d'une façon formidable.

Quatre années passèrent de la sorte, Gilda comptait sept ans, et Gyorgio douze; le commerce de Niklas prospérait; la veuve venait d'acquérir un champ où le blé poussait dru et superbe, quand le comte Palma et Paulus son secrétaire prirent le chemin conduisant chez elle.

Au moment où les deux cavaliers entrèrent dans l'unique rue du village, un

jeune garçon infirme nommé Guisko, jouait devant sa porte d'une cithare dont il tirait des sons doux et vifs, tandis que Gilda et Gyorgio dansaient avec entrain au son de l'orchestre champêtre.

La vue des enfants fit sourire Paulus.

—La veuve Niklas? demanda le comte aux enfants.

Le petite fille leva la tête, sourit, entraîna Gyorgio, et répondit :

—Suivez-moi, monseigneur, Niklas est ma mère, et voilà les "Trois Pommes de Pin."

Gilda pénétra comme un tourbillon dans la salle d'auberge.

—Mère! mère! dit-elle, deux seigneurs te demandent.

L'aubergiste s'avança.

—Madame, dit Palma d'une voix douce, et avec une expression de déférence dont il ne s'écartait jamais quand il s'adressait à une femme, de quelque condition qu'elle fût, le baron Samper vous a remis les clefs du château maudit. Je souhaite le visiter, pouvez-vous m'en ouvrir les portes?

—Le château maudit! répéta l'aubergiste, vous ne songez pourtant pas à l'acheter, j'imagine?

—Pourquoi non? fit le comte.

—Cette demeure portera malheur à tous ceux qui en franchiront le seuil, voyez-vous. Je ne compte point y demeurer, on m'offrirait de changer ma pauvre maison contre le manoir, je refuserais sans hésiter... Certes, je vous en ouvrirai les portes, mais j'aurai soin de jeter de l'eau bénite sur la première marche, afin d'exorciser le fantôme qui y revient.

Niklas se tourna vers un des buveurs : —Je vous en prie, Nol, fit-elle, suivez-nous. Je crains de manquer de force quand il s'agira de tourner les clefs dans ces vieilles serrures.

Nol acheva son gobelet de vin, Niklas saisit le trousseau de clefs, et les enfants fermèrent la marche. Les voyageurs avaient laissé leurs chevaux à l'auberge. Au bout d'un quart d'heure on arriva au château maudit.

Nol ouvrit la grille d'honneur, sans trop de peine, et Palma pénétra dans la cour. L'herbe poussait haute et drue entre les pavés; les écuries et les cours envahies par les herbes sauvages avaient entièrement changé d'aspect. La façade du château, solennelle et morne, prenait un caractère terrible. Les deux lions de marbre debout sur les premiers degrés semblaient irrités de voir le silence troublé de la demeure close. Il fallut du temps à Nol pour ouvrir la porte massive. Elle céda cependant, l'air en pénétrant dans l'immense vestibule fit envoler des milliers d'atomes. Après qu'on eut replié les volets, la lumière y entrant à flots, il devint possible d'admirer les belles proportions du péristyle dallé de marbre blanc, et entouré de magnifiques colonnes, entre lesquelles se voyaient à travers la poussière d'un siècle les figures à demi effacées des fresques.

Niklas marcha vers un endroit qu'elle connaissait, frappa du pied sur une dalle, et dit : — C'est là.

Une plaque noirâtre s'y voyait : cette tache était le sang de la jeune femme assassinée.

En dépit du siècle écoulé, le château maudit se trouvait relativement dans un parfait état de conservation. Il ne demandait que des réparations de détail. Des meubles splendides garnissaient les salles, et sur un des panneaux du grand salon, Palma put voir le portrait de la jeune dame qui périt d'une façon si tragique.

A mesure qu'il avançait dans son inspection, le comte Palma paraissait plus joyeux. Il ne négligea pas même les greniers, et en trouvant un de dimensions énorme, ouvrant quatre fenêtres sur le Danube et sur la route de Buda-Pesth, il dit à Paulus :

—J'en ferai mon laboratoire.

Au bout d'une heure de promenade dans les pièces lugubres du château, le comte remercia Niklas de son obligeance, puis se penchant vers Gilda, il jeta dix pièces d'or dans son tablier.

—Oh! monseigneur! fit l'aubergiste, vous êtes donc riche comme un roi!

—Peut-être! répondit Palma avec un sourire énigmatique. Je vous rends les clefs, Niklas, ayez l'obligeance de recruter dès demain les gens du pays, afin que le château soit ouvert et nettoyé. Peut-être n'y reviendrai-je pas de sitôt, mais mon compagnon, un autre moi-même me remplacera et donnera des ordres en mon nom... Je tâcherai d'être un bon seigneur pour vous tous! Allez chercher les chevaux, Nol, pendant ce temps je verrai ce qui reste du jardin.

Le retour du comte Palma à Buda-Pesth fut silencieux. Il déjeuna rapidement, puis ayant changé d'habit, il ordonna à Bug de prendre une lourde cassette, choisit quelques écrins dans un coffret, les mit dans la vaste poche de son habit de velours passementé d'or, et dit à Paulus :

—Retournons chez le baron Samper, il me tarde d'être propriétaire du château du Danube.

III

Paulus

—Voilà qui est convenu, fit le comte Palma en repoussant des papiers sur lesquels s'entassaient des notes nombreuses. Je partirai demain. Quelle nécessité de rester à Buda-Pesth, puisque tu dirigeras les travaux au manoir maudit?

Je te laisse assez d'or, Paulus, pour satisfaire à toutes les exigences; s'il vient à manquer je solderai l'excédent des dépenses lors de mon retour. Combien de temps durera mon absence? Je ne saurais le dire...

—Ne vous rendez-vous point en Italie, afin d'y surveiller l'enlèvement des richesses du palais Dondolo que vous souhaitez envoyer ici?

—Tel est le motif apparent de mon départ, Paulus. J'ai raconté au baron Samper et à sa nièce que, jugeant trop simple la décoration intérieure du château, je voulais y entasser les merveilles de mon

palais de Venise. Elles y viendront, car j'ai formé des projets sur lesquels je fonde le bonheur de ma vie. Rien ne sera trop beau pour le château du Danube, et quand je t'aurai confié mon secret, tu m'approuveras, j'en suis certain... Mais avant de dépouiller mon palais italien de ses tableaux, de ses bronzes, de ses marbres, je vais me rendre à Séville, et y consulter le manuscrit arabe dont me parla le vieux Moser... Je tremble toujours d'échouer dans ma nouvelle tentative. Avoir découvert le moyen de faire de l'or, c'est beau! Mais trouver le secret de rendre la jeunesse éternelle, tel est mon but unique, Paulus! Quand les cheveux sont blancs, que nos facultés s'éteignent dans notre cerveau affaibli, que les battements de notre cœur se ralentissent, que nos sens émoussés ne nous permettent plus de jouir des délices de la vie, que sert d'entasser des millions dans ses coffres. Fais-je cas d'un repas auquel je ne puis toucher? J'en arriverais à prendre en vain la science qui me fait grand, si je ne pouvais atteindre plus haut encore!

Les yeux bleus de Paulus se fixèrent avec anxiété sur le comte.

—O mon maître! dit-il, mon maître et mon bienfaiteur, ne redoutez-vous point d'aspirer aux sommets où Dieu nous défend d'atteindre?

—N'est-ce pas de ce Dieu que je tiens mon intelligence?

—L'intelligence, oui; mais non pas l'orgueil. Pardon! oui, pardon de vous parler de la sorte, je ne suis rien qu'un être qui vous doit tout, hors l'amour et le respect de la loi divine gravés dans mon cœur, avant que votre main se tendit vers moi. Je me suis attaché à vous de toute la puissance d'un cœur ardent et naïf. Je vous sacrifierais ma vie, mais pour vous je ne risquerais pas mon âme. Tant que vous avez cherché les secrets de l'art de guérir, tant que vous avez demandé aux minéraux, aux plantes l'efficacité de leurs poudres, de leurs sucs, je vous ai sincèrement admiré, et autant que me le permettait mon ignorance, je me suis associé à vos travaux... Mais vous entrez dans la voie dangereuse, vous tendez les mains pour cueillir le fruit défendu de la science, et je recule épouvanté!...

—Enfant! dit le comte.

—Non, non, ne m'accusez point de faiblesse. Je me sens un courage de lion, une énergie que nul ne saurait dompter. Soumettez-moi à telle épreuve que vous voudrez, je suis certain d'en sortir victorieux. Je puis lutter contre la pauvreté, je l'ai subie; contre la douleur; Dieu la créa le même jour qu'il tira l'homme de son argile; mais ne cherchez pas à me faire déchirer les voiles du Temple; je redouterais de tomber foudroyé.

—Paulus, fit le comte, j'aime en toi jusqu'à cette faiblesse. Va, je te connais aussi bien que tu te connais toi-même. Depuis que je t'ai arraché à la montagne où tu vivais de l'existence des pâtres, tu as gardé cette simplicité de cœur qui contraste si fort avec les sentiments des hommes qui m'entourent et me foi ardente qui fut jadis la mienne, et dont au fond

de mon âme je ne retrouve plus que les cendres éteintes. En te voyant je revois ma jeunesse! Tu me reposes de la lutte à outrance, de la bataille contre le ciel et contre l'enfer. Quand je ferme les livres étranges contenant tout ce que l'homme tenta et rêva depuis la création pour soumettre à ses ordres les esprits élémentaires, il me semble bon de te retrouver avec ta candeur de lévite et ta grâce d'adolescent. L'aigle qui fixe le soleil redescend avec joie des hauteurs. Lorsque je cesse de t'entretenir de mes projets, de mes recherches ardues, de mes succès parfois suivis de défaites, tu me parles des méditations dans lesquelles s'est perdu ton esprit, des fragments de poème que tu composes, de tes rêves intelligents, de tes visions de jeunesse. Tour à tour, tandis que j'écoute, passent devant mes yeux des années de joie pure, une femme aimée, une maison cachée sous les roses, un petit enfant... Paulus! Paulus! Aux heures où mon cœur me semble plus aride qu'un roc, plus desséché que les flancs du Vésuve, ta voix y fait couler une source pure, et s'épanouir des fleurs mélancoliques... Tu peux donc me parler de toutes les choses grandes ou saintes... J'aime la façon nouvelle, élégante dont tu revêts tes pensées; mais je t'interdis de pénétrer dans mon domaine, d'entrer dans les arcanes de la science, et de me dire: tu n'iras pas plus loin!

La voix de Palma s'était tour à tour élevée, puis attendrie; une flamme brillait dans ses regards, et sur ses lèvres flottait une expression de tristesse. Au milieu des paroles qu'il adressait à Paulus, Palma gardait un dernier secret plus cher ou plus terrible que les autres. Cependant, craignant sans doute d'avoir contristé le jeune homme, il lui serra doucement la main.

—Je sais bien que tu trembles quand je m'éloigne, Paulus, mais c'est la dernière fois que nous serons séparés. Je veux rester à Buda-Pesth. Je changerai en paradis le sombre château du Danube. J'y trouverai le secret de me créer des bonheurs auxquels j'avais renoncé, et pour lesquels mon cœur semblait mort. Nous vivrons ici heureux, opulents, dignes d'envie. Tu chercheras autour de toi une jeune fille belle comme une reine, pieuse comme un ange, vous vous unirez sous le regard de Dieu, et nous confondrons notre double félicité.

Encore trois mois peut-être et j'aurai découvert ce que je cherche. J'avais eru que le manuscrit copte, gardé depuis mille ans dans le monastère du mont Athos, devait me suffire; je dois aller consulter celui de Séville... mais ensuite je saurai, je pourrai!

Un soupir s'échappa des lèvres de Paulus.

—Tu reliras ces notes, Paulus. Elles renferment le détail des changements que tu feras opérer dans le château pendant mon absence. Je me fie à toi pour les retouches rendues indispensables à certaines fresques. Ton pinceau possède la facilité et la grâce. Tu es né peintre comme Corrège.

Palma se leva:

—Bug gratte à la porte, mon cheval piaffe devant la porte de maître Saky, Adieu, Paulus, mon élève, mon ami, l'enfant de mon adoption... Si je n'étais point revenu dans six mois, c'est que je serais mort...

—Mort! répéta Paulus dont le cœur se serra.

—En ce cas tu trouverais chez le baron Samper un testament en bonne forme t'instituant mon héritier de préférence à tous ceux qui me peuvent tenir par les liens du sang... Adieu, Paulus, ne t'alarme pas, je reviendrai.

Le comte attira le jeune homme sur sa poitrine, l'y garda un moment, puis sentant qu'il perdait de son énergie, il s'arracha à cette étreinte, et descendit rapidement.

Bug se trouvait déjà en selle.

Palma s'élança sur son cheval, piqua des deux, et disparut au tournant de la rue, après avoir adressé un geste d'adieu à Paulus.

Celui-ci demeura immobile accoudé sur l'appui de la fenêtre. Sans doute il ne lui était plus possible d'apercevoir Palma, et le bruit même des deux chevaux avait cessé de se faire entendre. Cependant le jeune homme paraissait trouver un adoucissement à sa tristesse en continuant de songer à l'ami qui partait, à l'endroit même où il venait de recevoir son dernier regard.

Paulus possédait une âme tendre à l'excès. Sa nature mélancolique et rêveuse, l'ardeur chevaleresque de ses sentiments le rendaient plus propre qu'un autre à recevoir les impressions affectueuses. Malgré les dissemblances de son caractère avec celui du comte, qui sait, peut-être même en raison de ces dissemblances, Paulus chérissait son bienfaiteur d'une façon complète, absolue, sans réserves: Palma pouvait se tromper, commettre des folies, côtoyer même le crime dans un certain ordre d'idées, sans que Paulus cessât de lui rester dévoué, comme il le disait, "jusqu'à la mort." Dans la bouche du jeune homme, ce mot n'était point une expression vaine. Il considérait Palma comme le père de son intelligence, le protecteur de sa jeunesse, l'homme providentiel qui lui avait promis de réaliser le vœu d'une enfance douloureuse, frappée d'une façon terrible, et dépossédée à la fois de tous les liens de la famille et de la fortune.

Aussi, tandis qu'il songeait au maître qui s'éloignait, au savant courant à la recherche d'un manuscrit ignoré, se promettait-il de remplir ses devoirs de façon à contenter Palma d'une façon absolue. Du reste, Paulus se sentait assez artiste pour se réjouir de la tâche énorme qui lui incombait. N'allait-il point donner l'essor au génie créateur qu'il sentait parfois s'agiter en lui? A la place des dessins et des ébauches dans lesquels on pouvait apprécier une facilité prodigieuse, une grâce innée, ne garderait-il point des panneaux entiers, dont il s'agissait de renouveler les peintures. Déjà il sentait s'agiter en lui la fièvre heureuse qui nous saisit à l'heure de l'inspiration.

Il voyait flotter devant son regard des visages angéliques, des ombres charmantes qu'il se promettait de fixer sur la toile. Palma lui-même, ce Palma pour qui tous les luxes étaient familiers, à qui les rois de l'Europe et de l'Asie ouvraient leurs palais, comme à un souverain dont la puissance surpassait la leur, quoiqu'il ne portât point de couronne ; oui Palma serait à la fois surpris et charmé à son retour.

Tandis que des projets confus encore s'élaboraient dans la pensée du jeune homme, la cloche de l'antique cathédrale de Buda-Pesth se fit entendre. Elle appelait à la prière du soir ceux qui sont las du poids du jour ; elle jetait dans l'espace des notes tantôt largement sourdes, tantôt frêles et argentines. Les pensées de Paulus changèrent de nature, il quitta la fenêtre d'où il voyait le Danube s'empourprer des feux du soir, et sortant de l'hôtellerie de maître Saky il s'achemina vers la cathédrale.

L'âme du jeune homme ne respirait complètement à l'aise que dans les sentiments de la foi, de la prière et de l'amour. Il devait à l'affection protectrice d'un vieux moine une instruction religieuse et une ferveur qui, croyait-il d'abord pendant les premières années de son adolescence, le lieraient au pied des autels.

Longtemps ses premiers maîtres en furent convaincus comme lui ; pourtant avec la prudence d'hommes accoutumés à sonder et à gouverner les âmes, ils exigèrent de Paulus qu'il ne prit aucun engagement avant d'avoir vu le monde, changé de milieu, éprouvé une vocation dont la ferveur exaltée devait le mettre en garde contre les entraînements d'un cœur avide d'aimer et de se donner. Paulus obéit ; l'idée de se consacrer à Dieu s'affaiblit à mesure qu'il se trouva mêlé aux choses extérieures mais s'il s'abandonna à l'entraînement de certains plaisirs ; si l'amour de l'art grandit en lui jusqu'à se changer en passion ; s'il redouta de trouver au fond de son âme les germes d'une tendresse instinctive qui lui rendait impossible l'abnégation des moines, il n'en garda pas moins une foi indéclinable à laquelle il dut les meilleures de ses joies.

Quand il pénétra dans l'église, les vagues senteurs de l'encens y flottaient encore. Les clartés adoucies du jour mêlées aux étoiles vacillantes des cierges piquant l'ombrage profonde des chapelles, enveloppaient l'âme d'une impression de douceur extrême. Il y avait peu de monde dans la cathédrale. Lassés du poids du jour les hommes ne songeaient plus au divin Abandonné du tabernacle. Paulus monta presque jusqu'au haut du cœur, et demeura plongé dans une de ces méditations qui laissent l'âme à la fois plus forte et plus heureuse. La nuit grandissait ; les pas du sacristain retentissaient dans le silence ; l'un après l'autre il éteignit les derniers cierges, et la lampe éternelle brûlait seule devant le grand autel, quand le jeune homme redescendit la nef. Il quitta la cathédrale, puis voulant une dernière fois embrasser du regard l'antique monument, il se retourna. Mais ce ne furent

plus les proportions majestueuses de la basilique que virent en ce moment ses yeux : presque adossée au portail dont l'ombre faisait ressortir la sveltesse de sa taille, se trouvait la fille du comte Komorn. Attirée elle aussi par un mystérieux besoin de la prière, elle s'était rendue à l'église pour y pleurer peut-être ! Une douleur résignée couvrait son beau et pur visage. Elle ne ressemblait plus à cette heure, à la jolie créature rencontrée par Paulus chez le baron Samper. On eût dit un pauvre ange souffrant, atteint au cœur par une douleur infinie. Près d'elle se trouvait une femme d'environ cinquante ans, à l'aspect dur, au visage anguleux. Strictement vêtue de noir, raide dans ses habits de coupe surannée, dame Illa servait de gouvernante à Molda Komorn, mais à coup sûr jamais elle n'avait pu en attendre une parole de compassion, un sentiment affectueux. Molda ne voyait point Paulus qui, en ce moment, ne regardait qu'elle.

Trop jeune pour ne point subir le charme de cette enfant trop artiste pour ne pas être séduit par cette beauté pure, il demeurait devant elle plongé dans une contemplation mêlée de respect. Cependant il n'a, ne comprenant rien au sentiment qui retardait le départ de sa maîtresse, et pour qui l'aspect d'une admirable soirée ne possédait rien d'attrayant, effleura légèrement le bras de Molda.

—Venez-vous, mademoiselle ? dit-elle d'une voix presque impérieuse.

Molda tressaillit, et sans répondre quitta l'abri du portail.

Alors seulement elle reconnut dans Paulus le jeune étranger rencontré chez le baron Samper.

Paulus salua jusqu'à terre, Molda inclina doucement la tête, puis elle s'éloigna, tandis que le jeune homme se dirigeait vers la maison du juge.

Il avait du premier coup admiré la haute intelligence et la rare vertu du baron, la beauté pénétrante de sa femme. La grâce des trois jeunes filles le charmait ; peut-être aussi, sans qu'il s'en rendit compte, pensait-il que le magistrat lui pourrait fournir quelques détails sur la famille de Molda Komorn. A son âge pourquoi paraissait-elle souffrir ? Et ce n'était point l'impression d'un chagrin passager qu'elle avait parfois sur son visage, mais le reflet d'une douleur latente, sans trêve qui pose sur certains fronts une auréole de martyr.

Paulus avait été autorisé par le baron, à revenir dans le cercle de la famille, d'une façon assez gracieuse pour qu'il ne crût point commettre une indiscretion. D'ailleurs il éprouvait le besoin de demander des conseils, il savait ne pouvoir en trouver de meilleurs que dans cette maison dont chaque membre semblait n'avoir d'autre désir que le bonheur d'autrui.

A l'heure où Paulus se présentait chez le baron Samper, le labeur quotidien s'achevait. Honoria enait pour le magistrat de se mettre au clavecin, et jouait un menuet composé par un enfant de génie qu'on appelait le petit Mozart, au moment

où le valet annonça le secrétaire et l'ami de Palma.

—Vous venez seul ! lui demanda le juge.

—Le comte est parti, répondit Paulus.

—Pour longtemps !

—Qui sait ! répondit le jeune homme ; quand il s'éloigne, j'ai toujours la secrète terreur de l'avoir vu pour la dernière fois. Son courage va jusqu'à l'imprudence. Il n'a que Bug avec lui. Il est vrai que Bug vaut à lui seul plus de dix serviteurs. Mais Palma est brave jusqu'à la témérité, il se rend en Espagne où le vanditisme est presque une institution reconnue, et je m'alarme sérieusement. D'ordinaire je l'accompagne, alors jamais l'idée du danger ne me vient ; mais cette fois il me laisse en arrière, et je ne me sens pas seulement isolé, mais triste.

—Et, demanda la baronne, avait-il au moins une raison pour vous interdire de le suivre ?

—Je suis chargé en son absence de faire restaurer le château du Danube. A ce sujet, monsieur le baron, j'ai grandement besoin de vos avis. Il me faut une armée d'ouvriers, tout doit être fait vite et bien. Où trouverai-je des doreurs habiles, des décorateurs de talent, des tapissiers intelligents, presque artistes ? Plus que personne vous pouvez m'indiquer quels sont à Buda-Pesth les hommes capables d'entreprendre et de mener à bien un travail de cette importance.

—Tout dépend de la somme que vous devez déposer.

Paulus sourit.

—Monsieur le baron, dit-il, l'argent importe peu ! Mon maître, car je trouve à le nommer ainsi une joie reconnaissante, mon maître fabrique de l'or comme le laboureur fait gerber le blé ! Il le prodigue en roi, et m'a laissé une somme considérable afin de pourvoir aux dépenses de la restauration d'un château.

—Mon esprit se refuse encore à croire ce que vous m'affirmez, ce que le comte me répétait lui-même, reprit le baron Samper.

—J'ai douté comme vous, monsieur le baron. Les moines qui commencèrent mon instruction m'avaient tant de fois affirmé que la puissance de faire de l'or ne pouvait être possédée par l'homme, que je crus au rêve d'un utopiste lorsque mon bienfaiteur me parla de sa découverte. Je dus me rendre à l'évidence, et confesser qu'il avait trouvé le secret du grand œuvre, vainement poursuivi depuis le moyen âge par les alchimistes qui firent des sciences occultes l'occupation dévorante de leur vie.

—Partagez-vous les travaux du comte Palma ? demanda la baronne.

—Non, madame, répondit Paulus, non dans l'acception absolue de ce mot. Comment le pourrais-je faire, d'ailleurs ? Le comte possède les sciences dont je connais à peine les principes. Il écrit et parle toutes les langues anciennes. Dans la bibliothèque de Rome se trouvent à la fois des manuscrits arabes, coptes, syriaques, hébreux ; il les comprend et les commente. Son érudition est inépuisable. Sur quel que sujet que vous ameniez l'entretien il

en témoigne une connaissance complète. Les hommes politiques lui demandent des conseils ; les artistes lui soumettent leurs oeuvres. Il a visité l'Europe, l'Asie et toute la côte africaine. Et cependant, vous avez pu juger combien il est simple, et quel est le charme de sa conversation. Je l'ai entendu pendant des heures entières improviser sur un orgue d'admirables mélodies, aussi vite oubliées que conçues le jour où il lui plaira de résumer ses voyages, d'écrire le résultat de ses recherches scientifiques, il révolutionnera le monde.

—Pensez-vous donc qu'il trouve l'Elixir de longue vie?

—L'impossible n'existe plus pour mon maître, fit Paulus. Pourquoi douterais-je de son affirmation, lorsque j'ai été témoin de tant de prodiges? Combien de guérisons presque miraculeuses n'a-t-il point opérées! que de mourants dont désespéraient les médecins ne l'ai-je pas vu rappeler à la vie! Quelques gouttes de son cordial rouge cicatrisent une blessure ; il a composé un breuvage dont les effets touchent au prodige. Oui, croyez-le, monsieur le baron, il trouvera l'Elixir de longue vie, mais à quel prix! Je l'aime assez pour m'épouvanter de l'audace de ses recherches il me chérit trop profondément pour me demander de lui servir d'aide... Vous parlez de sa science, elle n'est rien à côté des qualités de son coeur. Sans doute le disciple peut admirer le maître, mais je l'aime comme un bienfaiteur, comme un père... Sa présence dans le pays sera pour tous un bienfait. Palma a semé autour de lui partout et toujours le bonheur qui lui est inconnu.

—Ne le croyez-vous donc point heureux?

—On n'est jamais heureux quand on demande à l'existence plus qu'elle ne doit donner suivant la volonté de Dieu, répondit Paulus d'une voix grave. Sans doute les victoires remportées, les grandes luttes, des conquêtes de la science, un renom grandissant sont des éléments de félicité, mais la paix divine doit manquer à qui s'absorbe dans la recherche des secrets interdits à l'homme ou dont la découverte doit être payée au prix de son repos. Pourtant si quelqu'un tentait d'arracher le comte à cette passion dévorante, il refuserait ; heureux ou malheureux il poursuivra son but, il est assez fort pour l'atteindre... Oh! fit Paulus, s'il ne fallait que le meilleur de mon sang pour lui permettre de remporter le triomphe auquel il aspire!...

—Vous l'aimez bien! fit la baronne.

—Je lui dois tout, madame. Vous-même apprendrez à le connaître, et vous l'estimerez autant que je le fais moi-même.

—Et, reprit le comte, vous souhaitez aller au-devant de ses souhaits dans la résurrection du château de ma pupille? Je vous y aiderai certes de grand coeur. Quand vous y fixerez-vous!

—Tout de suite, monsieur le baron, je m'enfermerai dans le manoir pour n'en plus sortir. Le lendemain du jour où fut signé l'acte qui le rendait propriétaire du château, le comte y envoya une escouade

de paysans chargés d'enlever la poussière séculaire couvrant les murailles. Les femmes ont lavé les fenêtres, curieusement ornées de plomb ; les murs retrouvent la teinte des peintures qui les décorèrent ; on marche sur des planchers nettoyés avec soin en attendant qu'on les couvre de tapis. L'air frais du fleuve pénètre amplement dans les salles humides. Il s'agit désormais de rendre leur fraîcheur et leur élégance aux merveilles enfouies dans la demeure du gentilhomme meurtrier.

—Mais, demanda le comte, si j'en crois les légendes se rattachant au manoir, les grands salons possèdent des plafonds admirables.

—Ces plafonds ont subi peu de dégradations, je suffirai à les réparer.

—Etes-vous donc peintre? demanda la baronne.

—J'ai grandi en Italie dans un couvent décoré par Giotto. Peut-être ai-je conservé dans la manière un certain archaïsme, mais il me sera facile de l'adoucir. J'ai visité depuis ces galeries splendides, et le travail des grands maîtres italiens et espagnols me viendra en aide. Je serai trop heureux si vous daignez visiter, surveiller les travaux dont je suis chargé!

—Eh bien! je vous promets ma visite, maître Paulus. Mes filles seront charmées de voir le château maudit.

—On a lavé la tache de sang, n'est-ce pas! demanda Lina en frissonnant.

—Non, mademoiselle ; le comte a seulement ordonné qu'on la couvrit d'un tapis de Turquie.

—Et, fit Honoria, vous nous direz si vous apercevez la morte.

—Je ne crois pas aux revenants, fit Paulus, mais seulement aux âmes souffrantes. Cependant je me promets d'esquisser une image idéale de ce fantôme dans un des grands couloirs du château. Par les beaux clairs de lune, quand un rayon frappera la peinture, on croira voir flotter les voiles de la trépassée.

—Demain, maître Paulus, des hommes intelligents, prévenus par moi, iront vous trouver au château maudit. Avant huit jours, tenez, dimanche prochain, nous prendrons le manoir aux chroniques sanglantes pour but de notre promenade.

—Et nous amènerons Molda! fit Lina étourdiement.

—Nous amènerons Molda, ajouta la baronne.

Paulus saisit la main de Mme Samper, fit le geste de la porter à ses lèvres, et prit congé de la famille du juge.

Il se trouvait presque heureux. Un mot, un nom venait de changer les dispositions de son esprit.

Il reverrait au grand jour, sous la clarté d'un éblouissant soleil, celle dont le doux visage lui était apparu tantôt dans la pénombre d'un portail d'église, tantôt à la clarté pâle d'une lampe.

Quand il rentra chez Saky, il régla sa note, complimenta l'hôtelier sur son zèle et sur sa cuisine, le chargea de trouver un cuisinier émérite pour sa seigneurie le comte Palma, un valet de chambre et un sommelier. De plus il le pria de monter une cave royale. Enfin, il se montra si gé-

néreux dans le règlement des comptes, il parla pour les futurs serviteurs d'un chiffre de gages si tentants, que le soir même, Saky lui proposait de le suivre au château du Danube.

—Mais votre hôtellerie? demanda Paulus.

—Je marie ma fille, répondit Saky, l'hôtellerie lui servira de dot. Quant au valet de chambre, j'en sais un parfait de tout point. Le brave garçon va se trouver sans place, il m'a chargé de le caser d'une façon convenable, et vraiment il aura du bonheur d'entrer au service de sa seigneurie... Ce n'est point que le maître qu'il quitte soit absolument méchant, mais il est joueur et quand il a perdu, il devient comme fou... Alors il battra sa fille, un ange, comme si ce n'était pas assez de la ruiner...

—Et le maître de ce valet s'appelle?

—Le comte Komorn, répondit Saky.

—Le comte Komorn... répéta Paulus.

D'abord ce nom ne lui rappela aucun souvenir ; mais soudain le souvenir de Molda se dressa devant lui. Molda Komorn, c'est bien ainsi qu'on l'avait appelée ! Une ardente curiosité s'empara de lui. Non pas qu'il eut le désir puéril de connaître l'origine de la fortune ou la cause de la ruine des gens qu'il était appelé à rencontrer. Non ! il rapprochait seulement ces deux idées : Molda semblait sous le poids d'une navrante tristesse, et le comte Komorn se voyait obligé de renvoyer son valet.

Maître Saky devina la secrète préoccupation du jeune homme.

—C'est une pitié, reprit-il, de voir fondre de la sorte les grandes richesses des magnats. Il fut un temps où la famille Komorn était plus de luxe que le roi. Les comtes possédaient des vignes sur tous les côtes de la Hongrie, et des châteaux à côté de toutes leurs vignes. Braves comme leurs épées, dans chacune des guerres contre les Turcs ils s'étaient emparés de trésors immenses. On disait brave comme un Komorn ! Mon père me racontait souvent des faits d'armes du père du comte actuel, et rien que de les entendre, cela donnait envie de se faire soldat. Mais celui-ci, le ciel lui pardonne, n'a point hérité du courage de ses aïeux. Depuis sa jeunesse il gaspille sa vie ; d'abord il remplit Buda-Pesth du bruit de ses orgies ; quand l'âge arriva il devint joueur.

—N'avait-il point une famille?

—Pardonnez-moi, seigneur Paulus... La comtesse Hona Komorn était un ange que tua la douleur de se voir mariée à un homme indigne d'elle. La dot qu'elle apporta à son mari demeurait intacte au moment de sa mort, mais le comte vend l'une après l'autre les terres de sa fille, et du train qu'il y va la pauvre sainte enfant ne gardera pas à sa majorité de quoi s'acheter un voile d'étamine pour finir ses jours dans un couvent. Elle signe chaque fois qu'il lui présente une plume, sans s'inquiéter si elle n'ajoute point à sa propre ruine. Tous les pauvres la connaissent et l'adorent. Peut-être leurs prières arriveront-elles à la sauver des griffes de Sa-

tan, car son père est pire que le diable lui-même, monseigneur.

—Vous avez raison, maître Saky, il faut espérer que les prières des indigents secourus par elle obtiendront la grâce de cet ange devant le Seigneur... Vous disiez donc que le valet de chambre du comte Koborn pourrait convenir au comte Palma... Je veux le prendre de votre main. J'irai dans deux jours m'installer au château, il m'y suivra. Pressez les fiançailles et le mariage de votre fille.

—Ah! votre seigneurie! le prétendant ne demande pas mieux. Il aimait la fille toute seule, ce sera bien autre chose quand j'y joindrai la clientèle... Ma foi, le château maudit me servira de retraite, et puis j'ai de l'amour-propre. Bien que je ne reçoive ici que des étrangers de distinction, j'ai le pressentiment que dans sa nouvelle demeure, le comte Palma donnera des festins splendides, et que le vice-roi ne l'égalera pas en magnificence. J'aime les grands seigneurs! Demain Mikaël vous suivra; j'ai besoin à peine d'une semaine.

Le soir même le valet de chambre du comte Komorn se présenta. Il pouvait avoir quarante ans. Valet de haut style, correct, discret, il plut tout de suite au jeune homme. Mikaël avait connu la pauvre jeune comtesse morte si vite de douleur, et que la vue de son enfant et le besoin de la protéger avaient été impuissants pour la rattacher à ce monde, où l'homme qui la devait chérir et protéger lui avait sans retour brisé le cœur. Si Mikaël plut à Paulus, de son côté Mikaël pensa que ce jeune homme à la physionomie grave et douce serait aisé à servir. Les conventions furent vite faites. Suivant les indications de son maître, Paulus offrait des gages magnifiques; en échange, il exigeait un service parfait. Depuis longtemps le comte Komorn savait qu'il lui serait impossible de conserver Mikaël; trop égoïste pour tenir compte des services rendus, il le vit s'éloigner sans regret. Molda se montra plus reconnaissante. Elle comprenait que le dévouement de Mikaël lui était acquis, et au moment où il prenait congé d'elle, Molda lui tendit une montre d'or fort ancienne que sa mère lui avait donnée.

—Gardez-la en souvenir de moi, fit-elle; si je possédais une fortune personnelle jamais vous ne me quitteriez.

—Ah! s'il ne fallait que servir sans gages!

—J'apprendrai avec plaisir que vous êtes heureux; ma mère vous estimait grandement; moi je n'oublie pas que vous m'avez vue toute enfant.

Le même soir Mikaël s'installait au château maudit.

Suivant sa promesse, le baron Samper adressa à Paulus une armée d'ouvriers d'élite et un architecte de talent. Grâce à de royales promesses, ces travaux furent conduits avec une rapidité prodigieuse. De tous côtés on s'occupait à la fois à rendre au château sa splendeur première. Paulus défendit seulement qu'on retouchât la façade. Il savait dans les intentions de Palma que l'aspect presque sinis-

tre du château ne changerait point de nature. Les statues de pierre gardèrent leur apparence morne; les plantes continuèrent à orner certaines parties du mur; des lianes s'accrochèrent aux balcons. Tandis qu'au dedans tout semblait rajeunir sous le coup de baguette d'une fée; l'enchantement maudit demeuré sur la grande masse de pierre semblait menacer le fleuve lui-même. Les peintures ravivées retrouvèrent leur éclat; les dorures leurs splendeurs; on remplaça les lampes fanées des meubles; des tapis d'Orient couvrirent les parquets; dans des girandoles précieuses s'étalèrent des chandeliers de cires parfumées, tandis que les fleurs remplissaient des vases énormes venus de la Chine à grands frais.

Pendant ce temps, des jardiniers habiles cherchaient les allées anciennées dans le jardin envahi par une floraison folle. On taillait des arbres, on plantait des fleurs, on sablait des chemins ombreux; des statues se dressaient sur les piédestaux de marbre, la vie affluait dans cette tombe fermée depuis un siècle.

La vente du Château maudit faisait événements à Buda-Pesth. Mathias Rath, fondateur de la première gazette hongroise, fouilla dans les archives de la justice, et y trouva le récit de la tragédie sanglante qui coûta la vie à une jeune femme. Son article écrit d'une plume alerte eut toute la faveur d'une nouveauté. S'emparant ensuite des divers détails fournis par le baron Samper, Paulus, maître Saky et Palma lui-même, le journaliste laissa prévoir que le manoir du Danube verrait quelque jour se dérouler des scènes, sinon aussi terribles, du moins autrement curieuses. Il parlait de la science profonde du nouveau propriétaire du manoir, de ses voyages, et laissait dans un vague, ayant pour but d'augmenter la curiosité générale, le motif de son dernier voyage.

L'article eut tout le succès qu'en attendait Mathias Rath.

Le vice-roi se rendit au Château maudit où Paulus le reçut avec sa bonne grâce naturelle.

A partir de ce jour le manoir du Danube devint le but de toutes les promenades. Les femmes étaient certaines d'en emporter des bouquets admirables; les hommes y trouvaient des rafraîchissements préparés avec art par maître Saky, des vins généreux choisis dans une cave n'ayant pas son égale à Buda-Pesth. Chacun se sentait à l'aise dans cette royale demeure dont le maître était absent. Paulus en faisait les honneurs avec une grâce modeste capable de lui concilier toutes les sympathies.

Un jour, fidèle à sa promesse, le baron Samper y conduisit sa famille. Molda accompagnait Honoria, Lina et Thélia. Elle semblait moins triste. Sans doute la gaieté de ses compagnes l'arrachait à la douleur qui pesait sur elle. Paulus travaillait à retoucher une toile ayant souffert de l'humidité, quand la baronne Samper entra dans la salle où il peignait. Il s'agissait plutôt d'une composition nouvelle que d'une restauration. Ses figures pâlies n'existaient plus. On retrouvait seulement

un paysage superbe, des draperies d'un beau mouvement, et une ordonnance générale attestant le génie de l'artiste qui rêva cette Fuite en Egypte.

Ce fut avec une modestie de bon goût que Paulus reçut les éloges de la baronne, et les encouragements du baron.

—Ah! fit-il, vous arrivez au moment où je désespérais de trouver des types assez purs pour les visages de mes anges!

Mikaël venait d'apporter des gâteaux et des roses. Lina faisait honneur aux friandises; les jeunes filles attachaient des fleurs à leurs corsages.

Tout à coup Paulus reprit son pinceau, travailla pendant un quart d'heure avec une ardeur fébrile, puis le regard rayonnant, il abaissa un rideau sur une toile et rejoignit la famille du juge.

—Avez-vous donc trouvé le type que vous cherchiez? lui demanda Molda en levant sur lui ses grands yeux clairs.

—Oui, mademoiselle, répondit-il, et vraiment cette figure fera rêver des anges.

—Savez-vous quand revient le comte Palma? reprit le juge.

—Depuis cinq mois il voyage; je n'ai plus que quelques semaines, peut-être quelques jours à l'attendre. Ah! Dieu veuille qu'il revienne vite, mon cœur s'use à trembler pour lui.

—Combien vous le chérissez! fit la baronne.

—Je suis capable de sacrifier ma vie pour qui ne m'aimerait pas, madame! Jugez de ce que je ferais pour qui m'aime.

Cette journée parut un enchantement à Paulus. Il revoyait Molda, il échangeait quelques mots avec elle; il comprenait la grâce, la candeur, les dévouements de cette créature angélique, et il lui vouait un culte qui ne devait finir qu'avec la vie. Ce soir-là quand elle quitta le Château maudit appuyée sur le bras d'Honoria, Paulus comprit qu'il venait de donner son existence: une belle existence de vingt ans! et qu'il marcherait dans le sillon tracé par cette fille charmante, quand même ce sentier devrait aboutir à un calvaire.

Une semaine plus tard il recevait de Palma une lettre datée de Gand.

Le comte s'acheminait vers la Hongrie.

IV

Lettres d'introduction

La nouvelle du retour du comte Palma, prit dans Buda-Pesth les proportions d'un événement. Les travaux opérés au Château maudit, la magnificence avec laquelle Paulus régla le compte des ouvriers; la splendeur de cette demeure inconnue de deux générations, tout concourait à faire de l'alchimiste un de ces êtres qui semblent posséder non pas seulement un savoir immense, mais encore un pouvoir contre lequel nul ne saurait lutter. Pendant son absence, on ne cessa dans la capitale de Hongrie de s'occuper du fastueux personnage.

Paulus, lui aussi, resta l'objet de l'attention générale; et cependant Paulus ca-

chait le plus possible une vie incessamment remplie.

Chaque jour néanmoins il se rendait à l'église de Buda-Pesth, y assistait aux offices, puis, remontant à cheval, il rentrait au manoir. Souvent il voyait Molda, toujours pâle et triste, mais plus touchante avec cette expression de mélancolie, qu'elle ne l'eût été au milieu des fêtes. Un salut, un regard, un sourire sous le grand portail, c'était tout. Paulus se retournait pour suivre des yeux la gracieuse enfant, puis il rentrait au château, prenait ses pinceaux, s'occupait des restaurations des peintures, et sans qu'il y prît garde, tantôt sous la figure d'un ange, tantôt avec les traits d'une muse recueillie, ou le gracieux profil d'une sainte, il reproduisait vaguement la beauté de Molda.

Enfin le courrier de Palma arriva au château ; le comte s'annonçait pour le lendemain, et en même temps viendrait des fourgons remplis d'objets précieux rapportés d'Italie et d'Espagne.

Paulus parcourut une dernière fois le château, surveillant les moindres détails, s'assurant que rien ne manquait dans l'appartement de son protecteur, puis le cœur impatient, il l'attendit.

Ce fut par un splendide matinée d'octobre que Palma, suivant les bords du Danube, pénétra dans sa nouvelle demeure.

Il y rentrait à la fois las et triomphant.

Las, car il venait pendant six mois de refaire son tour d'Europe, afin de consulter une dernière fois des manuscrits et des livres déjà lus. Triomphant, car dans le manuscrit arabe de Séville il avait trouvé la solution d'un problème dont la recherche usa tant de vies.

Son cœur battit violemment à l'heure où il pressa Paulus dans ses bras. L'affection de cet être à l'imagination ardente, au cœur pur, possédait le pouvoir de le consoler, de lui rendre confiance dans les hommes, et d'apaiser en partie les troubles de son âme. Palma parcourut le château avec une satisfaction visible, loua tout ce qu'avait fait Paulus.

—Il me semble qu'ici la vie me sera douce, dit-il. J'arrive de France, d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie, j'en rapporte la conviction que ces pays sont usés. Il ne leur faut plus ni prophètes ni savants. Les habiletés du charlatan Cagliostro leur suffisent. La Hongrie est un sol vierge, tout disposé au merveilleux. N'y croit-on pas déjà au vampirisme ? Si la Hongrie avait trompé mon espérance, je serais retourné en Orient, le pays des Mages... Vraiment, Paulus, en dépit de la magnificence que je suis accoutumé à voir régner autour de moi, je trouve ici de ravissantes surprises... Demain nous ouvrirons les caisses : aujourd'hui je suis tout au bonheur de te voir.

Le comte entendant du bruit dans le couloir, pria Paulus de voir ce qui se passait, et celui-ci revint bientôt poussant devant lui deux enfants chargés de bouquets si lourds qu'ils pouvaient à peine les porter.

—Gyorgio et Gilda ! fit Paulus en riant : la fille de Nikla, l'aubergiste des "Pom-

mes de Pin," et le chevrier du farouche Rosko... Je crois bien, monseigneur, que vous aurez plus tard à doter cette petite fillette, et cet intelligent garçon.

C'étaient en effet Gilda et Gyorgio qui, rouges d'émotion, se tenant par la main afin de s'encourager et portant des gerbes de fleurs, venaient souhaiter la bienvenue au comte. Nikla avait fait apprendre à sa fille un compliment composé par Guidko le joueur de cithare, mais le trouble de l'enfant le lui fit oublier d'une façon complète ; elle y suppléa en disant d'une voix douce, musicale :

—Oh ! monseigneur ! nous sommes tous bien heureux de vous revoir !

Les bouquets des enfants furent posés sur la table ; ils reçurent une pièce d'or, et le comte ajouta :

—Allez dire à maître Saky de disposer pour vous des friandises enfermées dans les buffets. Connais-tu maître Saky, Gyorgio ?

—Pas encore, mais cela viendra, j'ai pour ami Gorgu, sixième marmiton dans les cuisines de votre seigneurie ; il me conduira près du chef.

—Et rappelez-vous, ajouta le comte, que vous serez toujours ici les bienvenus.

—Vive monsieur le comte ! cria Gyorgio en agitant son bonnet.

La petite fille lui envoya un baiser.

Tous deux coururent ensuite à l'auberge des "Pommes de Pin" où le chevrier dit à Nikla :

—Encore des pièces d'or que vous allez ajouter à la dot de Gilda ! Ah ! le comte Palma est un bien généreux seigneur ; il a dit que plus tard vous nous marieriez tous deux.

—Les oiseaux ont le temps de bâtir des nids d'ici-là ! répondit la cabaretière, mais tu as raison, le comte est un digne maître, et nous devons tous l'aimer.

Huit jours se passèrent pendant lesquels le comte fit ranger dans le château les merveilles rapportées de ses voyages. Il lui fallut plus de temps pour installer son laboratoire.

Un immense grenier entouré de pièces de dimensions plus petites se trouvait admirablement disposé pour cet usage. Des cloisons, des tentures, des meubles lourds, mais sculptés avec soin, en changèrent bientôt l'aspect. Palma estimait trop la science pour tenter de frapper les regards des rares initiés qu'il daignerait y admettre, par un étalage d'objets bizarres. Il abandonnait cette mise en scène aux alchimistes du moyen âge. Son laboratoire était simplement le retrait d'un savant. Dans une bibliothèque soigneusement fermée se voyaient des volumes datant de l'invention de l'imprimerie ; des livres sortis des presses de Plantin, et ornés de dessins de Martin de Vos. Ils étalaient les merveilles de leurs reliures, de leurs gravures derrière des glaces épaisses ; mais c'était au fond d'un coffre de cèdre que le comte enfermait les manuscrits venus de tous les coins du monde ; depuis les œuvres des Indiens habiles en enchantements jusqu'aux manuscrits des papes grecs, achetés dans un couvent de Moscou, aux livres d'un solitaire du mont Athos,

et des rouleaux de papyrus rapportés de l'Égypte.

Sur une table énorme se trouvaient à une extrémité le pupitre et les papiers du comte ; sur l'autre des sébiles de marbre renfermant des diamants, des perles, des rubis. Au fond de grandes fioles de verre étincelait le mercure aux reflets brillants. Des bassins d'or et d'argent s'alignaient près de bocaux remplis d'antimoine, d'arsenic et de divers métaux.

Des fourneaux, des creusets, des matras, des cornues rangés autour de l'immense pièce attendaient le maître.

Pas un serpent empaillé, pas un animal étrange ; les tentures étaient d'un rouge sombre, le tapis venu de Perse assourdisait les pas. Par trois fenêtres énormes on apercevait d'un côté la ceinture bleue du Danube, de l'autre Buda-Pesth semblant émerger des flammes ; enfin par le troisième côté une plaine immense remplie de troupeaux, au milieu desquels se distinguait de temps à autre la maigre silhouette d'un berger.

Ces arrangements pris, le comte songea sérieusement à neur dans la ville de Buda-Pesth des relations que lui présageaient son nom et sa fortune. Quand il y arriva pour la première fois, en voyageur inconnu, il ne fit que traverser la Hongrie, laissant de lui le souvenir d'un millionnaire fantasque, et d'un savant peut-être présomptueux. On attendait qu'il tin' les promesses dont le baron Samper s'était fait l'écho.

Palma rapportait de toutes les villes d'Europe des lettres de recommandation trop chaleureuses pour ne point lui ouvrir toutes les portes. Elles le représentaient comme un gentilhomme accompli, héritier d'un des plus beaux noms de l'Italie, riche à millions, digne de toutes les sympathies.

Ce fut chez le baron que se rendit d'abord Palma. Quoiqu'il connût déjà le tuteur d'Elisabeth, il ne lui remit pas moins une lettre d'introduction écrite par le premier jurisconsulte d'Espagne, homme sérieux, peu facile à séduire, et qui louait dans les quatre pages adressées à son ami, non seulement les talents, mais encore les qualités de cœur et d'esprit de Palma.

Après avoir lu cette chaleureuse recommandation, Samper tendit la main au comte Palma :

—Regardez désormais ma maison comme la vôtre, lui dit-il.

Palma reçut partout un semblable accueil. Si quelques défiances étaient nées dans certains esprits douteurs, en entendant parler du pouvoir de Palma d'opérer la transmutation des métaux, et de découvrir l'élixir de longue vie, ces préventions s'effacèrent devant les façons du gentilhomme, l'élégance des manières, l'éloquence naturelle du comte. Si quelquesuns de ceux qu'il visita refusèrent de voir en lui l'héritier de Raymond de Lulle, chacun lui accorda une sympathie spontanée. On pouvait nier sa science, on subissait inévitablement le charme de cet homme qui savait rester simple, aimable au milieu d'un cercle de femmes, et qui excitait la surprise et

l'admiration des hommes par la variété de ses connaissances et la profondeur de son génie.

Paulus l'accompagnait partout ; Paulus qu'on savait à la fois peintre, sculpteur et poète ; Paulus qui chaque matin sur le seuil de l'église distribuait à une légion de pauvres les aumônes de son bienfaiteur. Plus d'une mère, en voyant ce beau jeune homme dont l'élégance semblait attester la noble origine, et que sans nul doute Palma doterait d'une façon royale, songea que Paulus serait un parti enviable. D'une politesse aisée à l'égard de tous et de toutes, Paulus ne manifestait de préférence pour personne. Cependant il allait fréquemment dans la famille du baron Samper, et plus d'une fois il y rencontra Molda.

Soit hasard, soit adresse, le comte Palma ne tarda point à se lier avec le comte Komorn. L'ancienneté du nom de celui-ci lui conservait à Buda-Pesth une haute situation, en dépit des variations subies par sa fortune.

Du reste le jeu lui gardait parfois des chances heureuses. Quand ce miracle se produisait Komorn se montrait d'une gaieté expansive ; il achetait des bijoux à sa fille, une toilette neuve à dame Illa, reprenait un valet de chambre de grand style, un cuisinier habile, et durant quinze jours, un mois l'hôtel Komorn retrouvait l'aspect d'autrefois. Mais la chance tournait ; le comte voyait le fond d'une bourse semblable au tonneau des Danaïdes ; on payait les gages du valet, on renvoyait le cuisinier, les diamants de Molda retournaient l'un après l'autre chez des prêteurs sur gages, et le joueur obstiné en attendant la vente d'une coupe de bois ou l'engagement d'une ferme, puisait dans la poche de ses amis les ducats dont il avait besoin.

Ce fut après une série de parties néfastes qui venaient de le ruiner d'une façon complète que le comte Palma, qui jouait à côté de Komorn, lui offrit le plus galamment du monde une somme assez forte pour permettre au vieux joueur de tenter de nouveau la fortune. Komorn, séduit par les façons de grand seigneur de Palma, attendri par la reconnaissance, voua dès lors à l'opulent étranger une sorte de culte. Du reste, soit politique ou sympathie, le comte répondit aux amicales avances du joueur. Bientôt dans tous les salons fréquentés par le comte on aperçut Komorn. Plus d'une fois il tenta d'entraîner Palma à une table d'hombre, mais celui-ci affirma que ne connaissant aucun jeu, il se contentait de s'intéresser à celui de ses amis. Du reste, comme s'il tenait à enlever à ses prêts magnifiques l'apparence d'un service rendu, Palma lorsqu'il tendait sa bourse à Komorn, ne manquait jamais d'ajouter :

—Puisse à pleines mains dans ces coffres, ne savez-vous pas que je fabrique de l'or ?

Et Komorn en vint à trouver presque naturel d'accepter des ducats qui coûtaient si peu.

Cependant il faut croire que le comte Palma, en dépit de son apparente négli-

gence et d'une amicale prodigalité, poursuivait un plan, car il insista pour obtenir l'entrée de la maison du joueur. Celui-ci atermoya, n'osant refuser ; mais Palma mit dans sa prière une obstination telle qu'il fallut céder.

Ce ne fut point sans une humiliation profonde, et sans avoir fait à Illa de minutieuses recommandations, que Komorn invita à sa table Palma et Paulus. Des tableaux précieux avaient été détachés des murailles, la vieille orfèvrerie manquait sur les dressoirs. On sentait que dans cet intérieur rongé par un vice terrible, les vestiges d'une antique opulence s'en allaient un à un. Et cependant Palma n'en vit ou feignit de n'en rien voir.

Jamais il ne déploya plus d'esprit et de bonne grâce. Dès le matin il avait envoyé chez Molda une corbeille de fleurs rares. On eut dit que durant le repas il n'avait d'autre but que d'éblouir cette enfant ruinée par les vices paternels, en étalant devant elle les fabuleuses richesses entassées dans ses coffres, et les éblouissements de l'esprit le plus jeune, de la science la plus variée qui pût être le partage d'un homme.

Molda devinait dans toute la conduite de Palma un secret hommage ; mais loin de flatter son orgueil, elle se sentait effrayée sans pouvoir donner un nom à la crainte qui s'emparait d'elle. Lorsqu'une louange trop directe du comte, une parole maladroite de Komorn la froissaient, ses yeux se relevaient sur Paulus, et dans la franchise de ce pur regard, elle puisait une magnifique confiance.

La première invitation faite à Palma ne l'inquiéta point ; mais ces invitations se multiplièrent. Komorn se trompa-t-il quand il crut remarquer que Palma lui offrirait plus volontiers sa bourse après un dîner intime ? C'est possible. Ce qui est certain, c'est que bientôt il ne se passa pas de semaine, sans que Paulus et son protecteur fussent les convives de Komorn.

Un soir la conversation tomba sur les sciences terribles dont Palma était devenu l'adepte.

—Monsieur le comte, demanda Molda, ne craignez-vous point d'offenser Dieu en violant les secrets de la nature, en entreprenant ce qu'il n'est point permis à l'homme de réaliser ?

—Non ! répondit le comte avec un singulier sourire, pour cette raison que je ne crois point en Dieu de la même façon que vous. Je trouve l'univers coordonné d'une façon trop admirable pour penser qu'une force divine a manqué pour équilibrer les mondes. J'admets le principe d'une création intelligente, universelle, éternelle, mais je ne franchis plus le seuil d'une église, j'ai désappris à prier.

—Vous ! s'écria la jeune fille avec effroi. Depuis longtemps ?

—Depuis que j'ai souffert, répondit le comte.

—Ah ! fit Molda, pourquoi faut-il que vous ignoriez combien la souffrance rapproche de Dieu... Si je ne priais pas, moi...

Elle s'arrêta. Les mots qui venaient de

lui échapper renfermaient une confiance qui amena la rougeur sur son front.

Paulus le savait déjà ; Molda souffrait. Combien de jours ne l'avait-il pas vue quitter l'église les yeux rouges, les joues marbrées de larmes. Mais alors il tentait de se persuader que le souvenir de sa mère les lui arrachait, tandis qu'au milieu de cet hôtel presque vide, en face d'un père qui lui préférait les dés et les cartes, il comprenait que cette vie avait son secret martyr.

—Il me semble, reprit Molda, que si Dieu me manquait, mon âme cesserait de respirer.

—Pour occuper mon esprit n'ai-je point l'étude qui me passionne et dévore mes heures. Vous ne connaissez point ma vie toute de lutte, de fièvre, d'espérances. Pendant vingt ans j'ai cherché le moyen de faire de l'or ; aujourd'hui je cherche un autre secret : l'Elixir de longue vie... J'ai trouvé, oui, je crois avoir trouvé... Seulement le breuvage mystérieux doit demeurer soumis au pouvoir de certaines planètes, et rester exposé durant un nombre de semaines déterminé à l'influence du croissant des nuits. Pourquoi prierais-je Dieu, Molda ? Si j'ai découvert par la force de mon génie le pouvoir de reculer les bornes de la vie, de mettre la mort en fuite ainsi qu'un oiseau funèbre, ne serais-je point aussi puissant que lui ? Et non seulement je posséderai le moyen de vivre durant des siècles, mais de retrouver ma jeunesse et la vigueur de mes vingt ans !

—Vous pouvez cela ! s'écria Molda avec plus d'épouvante que d'admiration.

—Je le puis.

—Alors, tremblez, monsieur le comte ; pour renverser ainsi les lois de la nature, il faut avoir fait un pacte avec des esprits malfaisants ! Votre secret doit être un infernal secret ; si j'en crois les légendes, Satan n'accorde rien aux créatures sans se faire payer du prix de leur éternité.

Je comprends jusqu'à un certain point que l'alliance de métaux divers, que le feu des fournaies tiennent lieu de l'action lente du temps et du soleil ; mais réaliser ce que vous venez de prédire me paraît impossible ou si effrayant que j'éprouverais, ce me semble, une frayeur mortelle à me trouver à côté d'un homme ayant suivi cette métamorphose.

—Quoi ! fit Palma, vous préférez les cheveux blancs, un teint fatigué, un regard terni à la beauté d'un homme de vingt-cinq ans.

—La vieillesse est l'oeuvre de Dieu qui régla les lois de la nature. Sans doute il fallait que la vie humaine subit des phases de croissance, de plénitude, de décroissance puis de décrépitude. Tout ce qu'il ordonna et prépara est bien. Je comprends que la loi de la mort soit dure. Qui le sait mieux que moi, moi qui suis orpheline, et dont l'enfance s'est écoulée dans l'isolement...

—L'isolement ! Molda ! s'écria le comte Komorn.

A suivre

Femmes qui Souffrez, n'allez-pas a l'Hôpital, PRENEZ d'abord des

Pilules ROUGES

et Consultez les Médecins de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE.

Lisez bien ce qui est advenu à Mme. Joseph Auger, de Montréal.

Treize années de bien longues souffrances et de troubles constamment répétés! Treize années d'inquiétudes continuels! Treize années de noirs soucis et d'existence malheureuse!! Voilà ce qu'a vécu Mme Joseph Auger, qui habite maintenant au No 810 de la rue Lafontaine, à Montréal.

Durant cette si cruelle période que la maladie a assombrie, Madame Auger déclare avoir perdu la jouissance de ses meilleures années.

Et pourtant ce n'est pas qu'elle ait négligé de se soigner, puisque quatre médecins l'ont tour à tour traitée de leur mieux. Hélas! ce fut toujours sans résultat aucun.

Pourquoi cela?

C'est bien simple à expliquer; on n'a pas su appliquer le bon remède. Voilà tout.

Madame Auger était atteinte de l'impitoyable débilité générale et souffrait du beau mal. Excessivement nerveuse, dyspeptique avancée, affaiblie par le manque de nutrition et de sommeil, toujours en alerte à cause de fréquentes palpitations de coeur et une tendance à s'émouvoir et à pleurer pour rien. De plus, tous ses membres semblaient endoloris et elle éprouvait de fortes douleurs dans le dos et les côtés.

Sous un tel fardeau de misères, la pauvre femme s'épuisa bien vite; aussi, lui fallait-il souvent garder le lit des semaines entières. Madame Auger fut même conduite successivement dans deux hôpitaux où elle a suivi des traitements particuliers. Tout cela fut inutile et le mal empirait d'une façon alarmante.

Le désespoir était entré dans l'âme de cette patiente qui ne voulait pas encore faire le sacrifice de sa vie. C'est toujours trop tôt pour une mère de laisser là ceux qu'elle chérit tendrement.

L'idée vint à Madame Auger de prendre des Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Elle s'exécuta sur le champ et, un mois plus tard, c'est à peine croyable, elle éprouvait un grand soulagement.

Ce mieux si sensible fut toute une jole et un rayon d'espérance dans le coeur de notre intéressante malade.

Songez donc, avoir souffert pendant treize ans sans interruption et se sentir enfin soulagée!

Cet heureux résultat fit déterminer Madame Auger à se rendre aux bureaux des Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, afin de bénéficier plus directement de certains avis dont elle avait besoin. Un simple traitement lui fut alors conseillé et on lui recommanda surtout de continuer à faire usage des Pilules Rouges. Elle n'y manqua pas.

Les effets obtenus furent réellement merveilleux et Madame Auger est très rapidement revenue à la santé. Son poids a même augmenté de vingt-six livres.

Voilà ce que les Pilules Rouges et les Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine ont pu faire dans un cas aussi sérieusement compliqué.



Mme JOS AUGER, 810 Parc Lafontaine, Montréal.

Ne croyez-vous pas, chères lectrices, que vous devriez au moins essayer les mêmes Pilules Rouges qui sont vraiment infailibles?

CONSULTATIONS GRATUITES.—A toutes les femmes qui souffrent, qui sont faibles, nous conseillons une visite aux Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, au No 274 rue St-Denis, Montréal, au cours de laquelle elles apprendront gratuitement, non seulement la manière de se traiter sûrement, de recouvrer les forces qu'elles ont perdues, mais aussi les moyens de préserver leur santé pour l'avenir. Les femmes malades qui ne peuvent se rendre à nos bureaux sont invitées à écrire à nos médecins. Consultations tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heures du soir.

Les Pilules Rouges, jamais vendues autrement qu'en boîtes de 50 pilules et portant l'étiquette de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, se trouvent chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi, par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c pour une boîte, \$2.50 pour six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées :

Cie Chimique Franco-Américaine

274 rue St-Denis, - - Montréal

CASSE-TETE CHINOIS DU SAMEDI

No 796

Blessé

Liste des concurrents:

MONTREAL

Mmes A Corbeil, J Dauphinais, Jos E Frazer, F E Huot, H Lapointe, J W Robin, Arthur Sicotte, Mlles L Ste-Marie, S Tessier, Bigaouette, M Dubord, L Goyer, L Homier, Y Joly, A Mercille, J Pampalon, MM W Asselin, A Dagenais, J O Dubuc, L J Lagarde, E Lebrun, A Morin, W Turgeon, Montréal.

CANADA

M P Choquette, Beloeil Sta; Mme W Gauthier, Chateauguay Bassin; Mlle M Hould, Gentilly; M A Roy, Grand Rang; Mlle J Morency, Morrison; Mmes L Bellau, J N Landreville, Ottawa; Mme A Cliche, D Dubeau, MM J O Garneau, M Roussel, Québec; Mlle L Fresne, Sherbrooke; M A Laliberté, St-Anselme Sta; Mlle L Legendre, St-Flavien; Mlles M Perrault, O St-Laurent, M J Bacon, Trois-Rivières. Mme J E A Cloutier, Whitemouth, Man.

ETATS-UNIS

M T Labins, Auburn, Me; M P Nadeau, Berlin, N H; Mme A L Soucy, Boston, Mass; Mlle C Durand, Fall River, Mass; Mrs L Miller, Mlle R A Bourgeault, Holyoke, Mass; Mme B Bolduc, Lewiston, Me; Mme H Lemire, Lowell, Mass; Mlle L Geoffrion, M J Gravel, Manchester, N H; Mme R Leblanc, M A Breton, New-Bedford, Mass; Mme R Marcoux, Saco, Me; Mme M Bercier, M J A Godreau, Salem, Mass; M G Deshaies, Taftville, Conn.

Gagnants

Mlle L Tessier, M A Morin, Montréal; Mlle M Hould, Gentilly; M M Roussel, Québec; Mlle L Legendre, St-Flavien; M P Nadeau, Berlin, N H.

Les six personnes dont les noms précédent ont droit à 50 centins en argent.

Les personnes appartenant à Montréal qui ont gagné des prix sont priées de passer à nos bureaux, les autres de nous écrire pour nous indiquer où leur envoyer le montant.

— o —

CHEZ LE BARBIER

—Ne me coupez pas, au moins.

—Ne soyez pas inquiet, Monsieur, chaque fois que je coupe un client je lui paie 20 cts. Il y a un monsieur qui vient de sortir d'ici, et il est reparti avec une piastre.

CONCOURS DES NOMS No 3

Lettres à trouver: E, A, J, N, E, N

Nom à former: Jeanne

Solutions Justes

MONTREAL

Mmes P Careau, J Paré, H Portugais, S Primeau, Mlles B Bonhomme, W Ant Dupré, L Homier, Y Joly, M E Pepin, A Roy, J Roy, S Tessier, P Yon, MM W Asselin, L Carrières, N Chaput, A Dagenais, J T Lagarde, W Turgeon, Montréal.

CANADA

M R Lajoie, Coaticooke; A Roberge, East Angus; U Gauthier, Chateauguay Bassin; N Gauthier, do; A Roy, Grand Rang. Mlle M T Bérubé, Hull; Mlle J Morency, Morrison; Mmes C Bellau, J N Landreville, M B C Bigras, Ottawa; Mlles D Dubeau, G LeGendre, MM J O Garneau, A Hardy, M Roussel, Québec; MM A Blais, G Badin, Sherbrooke; M P L Valognes, South Junction; A Laliberté, St-Anselme Station; A Guilbault, St-Boniface, Man; Mlle L Legendre, St-Flavien; Mme J M Fortin, St-Isidore; Mlle J W Cloutier, St-Stanislas; Mme W Neault, Trois-Rivières; Mlle V Dutil, Thedford Mines; Mlles C Fleury, H Mercier, MM J Bacon, J D Frenette, Trois-Rivières; Mlle A Roy, Ville Lauzon; Mme J E A Cloutier, Whitemouth, Man.

ETATS-UNIS

M T Lahais, Auburn, Me; Mme L Miller, Holyoke, Mass; Mlle R A Bourgeault, Holyoke, Mass; Mlle Y Rigard, Holyoke, Mass; M A Goulet, Holyoke, Mass; Mme B Bolduc, Mlles I Bluteau, A Levesque, Lewiston, Me; Mme C Monguillot, Nouvelle Orléans, La. Mme M Bercier, Salem, Mass; Mme Richard Marcoux, Saco, Me.

Gagnants

Mlle Y Joly, M N Chaput, Montréal; M N Gauthier, Chateauguay Bassin; Mme J N Landreville, Ottawa; M A Hardy, Québec; Mme W Neault, Trois-Rivières; Mme J E A Cloutier, Whitemouth, Man; Mlle R A Bourgeault, Holyoke, Mass; Mlle A Levesque, Lewiston, Me; Mme R Marcoux, Saco, Me.

Les dix personnes dont les noms précédent ont droit chacune à une gravure. Celles demeurant à Montréal qui ont gagné un prix sont priées de passer à nos bureaux, et les autres de nous écrire pour nous indiquer où leur envoyer.

— o —

RECETTES ET CONSEILS

Pour désinfecter un appartement: Faire brûler de l'écorce d'orange sur une poêle rougie.

Pour conserver les citrons: les plonger dans l'eau froide et les y laisser séjourner en changeant l'eau tous les huit jours. Ils mûriront et deviendront fort juteux. On les conserve ainsi pendant des mois entiers.

Pour nettoyer les cuivres dorés: les frotter avec un chiffon imbibé d'ammoniaque et les essuyer avec une peau.

Pour se débarrasser des coquerelles.— Poser par terre, le soir, une petite cuvette à moitié remplie de bière, disposer un chiffon autour pour que les coquerelles puissent grimper jusqu'au bord. Elles tombent à l'intérieur et se noient.

Pour coller la faïence et la porcelaine.—Badigeonner les fragments avec une pâte de consistance sirupeuse formée d'oxyde de zinc, de chlorure de zinc et d'eau; maintenir les fragments l'un contre l'autre pendant le durcissement. La réparation est promptement et solidement exécutée.

Pour arrêter les saignements de nez.— Lever en l'air le bras opposé à la narine qui saigne; si l'on saigne des deux narines à la fois lever les deux bras. Le saignement de nez le plus fort est arrêté instantanément par ce moyen.

Pour guérir la paralysie des poules.— Si les poules de votre basse-cour sont paralysées, frottez-leur les pattes avec du pétrole, elles seront promptement guéries.

Contre la coqueluche.—Quinze gouttes de benzine dans six cuillerées de sirop de sucre à prendre dans les 24 heures, sans interruption en partageant les heures. Recommencer ce remède cinq jours plus tard s'il n'a pas produit d'effet du premier coup.

Pour éloigner les moustiques.— Faire évaporer un morceau de camphre en le plaçant sur une plaque de métal au-dessus d'une lampe, en évitant qu'il brûle. Les vapeurs de camphre chassent les moustiques et ils ne reviennent pas, même si les fenêtres sont ouvertes.

Pour remettre à neuf les chapeaux de paille.—S'ils sont blancs il suffit de les frotter avec le jus d'un citron; s'ils sont noirs il suffit de les brosser avec du vinaigre.

Pour éloigner les limaces.— Il suffit d'entourer les plantes qu'on veut préserver d'une bordure de sciure de bois. Les limaces ne parviennent pas à franchir ce rempart, pourtant si mince.

L. de Limbourg

DE PARIS

PHONE 2109 EST 291 ST-DENIS

attaché au service des
Reverendes Soeurs de l'Hôtel Dieu
et des principales communautés
Religieuses.



Le seul à Mont
réal qui donne le
traitement garan-
ti des Cors, Oi-
gnons, Ongles in-
carnés, Pieds
plats, Transpira-
tion des pieds.
Massage.

Marque Déposée

Onguent de Limbourg pour les
CORS \$2

Lotion Anti-Transpirations \$10

Envoyé contre Mandat Poste

PETITES ANNONCES DU 'SAMEDI'

Conditions

I. Annonces privées (n'ayant aucun caractè-
re commercial).

10 cents par 20 mots ou moins, par in-
sertion.

20 cents, de 21 à 50 mots, etc.

II. Annonces commerciales.

20 cents par 20 mots ou moins, par
insertion.

40 cents, de 21 à 60 mots, etc.

Nous nous réservons le droit de refuser
l'insertion de toute annonce, et, dans pareil
cas, nous retournons l'argent en faisant con-
naître la raison du refus.

Nous ne pouvons promettre l'insertion
qu'à tour de rôle.

Initiales, prénoms, pseudonymes.

Nous ne publierons pas les annonces dans
lesquelles l'adresse ne contiendra que des
initiales, un prénom ou un nom supposé,
avec seulement la désignation de l'endroit,
tel que Montréal, Lévis, etc; ces lettres ne
parvenant pas au destinataire, mais en-
voyées, par la poste, au bureau des re-
butés.

On pourra cependant employer des ini-
tiales ou un prénom ou un nom supposé,
lorsqu'on fera adresser aux soins d'une per-
sonne, d'une maison de commerce ou d'une
institution désignée, ou à une boîte spéciale
de bureau de poste ou à un numéro de rue.
On comprendra que nous adoptons cette me-
sure dans l'intérêt des annonceurs comme
dans celui des correspondants.

AVIS IMPORTANT

Utilisez le coupon ci-dessous pour envoyer
le montant de votre annonce. Sans coupon
le tarif est double.

Coupon des Petites Annonces

(Valable jusqu'au 17 août 1912)

Sous pli veuillez trouver la
somme de _____ cents pour l'in-
sertion d'une petite annonce dans
le Samedi.

DEUX jolis et gentils messieurs,
bonne position, désirent corresp. par
c. p. sous env. avec gentilles demois-
elles du monde entier. But sérieux.
MM. Henri B., et Arthur L., 636 Ri-
vard, Montréal. 290

BRUNETTE, 21 ans, distinguée,
excellente position, n'a jamais eu le
temps d'être amoureuse, désire cor-
resp. avec jeunes messieurs. But:
Ecrivez vous le saurez. Hattie Valtar,
Little Métis, Qué. 293

JEUNE HOMME, 19 ans, yeux
bruns, cheveux noirs, désire corresp.
avec jeunes filles du monde entier.
But: se faire une amie. Louis Paul
Authier, 1294 Bld St-Laurent, Mont-
réal. 297

JEUNE FILLE brune désire cor-
resp. avec Messieurs du monde en-
tier. Mlle Alice R., 184 Plessis, Mont-
réal. 296

JEUNE Parisien, 23 printemps,
beau garçon, 2 ans d'expérience au
Canada, désire corresp. avec jeune
fille du monde entier, c. p. ou lettre.
But: échangera photo et qui sait ce
qui peut advenir? Réponse prompte
et assurée à toutes. Gaston Bachelet,
Elm Park, P.-O., Alta. 298

LE SAMEDI

NOUVEAU CONCOURS.—CONCOURS DES NOMS

Voici un certain nombre de mots manquant puis les disposer de façon
tre. Il faut trouver ces lettres qui auxquels il manque la première let-
à former un nom bien connu. Essayez et vous verrez que ce n'est pas bien
difficile.

...oulin; ...ivage; ...ayon; ...raudeur; ...mi; ...mage; ...ntrée;
...sage; ...rreur; ...emple.

Inscrivez le nom que vous aurez formé sur le coupon ci-dessous et
adressez comme suit: Le Samedi, 200 Bld St-Laurent, Montréal. Con-
cours des noms.

Dix splendides gravures seront attribuées aux gagnants par voie de
tirage au sort.

COUPON D'ADRESSE.—CONCOURS DES NOMS No 7

Réponses reçues jusqu'au 19 août 1912

Nom à trouver

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité.)

Rue

Localité

**N'oubliez pas d'indiquer clairement votre adresse. Cela est
essentiel.**

GENTILLES brunettes désire-
raient corresp. avec garçons aim-
ables. But: Ecrivez vous le saurez.
Mlles Stella D. et Rosa G., Boîte 5,
St-Raymond, Co Portneuf, P. Q. 295

UN ANCIEN jeune garçon, dit
avoir rencontré une Dame veuve ou
Demoiselle, qui lui a tombé dans
l'oeil. C'est peut-être vous, qui sait!
Ecrivez. René DeBlois, Station C.,
Montréal. 299

ENNUYÉE d'être seule et désirant
passer des jours meilleures une jeune
fille amoureuse, instruite et spiri-
tuelle, aimerait à faire votre con-
naissance. But: matrimonial. Paule,
1348 Hôtel-de-Ville, Montréal. 300

GRACIEUSE invitation aux jeu-
nes filles du monde entier d'un jeune
homme aimable, instruit et toujours
de bonne humeur. But: je n'en sais
rien encore. Gaston, 1348 Hôtel-de-
Ville, Montréal. 301

JEUNE HOMME, 21 ans, bonne
apparence, désire corresp. par lettre
avec jeunes filles. But: faire connais-
sance ou simplement se distraire par
conversation écrite. Pierre Dussault,
Poste Restante, Montréal. 302

JEUNE Monsieur très distingué,
24 ans, fatigué d'être seul, aimerait
à corresp. en anglais ou français
avec jeune ophéline. Qui sait plus
tard; à qui la chance. But: Mariage.
Ralph Malouin, Poste Restante, Fort
William, Ont. 303

MARIEZ-VOUS!! Filles, veuves,
garçons ou veufs, qui désirent se
marier, n'ont qu'à faire partie de no-
tre "Association Matrimoniale": ils
seront vite en relation avec des cen-
taines de personnes de toutes les
parties du pays, qui, elles aussi, dé-
sirent se marier. Pour détails com-
plets adressez: L. Martin, Boîte 169,
Station B, Montréal. 304

JEUNE FILLE brune, yeux noirs,
18 ans, pianiste distinguée, désire
corresp. par c. p. avec jeunes Mes-
sieurs distingués du monde entier.
Mlle Jeanne Tessier, Batiscan Sta-
tion, Qué. 305

HALTE-LA! Lequel de ces petits
coeurs adorables désirerait venir en-
soleiller la solitude d'un jeune amou-
reux de 22 printemps avec assez
bonne éducation. Roméo Bussière,
Poste Restante rue Amherst, Mont-
réal. 310

HELLO! Gentilles demoiselles
du monde entier, aimeriez-vous
correspondre avec jeune homme
distingué. Cartes glacées préfé-
rées. Roméo Alarie, 429, 3ème ave-
nue, Rosemount, Montréal. 308

QUI d'entre vous, jeunes demoi-
selles, désire corresp. par c. p. fran-
çais ou anglais, avec jeune préten-
dant, 19 ans, brun, musicien? But:
Echange de photo. John Leith, 1138
Huntly, Montréal. 307

Mlle Desneiges d'Amour. Le con-
pou requis n'était point à votre an-
nonce. Prière de l'envoyer ou bien
10 cents supplémentaires. 306

JEUNE HOMME de 20 printemps,
aimerait à corresp. avec jeunes filles
par c. p. But: la plus aimable le sau-
ra. Jean Laplume, Valleyfield, Box
295. 309

JEUNE brunette, yeux bleus, 18
ans, échangerait lettres ou c. p. sous
env. avec jeunes garçons de 18 à 20
ans. Mlle Cécile L. Duval, 70 Fourth
Ave, Lowell, Mass. 313

JEUNE FILLE, 18 ans, désire cor-
resp. par c. p. sous env. s. v. p. avec
messieurs distingués du monde en-
tier. Georgette Turcotte, Poste Res-
tante, St-Sauveur, P. Q. 314

JEUNE FILLE, étrangère à Mon-
tréal, désire corresp. avec messieurs
distingués. But: faire un ami. Cor-
respondance anglaise ou française,
ou sténographie Perrault ou Gregg.
Mlle Ethier, 441 Rachel Est, Mont-
réal. 315

JEUNE HOMME, 23 ans, désire
corresp. avec jeunes filles du même
âge. Jean Albert, Petite Madeleine,
Gaspé. 319

DEUX jeunes gens, 22 et 23 ans,
l'un blond, l'autre châtain, désirent
corresp. avec jeunes filles de 16 à 25
ans du monde entier. But: la plus ai-
mable le saura. L. P. et N. P., Ber-
lin, N. H. Box 835. 320

JEUNE HOMME Français, 20 ans,
instruit, désire corresp. par lettres
ou cartes avec jeunes veuves cana-
diennes ou françaises. Réponse assu-
rée. Grégoire, 13 Sanguinet, Mont-
réal. 323

AVIS.—Dans famille se trouve-t-
il, jeune fille, jolie, sérieuse, bonne
éducation, caractère doux et affec-
tueux, 23 ans minimum, aisée, goûts
simples, honorabilité parfaite, qui se
ferait un plaisir durant ses agréables
passes-temps, de corresp. avec jeune
homme sérieux, excellente famille,
entendu négociant. Adressez en con-
fiance de communication, discrétion
absolue. L. A. Casler, Boîte Postal:
35, Princeville, Co d'Arthabaska, P.
Q., Canada. 326

JEUNE brunette désire échan-
ger c. p. sous env. avec gentils mes-
sieurs du monde entier. But: me dis-
traire. A vous messieurs qui avez le
coeur gai, je dis bienvenue. Mlle B.
Anel, 901 rue Huntly, Montréal. 327

DEMOISELLE, 25 ans, jolie dit-
on, parfaite éducation, respectable
famille, correspondrait avec Mes-
sieurs bien élevés, instruits, catholi-
ques, et désirant dans une épouse
trouver un coeur vraiment dévoué,
susceptible de rendre un intérieur
agréable par un heureux caractère,
chant, musique. Esmonde Smith, 154
rue Nicholas, Ottawa. 324

QUEBECQUOISE, 23 printemps,
aimerait à corresp. avec gentils Mes-
sieurs seulement. Mlle A. G., 126 St-
Jean, Québec. 322

SECRET D'AMOUR. Pour les jeu-
nes filles, si vous voulez être aimée
avec passion, avec frénésie, possédez
ce secret. Envoyez 20c pour l'ins-
truction. Adressez L. Vinet, magi-
cien, 572 Drolet, Montréal. 328

FAIRE connaissance avec une gen-
tille brunette, 17 printemps, serait-il
votre désir. Si oui, adressez vite
quelques mots à Colombe Ignorante,
12 Ste-Marie, St-Henri, Montréal. 329

DEUX jeunes demoiselles, 20 et 19
printemps, désirent corresp. par c. p.
sous env. avec jeunes messieurs du
monde entier. M. L. Bertrand et L.
Bisson, 351 St-André, Montréal. 330

— DIVERS —

MADAME AMEEDÉ, Phrénalo-
giste, Palmiste, Cartomancien-
ne, Palmiste, autrefois de la rue
Berri, vraie française parisienne,
par sa puissante mystique, soulève
le voile des secrets les plus intimes
de la vie de chacun, elle vous indi-
quera la manière d'être heureux et
évitera aussi bien des troubles et des
ennuis. Une visite vous convaincra
de sa science. Heures du bureau: 9
hrs a. m., à 9 hrs p. m. Prix de con-
sultation: \$1.00, \$2.00 en montant.
63 années d'expérience. Ne pas fai-
re erreur des soi-disant Mme Amé-
dée. Adresse: 165 Orléans, 2e porte
de la rue Adam, Maisonneuve, Ville.
317

Mlle GREGOIRE, cartomancien-
ne française, les grands tarots
français pour dames et messieurs, le
passé, le présent et l'avenir, de 9
hrs a. m. à 9 hrs p. m., 616 Saint-
Christophe, Montréal. 227

TIMBRES, 60 différents, Salva-
dor, Italie, Suisse, etc., avec le petit
Philatéliste, journal pour les collec-
tionneurs, ainsi qu'une belle prime,
seulement 5c. Montreal Stamp Ex-
change, 1 Dumarsais, Montréal. 291

PALMISTE INTUITIVE. Madame
Carolus, parisienne, dit le passé, le
présent et l'avenir d'une personne et
si elle deviendra veuve ou non. Mme
Carolus, cartomancienne, faisant les
grands Tarots Egyptiens qui con-
tiennent 78 cartes dans le jeu. Re-
cevra à son salon de consultation,
de 9 heures du matin à 9 heures du
soir, excepté le dimanche. Prix de
consultation: 25c, 50c, \$1.00. 188
Pie IX, Maisonneuve, 3e étage. 170
Pie IX, près Ste-Catherine, Maiso-
neuve, 3e étage. 311

CONTES CANADIENS. Récits et
anecdotes amusants écrits dans le
langage du terroir, avec illustrations.
Franco par la malle sur réception de
10 cents en timbres. Filiatreault,
482 Rachel Est, Montréal. 312

POUR 10c seulement, nous vous
enverrons 25 Belles Cartes de visite
Blanche, imprimées à votre nom. Ad:
5c en plus. Timbres pas acceptés.
P. Desplaines, 66 Clinton St, Woon-
socket, R. I. 316

CARTOMANCIENNE, disant le
passé, le présent, l'avenir, si vous al-
lez devenir veuve. Consultation: de
9 a. m. à 9 p. m., 50c, \$1.00. Mme
Luza, 252 Ste-Catherine Est, autre-
fois à 153 Bourbonnière, Maisonneu-
ve. 313

VOULEZ-VOUS RIRE? Demandez
l'Oracle du Mariage, prix 10 cents.
Franco avec superbe catalogue de
Farces, Attrapes, Monologues, Chan-
sons, Librairie. Adressez E. Hart-
man, dépt. C., 385 Ave Mt-Royal Est,
Montréal. 321

GRATIS. J'enverrai un joli pa-
quet de timbres avec collectionneurs
qui demanderont ma liste No 1. Mau-
rice Bédard, 156 Saint-André, Mont-
réal. 325

Les Aventures du Chardon

Conte

Devant un riche château seigneurial s'étendait un beau jardin, bien tenu, planté d'arbres et de fleurs rares. Les personnes qui venaient rendre visite au propriétaire exprimaient leur admiration pour ces arbustes apportés des pays lointains, pour ces parterres disposés avec tant d'art ; et l'on voyait aisément que ces compliments n'étaient pas de leur part de simples formules de politesse. Les gens d'alentour, habitants des bourgs et des villages voisins venaient le dimanche demander la permission de se promener dans les magnifiques allées. Quand les écoliers se conduisaient bien on les menait là pour les récompenser de leur sagesse.

Tout contre le jardin, mais en dehors, au pied de la haie de clôture, on trouvait un grand et vigoureux chardon ; sa racine vivace poussait des branches de tous côtés, il formait à lui seul comme un buisson. Personne n'y faisait pourtant la moindre attention, hormis le vieil âne qui traînait la petite voiture de la laitière. Souvent la laitière l'attachait non loin de là, et la bête tendait tant qu'elle pouvait son long cou vers le chardon, en disant : "Que tu es donc beau ! tu es à croquer !" Mais le licou était trop court, et l'âne en était pour ses tendres coups d'oeil et pour ses compliments.

Un jour une nombreuse société est réunie au château. Ce sont toutes personnes de qualité, la plupart arrivant de la capitale. Il y a parmi elles beaucoup de jolies jeunes filles. L'une d'elles, la plus jolie de toutes, vient de loin. Originnaire d'Ecosse, elle est d'une haute naissance et possède de vastes domaines, de grandes richesses. C'est un riche parti : " Quel bonheur de l'avoir pour fiancée !" disent les jeunes gens, et leurs mères disent de même.

Cette jeunesse s'ébat sur les pelouses, joue au ballon et à divers jeux. Puis on se promène au milieu des parterres, et comme c'est l'usage dans le Nord, chacune des jeunes filles cueille une fleur et l'attache à la boutonnière d'un des jeunes messieurs. L'étrangère est longtemps à choisir sa fleur ; aucune ne paraît être à son goût. Voilà que ses regards tombent sur la haie, derrière laquelle s'élève le buisson de chardons avec ses grosses fleurs rouges et bleues.

Elle sourit et prie le fils de la maison d'aller lui en cueillir une : " C'est la fleur de mon pays, dit-elle, elle figure dans les armes d'Ecosse ; donnez-la-moi, je vous prie."

Le jeune homme s'empresse d'aller cueillir la plus belle, ce qu'il ne fit pas sans se piquer fortement aux épines. La jeune Ecosaise lui met à la boutonnière cette fleur vulgaire, et il s'en trouve singulièrement flatté. Tous les autres jeunes gens auraient volontiers échangé leurs

fleurs rares contre celle offerte par la main de l'étrangère. Si le fils de la maison se rengorgeait, qu'était-ce donc du chardon ? Il ne se sentait pas d'aise ; il éprouvait une satisfaction, un bien-être, comme lorsque après une bonne rosée les rayons du soleil le venaient réchauffer.

" Je suis donc quelque chose de bien plus relevé que je n'en ai l'air, pensait-il en lui-même. Je m'en étais toujours douté. A bien dire, je devrais être en dedans de la haie et non pas en dehors. Mais, en ce monde, on ne se trouve pas toujours placé à sa vraie place. Voici du moins une de mes filles qui a franchi la haie et qui même se pavane à la boutonnière d'un beau cavalier."

Il raconta cet événement à toutes les pousses qui se développèrent sur son tronc



Il alla cueillir des chardons pour sa belle.

fertile, à tous les boutons qui surgirent sur ses branches. Peu de jours s'étaient écoulés lorsqu'il apprit, non par les paroles des passants, non par les gazouilllements des oiseaux, mais par ces mille échos qui, lorsqu'on laisse les fenêtres ouvertes, répandent partout ce qui se dit dans l'intérieur des appartements, il apprit, disons-nous, que le jeune homme qui avait été décoré de la fleur de chardon par la belle Ecosaise avait aussi obtenu son cœur et sa main.

" C'est moi qui les ai unis, c'est moi qui ai fait ce mariage !" s'écria le chardon, et plus que jamais il raconta le mémorable événement à toutes les fleurs nouvelles dont ses branches se couvraient.

" Certainement, se dit-il encore, on va me transplanter dans le jardin, je l'ai bien mérité. Peut-être même serai-je mis précieusement dans un pot où mes racines seront bien serrées dans du bon fumier. Il paraît que c'est là le plus grand honneur que les plantes puissent recevoir."

Le lendemain, il était tellement persuadé que les marques de distinction allaient pleuvoir sur lui, qu'à la moindre de ses fleurs il promettait que bientôt on les mettrait tous dans un pot de faïence, et que pour elle elle ornerait peut-être la boutonnière d'un élégant, ce qui était la plus rare fortune qu'une fleur de chardon pût rêver.

Ces hautes espérances ne se réalisèrent nullement ; point de pot de faïence ni de terre cuite ; aucune boutonnière ne se fleurit plus aux dépens du buisson. Les fleurs continuèrent de respirer l'air et la lumière, de boire les rayons du soleil le jour et la rosée la nuit ; elles s'épanouirent et ne reçurent que la visite des abeilles et des frêlons qui leur dérobaient leur suc.

" Voleurs, rivaux ! s'écriait le chardon indigné, que ne puis-je vous transpercer de mes dards ! Comment osez-vous ravir leur parfum à ces fleurs qui sont destinées à orner la boutonnière des galants !"

Quoi qu'il pût dire, il n'y avait pas de changement dans sa situation. Les fleurs finissaient par laisser pencher leurs petites têtes. Elles pâlissaient, se fanaient ; mais il en poussait toujours de nouvelles : à chacune qui naissait, le père disait avec une inaltérable confiance : " Tu viens comme marée en carême, impossible d'éclorre plus à propos. J'attends à chaque minute le moment où nous passerons de l'autre côté de la haie."

Quelques marguerites innocentes, un long et maigre plantin qui poussaient dans le voisinage, entendaient ces discours, et y croyaient naïvement. Ils en conçurent une profonde admiration pour le chardon, qui, en retour, les considérait avec le plus emplet mépris.

Le vieil âne, quelque peu sceptique de sa nature, n'était pas aussi sûr de ce que proclamait avec tant d'assurance le chardon. Toutefois, pour parer à toute éventualité, il fit de nouveaux efforts pour attraper ce cher chardon avant qu'il fût transporté en des lieux inaccessibles. En vain il tira sur son licou ; celui-ci était trop court, et il ne put le rempre.

A force de songer au glorieux chardon qui figure dans les armes d'Ecosse notre chardon se persuada que c'était un de ses ancêtres ; qu'il descendait de cette illustre famille, et était issu de quelque rejeton venu d'Ecosse en des temps reculés. C'étaient là des pensées élevées, mais les grandes idées allaient bien à un grand chardon comme il était, et qui formait un buisson à lui tout seul.

La voisine l'ortie l'approuvait fort... " Très-souvent, dit-elle, on est de haute naissance sans le savoir ; cela se voit tous les jours. Tenez, moi-même, je suis sûre de n'être pas une plante vulgaire. N'est-ce pas moi qui fournis la plus fine mousseline, celle dont s'habillent les reines ?"

L'été se passe, et ensuite l'automne. Les feuilles des arbres tombent. Les fleurs prennent des teintes plus foncées et ont moins de parfum. Le garçon jardinier, en recueillant les tiges séchées, chante à tue-tête :

Amont, aval ! en haut, en bas !
C'est là tout le cours de la vie !

Les jeunes sapins du bois commencent à penser à Noël, à ce beau jour où on les décore de rubans, de bonbons et de petites bougies. Ils aspirent à ce brillant destin, quoiqu'il doive leur en coûter la vie.

« Comment ! je suis encore ici, dit le chardon et voilà huit jours que les noces ont été célébrées ! C'est moi pourtant qui ai fait ce mariage, et personne n'a l'air de penser à moi, non plus que si je n'existais point. On me laisse pour reverdir. Je suis trop fier pour faire un pas vers ces ingrats, et d'ailleurs, le voudrais-je, je ne puis bouger. Je n'ai rien de mieux à faire qu'à patienter encore. »

Quelques semaines se passèrent. Le chardon restait là, avec son unique et dernière fleur ; elle était grosse et pleine, on eût presque dit une fleur d'artichaut ; elle était poussée près de la racine, c'était une fleur robuste. Le vent froid souffla sur elle ; ses vives couleurs disparurent ; elle devint comme un soleil argenté.

Un jour le jeune couple, maintenant mari et femme, vint se promener dans le jardin. Ils arrivèrent près de la haie, et la belle Ecossaise regarda par delà dans les champs : « Tiens ! dit-elle, voilà encore le grand chardon, mais il n'a plus de fleurs !

— Mais si, en voilà encore une, ou du moins son spectre dit le jeune homme en montrant le calice desséché et blanchi.

— Tiens ! elle est fort jolie comme cela, reprit la jeune dame. Il nous la faut prendre, pour qu'on la reproduise sur le cadre de notre portrait à nous deux. »

Le jeune homme dut franchir de nouveau la haie et cueillir la fleur fanée. Elle le piqua de la bonne façon : ne l'avait-il pas appelée un spectre ? Mais il ne lui en voulut pas : sa jeune femme était contente. Elle rapporta la fleur dans le salon. Il s'y trouvait un tableau représentant les jeunes époux : le mari était peint une fleur de chardon à sa boutonnière. On parla beaucoup de cette fleur et de l'autre, la dernière, qui brillait comme de l'argent et qu'on devait ciseler sur le cadre.

L'air emporta au loin tout ce qu'on dit.

« Ce que c'est que la vie, dit le chardon : ma fille aînée a trouvé place dans une boutonnière, et mon dernier rejeton a été mis sur un cadre doré. Et moi, où me mettra-t-on ? »

L'âne était attaché non loin : il louchait vers le chardon : « Si tu veux être bien, tout à fait bien, à l'abri de la froidure, viens dans mon estomac, mon bijou. Approche ; je ne puis arriver jusqu'à toi, ce maudit licou n'est pas assez long. »

Le chardon ne répondit pas à ces avances grossières. Il devint de plus en plus songeur, et, à force de tourner et retour-

ner ses pensées, il aboutit, vers Noël, à cette conclusion qui était bien au-dessus de sa basse condition : « Pourvu que mes enfants se trouvent bien là où ils sont se dit-il ; moi, leur père, je me résignerai à rester en dehors de la haie, à cette place où je suis né. »

— Ce que vous pensez là vous fait honneur, dit le dernier rayon de soleil. Aussi

vous en serez récompensé.

— Me mettra-t-on dans un pot ou sur un cadre ? demanda le chardon.

— On vous mettra dans un conte, » eut le temps de répondre le rayon avant de s'éclipser.

— 0 —

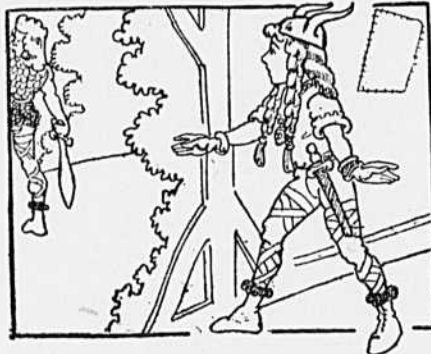
Une Découverte Extraordinaire

Conte

Le jeune Francis est le fils d'un directeur de théâtre ambulant. L'enfant joue déjà lui-même. Le voilà déguisé en jeune Gaulois. Il a un rôle muet dans une pièce intitulée « Brennus à Rome, » et il attend le moment où il doit entrer en scène, pendant que son père, qui joue le traître, déclame une longue tirade de vers.

La phrase attendue est dite et Francis s'avance. Le traître, surpris, craignant d'être découvert, s'élançe sur l'enfant et le traverse de sa longue lance en carton, tandis que Francis s'écrie, avec une voix de grand tragédien : « — Je meurs pour la Liberté ! »

Alors le traître continue sa longue tirade en vers, tandis que Francis doit faire le mort jusqu'à la fin de l'acte. Mais il est fatigué et il ne tarde pas à s'endormir. Assurément pour son rôle, il n'en est que plus immobile, mais le voilà soudain qui se met à ronfler, d'une manière si bruyante,



Je meurs pour la Liberté.

que tout le monde se met à rire dans la salle.

On ne prête plus attention à la belle tirade que récite son père. Celui-ci, froissé dans son amour-propre d'artiste fait baisser le rideau, puis saisit le ronfleur et lui applique un terrible râclée qui le réveille, tandis que les spectateurs qui entendent ses cris se tordent de rire.

Francis est furieux, non seulement d'avoir été battu, mais surtout de s'être endormi en scène et que le public s'en soit aperçu. Jamais il n'osera reparaitre sur les planches. Aussi il se sauve de la baraque paternelle et va à l'aventure. Il aperçoit un chantier des travaux pour les chars souterrains. Il n'y a personne. Le jeune artiste grimpe par-dessus les balustrades. Il ira cacher sa honte dans les profondeurs souterraines.

Justement, le grand seau qui sert à remonter la terre est accroché. Il s'installe

dans ce véhicule et se laisse descendre tranquillement, un peu ému cependant par l'obscurité et le silence qui règnent en ce lieu.

Mais, arrivé en bas, Francis comprend qu'il ne peut remonter. Appellera-t-il ? Il reste un moment indécis entre sa peur et son orgueil blessé. Toutefois ce dernier sentiment l'emporte. Il restera. D'ailleurs sa nature aventureuse commence à se plaire dans ces péripéties et il explore le lieu où il vient d'échouer.

Il s'agit surtout pour lui de trouver un endroit convenable où passer la nuit. Soudain, il découvre un vieux bahut antique. C'est sans doute là un de ces objets comme en découvrent les ouvriers dans leurs fouilles. « — Mais, je serai très bien là-dedans ! » s'écrie Francis, et il s'y installe commodément. Quoiqu'il ressent un grattement singulier, il ne tarde pas à s'endormir profondément comme on dort à cet âge.

Le lendemain, avant l'ouverture des chantiers, un ouvrier fit descendre, dans celui où dormait Francis, un monsieur tout de noir vêtu, vieux et laid. C'était M. Kaléologue, grand savant, membre de plusieurs académies, qui descendait ainsi dans chaque puits pour tâcher d'y découvrir quelque antiquité, parmi les objets mis à jour par les fouilles des ouvriers.

Il avait été prévenu que, la veille, on avait découvert une espèce de bahut. Dès que le digne savant fut en présence du fameux objet : « — Mais c'est merveilleux, s'écria-t-il, c'est du plus pur gaulois de la première ère. C'est un saloir, tout simplement, conçu par nos pères d'une façon si habile qu'il devait conserver le petit salé d'une manière extraordinaire. »

Mais l'ouvrier, pour lui faire examiner la boîte dans tous les sens, souleva la couvercle qui s'ouvrit. Alors ils reculèrent épouvantés. Ils venaient d'apercevoir Francis dormant tranquillement. « — Ciel ! un cadavre, s'écria l'ouvrier. — Vous voyez bien que c'est un jeune Gaulois, répliqua le savant. Ce garçon se sera mis dans ce saloir par mégarde et aura été salé tout simplement, ce qui nous procure le plaisir de le retrouver parfaitement conservé. Ce qui n'en est pas moins très curieux. »

A suivre



Tribune Féminine

CHRONIQUETTE

L EDUCATION pour une jeune fille doit comprendre une vocation, une vie intime, un désir d'être une bonne citoyenne, et sa propre joie d'être acquise.

Une femme intelligente a dit que le français avait contribué au premier but, le grec au quatrième, le Latin à rien, et l'anglais à ne rien écrire d'une manière parfaite. En ce qui concerne le second et troisième point, elle est silencieuse.

Le bien qu'une étudiante obtient n'est qu'un hasard souvent. Citons un cas: l'une a étudié l'histoire et les mathématiques, elle ne les connaît qu'imparfaitement, n'ayant pas de dispositions particulières; cependant on l'engage dans un "Business College" pour enseigner. Elle est obligée d'étudier le soir et les samedis pour se tenir au niveau, elle admet qu'elle n'a aucune notion approfondie de ces matières, et elle les enseigne.

Il est clair qu'il y a quelque chose qui n'ira pas, elle enseigne parce qu'elle n'est pas encore prête à faire autre chose.

Je me demande ce que ces "business girls" penseraient quand une femme écrivait l'autre jour: Quand mon premier bébé fut mis dans mes bras, je me suis demandée pourquoi j'avais perdu tant de temps à apprendre l'arithmétique, tandis que j'étais si ignorante de toutes les choses que l'on doit savoir.

Un autre étudia un tas de matières, se surmena, tomba malade, prit une année à se remettre et enfin se maria.

Elle découvrit alors qu'elle jouissait d'une santé parfaite, et était beaucoup plus femme, comme mère et comme ménagère. Elle écrit avec enthousiasme qu'elle est plus fière de voir sa maison brillante de propreté, que lorsqu'elle avait le 1er prix au "Business College".

Ce qu'il est nécessaire d'apprendre avant tout, c'est comment faire un repas fortifiant, comment élever et soigner les petits, comment donner un bon bain, comment aérer une maison, etc.

Il y a aussi différentes opinions influençant les jeunes filles; la majorité croit que le mariage est une sorte de gouffre ou une espèce de refuge, pour celles qui ne peuvent réussir à avoir une brillante carrière, telles qu'elles la voient dans les personnages de hautes facultés. Elles se détourneront de celles qui admettent franchement vouloir se marier, et cependant, le destin, qui les guette est, pour la majorité, le mariage.

Et quand l'expérience leur a appris, elles qui prêchaient si fort contre, prêcheront pour...

Ces erreurs ne s'effaceront, de parmi les jeunes filles d'aujourd'hui, que lorsqu'on aura compris que l'éducation et la vie ne sont pas deux choses complètement à part, mais une seule, vue de différents angles, afin que la vie soit introduite dans l'éducation, comme dans les années futures l'éducation entrera inévitablement et constamment dans le cours de la vie.

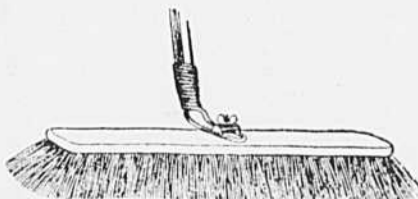
RAFRAICHISSEZ VOS FLEURS

Si vous les voyez légèrement fanées ou flétries, vous pouvez leur rendre leur fraîcheur première, en trempant les tiges dans l'eau bouillante jusqu'au tiers environ de leur hauteur. Quand l'eau se refroidit, on voit les fleurs se redresser et recouvrir leur belle fraîcheur.

Il suffit alors de couper la partie des tiges qui s'est trouvée en contact avec l'eau bouillante et remettre les fleurs dans l'eau froide ordinaire.

MANCHE A RESSORT POUR BROSSE A PLANCHER

Le but de ce manche à ressort pour brosse à plancher, est de faire sauter légèrement à chaque coup, et de sortir la poussière qui s'y est attachée et d'empêcher de faire des pistes sur le plancher.



FER A REPASSER A L'ALCOOL



Un fer à repasser chauffé à l'alcool, fait spécialement pour repassage fin, tel que requis pour la dentelle et mouchoirs, vient d'être manufacturé. Il est pliant, et ne prend que très peu d'espace et est très facile à plier. Dans le centre du fer il y a trois mèches indestructibles qui sont supposées absorber assez d'alcool pour chauffer le fer en trois minutes.

COMMENT JE PUIS M'HABILLER AVEC \$100 PAR AN

L'état d'une jeune fille doit déterminer le caractère de ses vêtements. Je vais donc commencer par vous dire mon occupation et mes amusements, et ensuite vous dire comment j'essaie d'être habillée convenablement avec \$100 par an.

Je suis secrétaire privée d'un médecin de la cité de New-York, et il me faut économiser aussi bien que possible, afin de faire bonne figure quand même dans son bureau. Ce qui veut dire que je suis au travail six jours de la semaine, excepté pendant un mois de vacances l'été.

En hiver, mes amusements sont assez restreints. Chaque dimanche, de septembre à juin, nous avons un gentil petit souper très simple. En ces occasions, une jupe de costume, une blouse ou une robe de couleur sobre est la chose acceptée, une fois par mois, nous avons une soirée dansante.

Il est admis, qu'une robe de mousseline, une blouse lingerie et une jupe blanche, suffisent, excepté à notre grand bal, où nous mettons gants blancs et nos plus belles robes.

Je passe mes vacances à la maison de mes parents, où il y a une machine à coudre, et mieux, une mère prête à me dire quand les habits ne font pas bien, ou quand ils me vont. J'ai une robe d'indienne ou coton à carreaux pour le matin à la maison, et comme elle changée de couleur plus vite qu'une autre, j'achète pour 15 cts de teinture d'une couleur foncée, et elle apparaît fraîche encore.

Je vais toujours acheter dans les magasins ayant la bonne réputation d'être honnêtes et de donner bonne mesure, plutôt que dans les grands magasins de luxe. Il m'arrive d'acheter quelquefois l'étoffe de mon costume d'hiver dans la première semaine de juillet, ou la toile ou mousseline pour ma toilette d'été en décembre afin de profiter des occasions.

Pendant mes vacances, je fais beaucoup de couture, robes de mousseline, de toile, jabots, ceintures blanches, cache-corsets, caleçons et les blouses les plus simples.

De temps en temps une bonne modiste vient à la maison me tailler et m'ajuster un manteau de toile ou une robe de foulard.

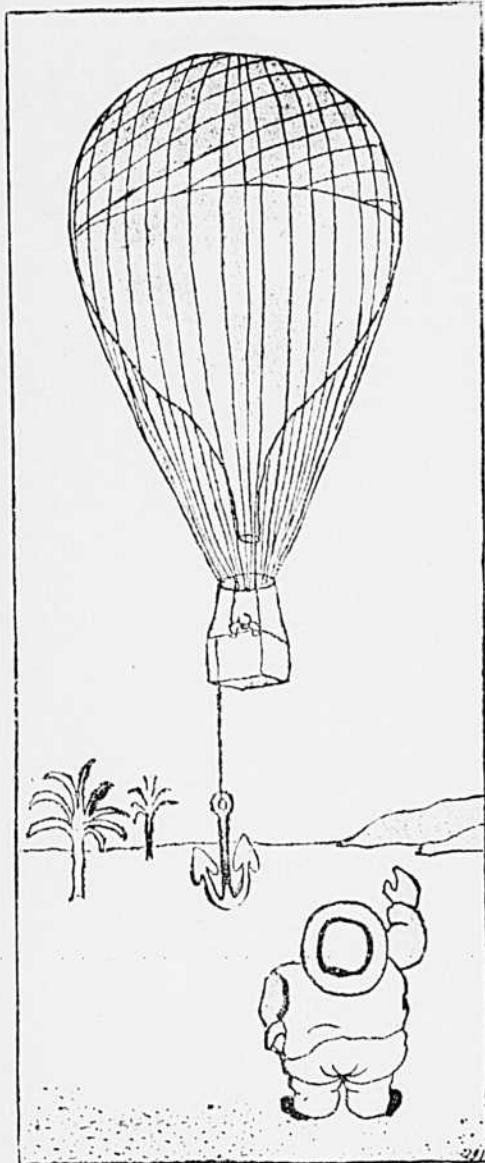
Je regarnis aussi mes chapeaux. J'ai porté pendant une saison et demie un chapeau regarni avec des biais de soie coupés du haut d'un jupon. Un chapeau pour la campagne a été garni avec de la soie d'une robe, que j'avais refaite en une blouse. Je lave mon linge moi-même et le repasse, ce qui m'épargne assez d'argent.

Je porte toujours chaussures et bas noirs ainsi je ne suis pas obligée d'acheter des bas assortis, ou qui peuvent changer de couleur. Mes chaussures pour le bureau sont à une mode pratique et non excéntriques, et mes souliers de soirée sont payés un prix raisonnable, car je préfère les renouveler plus souvent, puisqu'ils ne sont pas si jolis, même avant d'être complètement usés. J'use deux corsets par an, j'achète mes chemises, jupons, robes de nuit tout faits.

Maintenant il est absolument impossible de toujours acheter du neuf tous les ans. Ce qui veut dire que quelques articles peuvent durer deux et même trois années, d'autres ont besoin d'être renouvelés tous les ans, et que je ne dépense pas tout mon argent pour des habits d'hiver une année et rien pour l'été.

Sans entortiller les chiffres, il est à remarquer aussi, qu'il serait difficile de ne dépenser que 100 piastres pendant quatre années consécutives, mais cette table sera peut-être une aide à celles qui, comme moi, n'ont pas de millions à jeter, et qui doivent conserver une apparence de gêne quand même, dans le monde.

AIE! AIE!



—As-tu pensé à prendre de l'argent pour acheter de la nourriture au cas où tu serais longtemps sans pouvoir atterrir?

UNE VRAIE "BAD LUCK"

—Vous avez l'air furieux. Qu'y a-t-il donc?

—Il y a que j'ai dépensé hier soir un demi-louis pour aller écouter le célèbre pianiste Topotinski, dont tout le monde parle.

—Eh bien?

—C'est tout simplement l'individu qui m'a fait quitter mon appartement, il y a trois mois, parce qu'il habitait à côté et qu'il jouait douze heures par jour.

DISTRACTION ALPHABETIQUE

Savez-vous d'où viennent les lettres de l'alphabet? Eh! bien, voici:

On fait venir l'A d'Aunis, l'E de Redon, les L de Moulins, les Z de Caen, les O d'Oran et les I des Halles; on extrait des R du Sahara où on rencontre l'N humide. On trouve l'H au 7 et l'S au 6, tandis que les D pêchent, que les M rôdent, que Sarah fait l'X et que les Q rient. Tout cela ne vaut pas le P roux où l'F est mère, où l'on voit des B chamelles, des C dentaires et des J Goths; c'est là où l'U meurt noir, où le V n'est rien et où jamais le K n'a ri; on l'affirme, mais le G nie, de sorte que je demeure perplexe.

TANT MIEUX POUR ELLE

Madame.—Voici déjà deux ans que nous possédons ce perroquet et il n'a jamais dit un seul mot!

Monsieur.—Ne te plains donc pas! Il te laisse toute la chance...

VOULEZ-VOUS TWINKLER?

Charles Cros a découvert le téléphone, mais depuis lors, l'invention a subi divers perfectionnements: l'attente prolongée— la friture—le coupage, ou raccrochage intempestif; la jonction ou dispersion des communications: que sais-je?

Il y a des gens que toutes ces commodités ne satisfont pas, et qui grognent.

C'est à leur usage, tout spécialement, que les Américains viennent d'inventer le "twinkle". Le twinkle est le perfectionnement dernier cri du téléphone. On twinkle en ce moment avec fureur à New-York.

Le mécanisme du twinkle est des plus simples. Un enfant pourrait s'en servir.

Prenez un abonné dont l'appareil fonctionne normalement, et sonnez...

A la sonnerie, l'abonné se précipite — et tend l'oreille.

—Allô! Allô! Qui parle?

—C'est le chef du réseau.

L'abonné esquisse un salut.

—Je procède à la vérification de votre fil.

Nouveau salut.

—A quelle distance êtes-vous de l'appareil?

—Tout près.

—Parfait. Maintenant reculez-vous un peu et prononcez, aussi fort qu'il vous sera possible: "twinkle", en parlant autant que possible du nez.

On ne réplique pas à un chef de réseau. L'abonné s'exécute.

—Est-ce bien ainsi?

—Reculez-vous encore... Encore... Répétez le mot de plus en plus fort... en parlant du nez toujours... Reculez!

—Je suis à l'extrême distance du fil mobile du récepteur...

—C'est bien ce que je craignais, répond la voix pleine d'autorité du "chef". Votre appareil est défectueux. Il y a un dérangement dans les fils.

—Que dois-je faire?

—Posez le récepteur sans raccrocher, puis mettez-vous à croquetons les mains à plat sur le plancher et, dans cette position, répétez le mot, toujours plus fort, et en nasillant.

Avec une parfaite docilité, le "twinklé" obtempère. Dans l'attitude d'un boy qui joue à saute-mouton, il répète, répète le mot fatidique, d'une voix qui tâche à se rapprocher de la voix d'un polichinelle aHéré, un jour d'angine...

Les personnes présentes s'ébahissent, puis s'inquiètent. Ses proches, tout bas, diagnostiquent quelque subite folie...

Et lorsque le "twinklé" aphone et courbattu, ressaisit le récepteur, c'est pour entendre, ponctuée du plus franc éclat de rire, cette narquoise question:

—Avez-vous bien twinklé?

Est-il besoin d'ajouter que le "central" auquel s'en réfère aussitôt l'abonné courroucé, n'a délégué aucun chef de réseau, et que le rôle est tenu par quelque mystificateur... Il ne reste plus au "twinklé", pour dissiper sa bile qu'à mystifier les autres et s'improviser à son tour "chef de réseau".

SUREMENT NON

—On dit que Machin s'en va en Europe et qu'il a quitté Montréal hier, est-ce vrai?

—Sûr qu'il a quitté la ville! Comment aurait-il fait pour l'emporter?

— 0 —

Le renard ne chasse pas dans le canton où il est né.

COUPLE ASSORTI

Jeune fille à marier.

La mère faisant son éloge à un prétendu:

—Ma fille chante, touche du piano, peint, sait la logique, la botanique, l'anglais, l'allemand, l'italien, la zoologie, en un mot, elle sait à peu près tout. Et vous, monsieur, quels talents avez-vous?

—Aucun. Cependant, j'avoue que si nous nous trouvions dans une situation extrême, je saurais faire un peu de cuisine et recoudre les boutons.

IL ETAIT RENDU AU BOUT

—Bobby, as-tu eu beaucoup de plaisir à la soirée?

—Oui, maman.

—Pourquoi n'es-tu pas resté jusqu'à la fin?

—Pourquoi, maman? Je ne pouvais plus rien manger.

EMBRASSE LA DONC!

Lui.—Que feriez-vous si je voulais vous donner un baiser?

Elle.—J'appellerais maman! (Après un temps de silence). Elle est partie en visite et ne rentrera pas avant ce soir...

MEPRISE



—Allons, arrive, Joseph! il est tard, nos femmes vont encore nous attraper.

La Médecine qui a eu le plus de Succès pour les Femmes.

Connue dans le Monde entier, à cause de ses Bienfaits accomplis.

Nous n'avons jamais entendu parler d'aucune autre médecine ayant eu autant de succès pour soulager les souffrances de la femme, et ayant reçu autant de témoignages véridiques, que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Dans presque toutes les contrées, vous trouverez des femmes dont la santé a été reconstituée par cette fameuse médecine. Presque toutes les femmes que vous rencontrez connaissent le grand bien qu'elle a accompli parmi les femmes souffrantes depuis ces 30 dernières années.

Fox Creek, N.B.—"J'ai toujours ressenti une grande faiblesse, et des douleurs dans l'abdomen; et souvent après mes repas des malaises dans l'estomac. Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham m'a fait beaucoup de bien. Je me sens plus forte, ma digestion est meilleure et j'ai plus d'ambition au travail. J'ai encouragé plusieurs mères de famille à en faire usage, car c'est le meilleur remède au monde. Vous pouvez publier ceci dans les journaux."—M^{me}. WILLIAM S. BOURQUE, Fox Creek, N.B.



Dans le Laboratoire Pinkham à Lynn, Mass., il y a des milliers qui contiennent des centaines de mille de lettres venant de femmes ayant une santé délabrée, et dans lesquelles elles constatent de la manière la plus ouverte, sous leurs propres signatures, qu'elles ont retrouvé leur santé, en faisant usage du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et que dans bien des cas, c'est ce qui les a sauvées des opérations chirurgicales.

ÇA NE SERAIT PAS ARRIVER!



Alice.—Mais qu'as-tu donc ma chère Suzanne, tu as l'air toute éplorée?

Suzanne.—Ne m'en parle pas, ma chère, vois donc cette robe toute déchirée et jaunie. Je ne puis plus la mettre on me l'a gâtée.

Alice.—Pourquoi, ne vas-tu pas à la buanderie Eldorado, 1210 St-Denis, Tel. St-Louis, 1536. On y donne un service parfait.

Les cors durs et mous cèdent également au Holloway's Corn Cure, dont l'usage est absolument sans danger et dont l'action est certaine et satisfaisante.

Courrier des Curiosités

GUERRE AUX SOURIS



Les souris sont de petits animaux très embêtants... et très intelligents qui ne se laissent pas toujours capturer et semblent au contraire se moquer de tous les pièges qu'on leur tend.

Les êtres les plus méfiants, toutefois, ne se méfient pas du tout et c'est ainsi que les souris n'éprouvent aucune crainte des plats et assiettes même lorsque ceux-ci recèlent un piège.

Sur une assiette, placez un bol renversé et appuyé par un bord sur un dé à coudre ordinaire.

Remplissez ce dé de fromage. Lorsque la souris voudra s'en emparer, le dé glissera, le bol tombera et la bestiole sera prisonnière.

Il ne vous restera plus qu'à la noyer et à replacer le tout comme auparavant. Essayez et vous serez satisfait.

SOYEZ EXACTS!

On dit que l'exactitude est la politesse des rois; ce doit toujours être également celle des amoureux; combien de ceux-ci, peut-être, ont perdu les bonnes grâces de leur dulcinée parce qu'ils sont arrivés en retard à un rendez-vous!

C'est peut-être cette pensée qui a guidé un ingénieux inventeur dans la pensée du petit appareil que vous voyez ci-contre. C'est une simple tablette de celluloid qui se fixe sur toute montre de façon à couvrir presque complètement l'heure.

Cette tablette se pose ou s'enlève à volonté; on y inscrit toute note que l'on désire avec un crayon ordinaire et on peut l'effacer facilement ensuite avec le doigt légèrement mouillé.

Comme l'on a très souvent recours à sa montre au cours d'une journée et que l'on doit, dans ce cas, détourner la tablette pour voir l'heure, il est impossible d'oublier ce qu'on y a inscrit.



Les locomotives semblent bien devoir détenir le record de la durée pour les machines. Quatorze locomotives, construites en 1846, sont encore en fonctionnement sur le réseau de l'Ouest et traînent certains convois de petite vitesse entre Rouen et le Mans. En fait, la mise en service de ces engins, date de l'époque de la création de la ligne.

UN MOTEUR DE POCHE



On pourrait presque lui donner ce nom, vu son exigüité et l'on pourrait croire, à première vue, que ce n'est qu'un jouet.

C'est au contraire un moteur véritable et appelé à rendre les plus grands services.

Il pèse très peu: 30 livres seulement; les batteries électriques qui l'actionnent — au nombre de deux—pèsent 20 livres chacune; au total, soixante-dix livres.

On le place instantanément sur n'importe quelle chaloupe au moyen d'un crampon de fer très facile à fixer; quant à sa conduite elle est des plus simples: mise en marche et arrêt, voilà tout.

La force développée par ce moteur équivaut à un quart de cheval-vapeur et il accomplit 2000 révolutions à la minute.

Naturellement la vitesse atteinte n'est pas celle des grands paquebots transocéaniques, mais elle est toutefois supérieure à celle que l'on obtient au moyen de rames.

De plus on a l'agrément de ne pas se fatiguer, ce qui n'est pas à dédaigner pendant les chaudes journées d'été.

TOUCHE-A-TOUR.

La Protection de la Peau

Si vous voulez protéger la peau des intempéries, du soleil ou du froid, de l'eau dure; si vous voulez lui conserver sa beauté et sa souplesse, servez-vous du

"Baby's Own" Soap

C'est le meilleur savon de toilette qui se puisse trouver pour enfants, dames ou messieurs. Son usage journalier conserve la peau souple, embellit le teint en l'éclaircissant et en lui donnant la fraîcheur.

Albert Soaps Limited, - - Montreal
Méfiez-vous des contrefaçons et des substitutions.

Essences Culinaires de Jonas

sont recommandées par les chefs les plus célèbres

elles sont en usage dans les principaux hôtels et restaurants de l'Atlantique au Pacifique. Si vous voulez un bon dessert employez toujours les



Essences de Jonas

HENRI JONAS & Cie, Fabricants
391 rue St-Paul, Montréal.

Salon d'Optique St-Germain

270 STE-CATHERINE EST

Edifice de la Banque d'Hochelega



TEL. EST 3798

AJUSTEMENT DE LUNETTES ET PINCE-NEZ FAIT AVEC PRECISION ET SUR COMMANDE

Reparations faites pendant que vous attendez.

VOTRE BUSTE

Développé de 2 à 4 pouces dans un mois.

\$50 de récompense à quiconque ne réussit pas.

Si vous êtes maigres et nerveuses, si votre buste est peu ou pas du tout développé et vos seins atrophiés ou flétris par l'allaitement ou la maladie, réjouissez-vous; vous pouvez vous aussi avoir un buste parfaitement développé et une apparence superbe en faisant usage du célèbre



BUSTINOL DU DR SIMON DE PARIS, FRANCE

Pour avoir la preuve il suffit de nous envoyer votre adresse avec 10c. pour frais de distribution et nous vous enverrons un échantillon avec brochure explicative et tout ce qu'il faut pour vous convaincre de son efficacité réellement prodigieuse. Ecrivez aujourd'hui, adressez Dr SIMON, Dépt. 5, No 203 des Commissaires, Montréal.

Toutes correspondances ou paquets toujours expédiés de façon à ce que personne ne puisse en soupçonner le contenu ou la provenance. Prix du traitement complet, \$1.00.

Une seule chose qu'on puisse donner sans l'avoir: "le bonheur".

Pour Maigrir Surement

Sans, pour cela, vous astreindre à un régime spécial, prenez les

Sels Naturels "GUQUETS"

qui activent la formation de la bile. La bile, pénètre dans la circulation et dissout peu à peu toutes les matières grasses. Leur usage prolongé pendant quelques semaines fait sûrement maigrir—augmente la résistance de l'organisme et la vigueur des tempéraments lymphatiques.

En vente dans toutes les pharmacies.

Gros:

Cie d'Importation Anglo-Française
232, Rue Lemoine, - - - Montréal.

Un Remède Gratis

Pour velouter la peau et rendre le teint clair



Permettez-nous de vous envoyer, absolument gratis, une bouteille de remède qui guérit les boutons, la peau huileuse et farineuse, fait disparaître le masque, les rides, les pustules, les boutons à tête noire, redonne à la peau toute sa souplesse et sa fraîcheur de jeunesse rendant ainsi le teint clair, velouté et

couleur de rose. Ce remède est universellement connu sous le nom de

Lait des Dames Romaines

surnommé "Nourriture de la peau". Il se vend dans toutes les parties du monde civilisé. 50c la bouteille. Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous envoyer votre adresse avec 10c pour payer les frais de maille et emballage, et nous vous enverrons une bouteille n'importe où, sans autre frais. Ecrivez aujourd'hui. Adressez Cooper and Co., Dépt. 5, Montréal.

Un remède simple et bon marché.

—Un remède simple, bon marché et effectif est quelque chose de désirable. Il n'y a aucune médecine plus effective pour régler le système digestif que les Pilules Végétales de Parmelee. Elles sont simples et bon marché; on peut se les procurer partout et leur action salutaire démontrera qu'elles sont recommandables. C'est le remède du pauvre homme et ceux qui désirent éviter un compte de médecin feraient bien de les essayer.



"ONDULINE"

Eau à Friser, à ondu-
ler les cheveux, garan-
tie inoffensive.

Embellit la chevelure
et la parfume agréablement.

25c. Dans toutes les
Pharmacies.



Chipwa

Purificateur du Sang composé de racine Sauvage; pour toute maladie. Décrivez votre cas, 10 cts pour échantillon chez Mme L. Royer, Manchester, N. H., et Mansenville, P. Q. On demande des agents.

Si un roi cueille une pomme dans le jardin de son sujet, les courtisans arrachent l'arbre à la racine.—
Proverbe persan.

LE SAMEDI

UN VRAI FUMEUR!

—Et tu es tombé de la fenêtre, Mike, c'était haut?
—Dix étages.
—Quelle chute! Et à quoi pensais-tu en descendant?
—Je ne pensais à rien, jusqu'au cinquième étage. Alors je me suis souvenu que j'avais laissé ma pipe sur la fenêtre en haut.

NUS DANS LA NEIGE

Les voyageurs qui ont visité, certaines pentes qui dévalent du sommet des Alpes, n'ont pas été peu surpris d'y apercevoir, jouant dans la neige, à des températures marquant le zéro, des enfants presque entièrement nus, ayant l'air des plus heureux du monde, nullement incommodés en apparence par le froid. C'est l'atelier de santé du docteur Rollier, un fervent du grand air et du soleil. Il prend ces enfants, d'ordinaires rachitiques, avec des germes de la tuberculose ancrés dans les poumons, que des familles riches lui confient, il les déshabille, les chausse de bas, les coiffe d'un bonnet et ne leur donne pour tout accoutrement qu'un sommaire caleçon de bain. Puis il leur donne traîneaux et skis, et les envoie jouer dehors. Si ces petits êtres étaient cinq minutes condamnés à rester inactifs, ils crèveraient comme des grenouilles à la gelée. Mais l'enfant court, s'ébat, respire à fond. Sa circulation se réchauffe, son sang se purifie, pendant que le soleil lui tonifie l'épiderme et le derme, et il redevient un sujet fort et en santé.

MAIS OU SONT LES TARTES?

La mère.—Où sont ces oranges qui étaient sur la table?
Tom.—Avec les tartes qu'il y avait sur la table, je suppose.

IL VA FAIRE PLUS FRAIS

Le petit Willie.—Dis, papa, est-ce qu'il fait plus frais, quand le thermomètre baisse?
Le père.—Oui, mon fils.
Le petit Willie.—Tant mieux, car le nôtre a baissé.
Papa.—De combien?
Le petit Willie.—Il est tombé d'à peu près cinq pieds sur le plancher.

UN MAL DIFFERENT

Le jeune docteur, (essoufflé).—On me dit que le monsieur, qui demeure dans cette maison s'est brisé la jambe.
—Oui. Etes-vous charpentier?
Le jeune docteur.—Un charpentier! Non, je suis chirurgien.
—Nous voulons un charpentier, pas un docteur. C'est une jambe de bois.

NOUVEAU CONTRACTEUR

—Que fait votre fils maintenant?
—Je pense qu'on pourrait l'appeler "contracteur" pour le genre d'affaires dont il s'occupe.
—Que fait-il donc?
—Il contracte des dettes aussi vite qu'il le peut.

UNE QUESTION POUR REPONSE

—Ma chère Clarisse, dit Archibald à la jeune fille qu'il tenait sur son coeur, maintenant que nous sommes fiancés, nous ne devons pas avoir de secrets l'un envers l'autre.
—Non, chéri...
—Maintenant, dis-moi donc ton âge?
—Avec plaisir, chéri, dit la jolie, mais avant, dis-moi donc combien tu gagnes par semaine, c'est ce que je me suis souvent demandé.
Archibald réfléchit un instant, puis répondit:
—Pardonne-moi, Clarisse, dit-il, ce n'était pas de mes affaires de t'adresser cette question; suppose que je n'ai rien dit.

LA RAISON

Jack.—Maintenant que ton engagement est brisé avec Clarisse, vas-tu exiger qu'elle te remette tes lettres?
Jos.—Je crois bien. J'en ai assez arraché pour les composer. Elles pourront me servir pour une autre.

IL ETAIT AVARE!

—Cet avare qui est mort l'autre jour était le plus "peigne" que j'aie rencontré.
—Comment cela?
—Il a dit dans son testament qu'il voulait que la poignée en cuivre de sa porte soit clouée sur son cercueil.

Il est venu à l'attention du Bureau des Explosifs, de l'Association Américaine des Chemins de fer, que plusieurs de ceux qui font usage d'explosifs, et surtout les mineurs étrangers, ne parlant pas, ou ne comprenant pas parfaitement la langue anglaise, tel que requis par la loi fédérale, ont l'habitude d'inclure des paquets d'explosifs dans leur bagage, le font chéquer de la manière ordinaire sur les trains de passagers et dans des paquets, ou lots de meubles envoyés par trains de freight.

La loi fédérale défend strictement un envoi non-déclaré d'explosifs, ou le transport d'explosifs, sur trains de passagers même déclaré. Les paquets d'explosifs doivent être emballés dans leur contenant régulier à expédier, dûment étiquetés et accompagnés des ordres d'expédition, de la forme autorisée. La punition, ordonnée, contre la violation de la loi fédérale, est sévère et peut évaluer une amende, pas excéder, de \$2,000 avec ou sans emprisonnement, n'excédant pas 18 mois.

Plusieurs de ces violations de la loi décrites ci-dessus, ont été rapportées, et dans tous ces cas où les preuves étaient suffisantes, pour garantir une accusation, des procédures ont été intentées. Les coupables même quand leur action était due à l'ignorance ont été condamnés à une amende et emprisonnés, l'ignorance n'étant pas acceptée pour une telle violation de la loi.

Entre autres exemples, l'on peut citer que des mineurs et autres ont pris des petits barils de poudre minière et même des paquets de bâtons de dynamite, mêlés avec des cartouches, le tout enveloppé dans un simple papier non ficelé dans les chars à fumer des trains de passagers.

Dans d'autres cas, des cuves, des barils supposés ne devoir contenir que des articles de maison, ont été découverts contenant de la poudre et des bâtons de dynamite.

Voilà une chose mettant la sécurité du public en danger, et cette information ne doit pas être prise seulement en considération par celles qui pratiquent ces choses en violation de la loi, mais par chaque personne, qui devra faire tout en son pouvoir afin de répondre à cette information dans les intérêts de la sécurité du public, et afin d'empêcher ces délits par toutes personnes.

Les citoyens éminents voulant coopérer à la sûreté du public, et possédant des informations ou suggestions qui pourraient être valables, sont priées de correspondre avec, ou d'aller voir le Colonel B. W. Dunn, Inspecteur en Chef, 30 Vesey St., New-York City.

Poils Follets

cheveux et barbe superflue du visage,
le cou ou les bras.

quelque touffue qu'elle soit, enlevés et détruits totalement en moins de trois minutes, sans douleur et sans endommager la peau la plus délicate.

\$50 de Récompense à quiconque ne réussit pas.

Et nous n'avons pas peur de faire un essai gratis de cette préparation nommée RAZORINE du Dr Simon, Paris, France. Envoyez-nous votre adresse avec 10c pour frais de poste et emballage et nous vous enverrons un paquet suffisant pour prouver son infallibilité. Ecrivez aujourd'hui. Adressez Cooper & Co., Dépt. 5, Montréal.



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé).

162 rue St-Denis, - - - MONTREAL

Ce n'est pas tout évangile,
Ce qu'on dit parmi la Ville.

CHRONIQUE THEATRALE

AU PRINCESS

Deux excellentes comédies musicales vont marquer les débuts de la saison 1912-1913 au Princess, et disont de suite que ce début aura lieu le jour de la Fête du Travail. La première de ces pièces est du répertoire anglais et est intitulée "The New Barmaid". L'acteur anglais Arthur Roberts y tient le rôle principal, et a fait courir tout le monde des théâtres à Londres, l'année dernière. La troupe arrive directement d'Angleterre. "The Kiss Waltz" suivra, et l'on sait quel énorme succès lui est réservé, si le public de Montréal partage seulement les goûts de celui de New-York.

Le gérant du Princess, M. H. C. Judge, a reçu ces jours derniers de Messieurs Schubert, de New-York, une dépêche lui annonçant que ces grands impresarios avaient décidé d'accorder aux musiciens les prix que leur union réclamait. MM. Schubert ont de nombreux théâtres à New-York, et une centaine d'autres en dehors de New-York. Le Princess fait partie du "circuit" Schubert, de sorte que les musiciens qui joueront au Princess seront des musiciens unionistes, recevant tous les salaires réclamés par la nouvelle échelle de prix. Nombre de théâtres de New-York vont cette année se passer d'orchestre, étant donné l'augmentation des salaires des musiciens d'orchestre, et devront se contenter du piano. On sera plus généreux au Princess.

HIS MAJESTY

C'est le 26 d'août que s'ouvrira la saison théâtrale à His Majesty, et la série des représentations de 1912-13 débutera par une comédie musicale anglaise intitulée "The Quaker Girl". On s'attendait à ce que His Majesty ne fut rouvert qu'une semaine plus tard.

La troupe qui joue "The Quaker Girl", quittera Londres le 17 août, et c'est ici, à Montréal, qu'elle commencera sa tournée américaine. On se souvient que la pièce a été le clou de la saison dernière à New-York.

Avant l'ouverture de la saison d'opéra, une autre pièce sera donnée à His Majesty, et une artiste de renom, Miss Alice Lloyd, que Montréal a si chaleureusement acclamée l'an dernier, fera revivre les amusantes aventures de "Little Miss Fix-It." De nombreuses interprétations musicales ont été faites, et la comédie apparaîtra comme neuve, même à ceux pour qui elle était familière.

Le théâtre est complètement repeint, et rajeuni de décorations nouvelles. Une nouvelle installation électrique permet d'obtenir des effets d'ombre et de lumière qu'on n'avait pas la saison dernière.

ORPHEUM

La troupe de l'Orpheum continue à nous faire entendre, durant l'entresaison estivale, les chefs-d'oeuvre de la scène moderne qu'il est rare de voir représentés à des prix populaires. C'est "The Fortune Hunter", l'une des plus amusantes et des plus ingénieusement conçues des comédies américaines, qui tenait l'affiche cette semaine. Cette pièce a été représentée au Gaiety Theatre de New-York pendant deux années sans interruption, et cela suffit pour y donner la consécration du public. Aussi a-t-elle été chaleureusement accueillie à Montréal, et les fervents de l'Orpheum ont maintenu la salle remplie à toutes les représentations. L'appréciation de la troupe n'est plus à faire

dans un journal, le public l'ayant faite pendant toute la saison par son assiduité aux représentations. Nous ne pouvons toutefois nous empêcher de remarquer qu'à mesure que s'avance la saison d'été, on constate des progrès dans la méthode des artistes. L'ensemble est superbe; la troupe a atteint une homogénéité qu'on ne retrouve que dans les grandes organisations voyageuses, et le public est charmé.

THEATRE NATIONAL

L'inauguration de la saison théâtrale 1912-13 a été faite par la plus nombreuse et la plus forte troupe qui ait encore joué au Théâtre National de cette ville. C'est lundi, le 5 août, qu'a eu lieu la première représentation qui a donné, comme on peut croire, lieu à une démonstration enthousiaste. On avait choisi pour la circonstance un magnifique drame, "Le Désastre," et les neuf artistes nouveaux de la troupe ont eu l'occasion de faire apprécier leur talent dans cette pièce remarquable à tous les points de vue. Le succès a pleinement répondu aux espérances des directeurs de cette scène populaire et aux impatientes curiosités du public. La fréquence des acclamations disait assez que l'attente des spectateurs n'avait pas été déçue. Le fait est qu'avec quelque sévérité qu'on juge les artistes de la nouvelle troupe, on ne peut guère trouver à reprendre sur l'interprétation qu'ils savent donner à une oeuvre de la puissance de "Le Désastre." Que ces messieurs et ces dames continuent comme ils ont si bien commencé, et le Théâtre National est assuré d'une saison exceptionnellement brillante.

PARC SOHMER

La réputation du Parc Sohmer date de trop longues années, pour qu'il soit nécessaire d'en reparler, à l'occasion de l'ouverture de la saison d'été 1912. Le Parc Sohmer est, dans l'esprit du public de Montréal, comme d'ailleurs, une institution tout naturellement obligée de la ville. Il n'y aurait presque pas de Montréal s'il n'y avait pas de Parc Sohmer. La saison 1912 s'est ouverte sous les plus heureuses auspices. Tout y a été remis à neuf, repeint, redoré. La terrasse est des plus invitantes, le bocage où l'on sert les rafraîchissements assez rapproché pour permettre de suivre confortablement la musique. La fanfare, considérablement augmentée, vaut à elle seule, sous la direction de M. Goulet, le prix d'admission, et exécute des oeuvres magnifiques. Enfin les actes de voudeville qui se succèdent sur la scène sont tout ce qu'il y a de mieux et de plus nouveau. Et l'on cause, l'on fume, l'on s'amuse fraîchement, tout cela pour la bagatelle de dix sous, toute une après-midi ou toute une soirée.

Le lierre nuit aux arbres aux dépens desquels il vit; au contraire, lorsqu'il tapisse le mur d'une maison ses racines avides d'eau absorbent toute l'humidité.

DE MONTREAL A CARILLON

Une délicieuse promenade

Il n'est guère de promenade plus agréable à accomplir, au cours de la saison d'été que celle de Montréal à Carillon sur les magnifiques bateaux de la "Ottawa River Navigation Company".

Le touriste part à 8 heures a. m. par la gare du Grand Tronc et se rend à Lachine où l'attend le bateau. C'est d'abord une traversée magnifique du lac St-Louis après avoir laissé à droite l'antique moulin construit en pierre au bout de l'île en l'an 1700; on arrive alors en vue de l'île Perrot où se fit, jadis, un important commerce de fourrures.

C'est ensuite Ste-Anne de Bellevue; à proximité s'élèvent les vastes et splendides constructions du collège d'agriculture édifié par Sir William Macdonald. On dit que c'est l'établissement de ce genre le plus complet du monde entier.

Fort Senneville est un peu plus loin; les ruines de ce fort se distinguent fort bien du pont du navire. Construit vers l'an 1693, il fut attaqué souvent par les Indiens et finalement brûlé au cours de la guerre de l'indépendance en 1776.

Entrons maintenant dans le lac des Deux-Montagnes, nous y jouissons d'un coup d'oeil superbe et, tel



qu'un féérique tableau, apparaissent les villages de Vaudreuil et de Comoy, les établissements des Trapapistes d'Oka à l'est du mont Calvaire où chaque année un important pèlerinage a lieu le 14 septembre.

Nous arrivons enfin à Carillon, considéré à juste titre comme une des plus belles places d'été que l'on puisse voir, les touristes de Montréal et d'Ottawa y viennent en grand nombre et réclament cet enthousiasme est amplement justifié par la beauté du lieu.

Le retour de Carillon à Montréal, s'effectue tout entier par la voie fluviale, c'est-à-dire que le voyage s'augmente de l'agrément de sauter les rapides de Lachine; grâce à l'habileté des pilotes cette partie du voyage est absolument sans danger.

La rentrée à Montréal a lieu vers six heures, c'est donc une journée entière de voyage sur un navire des plus confortables et un parcours d'environ 110 milles que l'on a effectué pour le prix réellement minime de un dollar seulement.

Par une attention délicate de la "Ottawa River Navigation Company", les enfants au-dessous de 12 ans sont admis à demi-tarif.

Nous ne saurions, en conséquence, trop encourager nos lecteurs à profiter des excellentes conditions de cette Compagnie. Le voyage de Montréal à Carillon est un de ceux qu'ils feront volontiers souvent après en avoir goûté le charme une première fois.

C'est avec la flèche faite de ses plumes qu'on abat l'aigle.— Proverbe arménien.

La même fleur fait le miel de l'abeille et le venin du frelon.

L'enfant pense à manger, à dormir, à s'amuser. Combien d'hommes qui sont toujours des enfants!

La vérité est la seule chose digne des soins et des recherches de l'homme.

L'INDEX AMERICAIN

La Aloysius Truth Society, de Washington, une société de bonnes moeurs, qui s'est donné pour mission l'assainissement du théâtre, a soumis au jugement de son tribunal un certain nombre de pièces que le public aime sans doute, puisqu'elles ont fait rage la dernière saison, et en a mis un certain nombre à l'Index. Ces pièces non recommandées par la société américaine des bonnes moeurs sont les suivantes: "Modest Susanne," "Thais," "The Talker," "Rebellion," "The Sweetest Girl in Paris," "The Woman Passes," "The Hypocrite," "Alma, Where Do You Live?" "Miss Innocence," "Kreutzer Sonata," "The Blue Mouse," "Desperate Cahnce," "Girles," "The Girl in the Train," "The Girl in the Taxi," "The Foolish Virgin," "The Samaritaine," "The Soul Kiss."

Le poète tragique Ducis, mort en 1816, fut le premier auteur dramatique qui essaya de transporter sur la scène française le théâtre de Shakespeare.

Une cure de raisins produit les mêmes effets qu'une cure d'eau minérale alcaline.

Optimisme et dyspepsie n'ont jamais pu faire bon ménage.

La Calvitie est Guérie par la Lotion Sulfureuse de Sauzé

Pilocarpi-Iode-Glycero-Ferrugineuse
Fait pousser les sourcils et la moustache.
Arrête la chute de vos cheveux
Envoi par la poste sur réception de \$1.25
Parfumerie Parisienne, - 208, rue Charrier
Montréal

MANNEQUINS
de tout genre depuis \$1.50 à \$15.00
Demandez catalogue en français
DELFOSE & CIE
Manufacturiers
de fixtures (stands) en cuivre, Nickel
pour magasin et vitrine,
tote en cuir, etc.
BUREAU et SALLE D'ÉCHANTILLONS, 247-249 BRIG 0
Fabrique: 1-3-5-7 rue Hermine, Montréal

INFORMATIONS AUX GERANTS

D'ANNONCES

Nous venons justement de recevoir l'édition 1912 du "Desbarats Newspaper Directory" qui nous donne dans une forme très convenable et complète, toutes les informations requises par les Annonceurs, telles que publications au Canada. Plus de 325 pages de statistiques intéressantes, donnant les circulations, dates de publication et les noms des éditeurs, etc., aussi les chiffres du recensement de 1911 publié pour la première fois dans un "Directory" de la Presse canadienne au complet, en font une édition exceptionnellement intéressante.

La "Desbarats Advertising Agency, Montréal", enverra une copie aux Gérants d'Annonces de toute maison de commerce, qui en fera la demande, pourvu qu'il se serve de l'entête de lettre de la Maison qu'il représente et mentionne sa position officielle, il recevra cet ouvrage au prix nominal de 35 cts.

Le prix régulier de ce Directory est \$5.00.

Les vers sapent la vigueur et nuisent à la vitalité des enfants. Fortifiez-les en employant le Mother Graves Worm Exterminator pour chasser ces parasites.



PUNAISES, COQUERELLES

Papillons de nuit, Mouches et toutes vermines si désagréables dans une maison, tout cela est détruit complètement par le

SAPHO

Insecticide sans danger et qui est, en même temps un énergique désinfectant. Il ne tache aucunement les papiers des murs ni les tentures les plus délicates

On le vend partout en boîtes de 25c \$1.25 et \$2.00 avec un petit livrauteur gratuit.

The SAPHO MANUFACTURING Co. Ltd.,

Departement R. MONTREAL



EXAMEN DES YEUX GRATIS. Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric" nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN et de PRES, tracer, coudre, lire et écrire. Consultez le meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**



A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144, rue STE-CATHERINE est, Coin Av. Hôtel-de-Ville, MONTREAL

*AVIS— Cette annonce rapportée vaut 15c. par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des lunettes si vous ne les avez pas essayés.

Me voyez-vous si fraîche et belle

Ma taille aux lignes harmonieuses

Ma chevelure avec son éclat brillant

Tous cela n'est pas un mystère

Comme je puis vous le prouver de suite

En effet, depuis que je me suis mise aux soins des experts de haute renommée par



le Massage Français et Orientaux

Toutes fatigues, rides, plis, tares sont disparus de ma peau, ma chevelure a pris sa vitalité naturelle, toute proportion du corps m'a été donnée, ce qui est l'orgueil de toute femme élégante, et cela après quelques traitements seulement, ce qui fait qu'aujourd'hui je ne me reconnais plus.

Si vous voulez avoir avec certitude les mêmes résultats adressez-vous immédiatement à la CURE. 301 RUE ST-DENIS, non seulement vous serez RAJEUNIE, mais vous aurez tout ce que vous pouvez avoir de besoin, relativement à :

L'EMBELLISSEMENT DE LA FEMME tels que : CHIGNONS, TRESSSES, toutes sortes de parfums et lotions, COLD CREAM, ETC., aux prix du gros.

Ne manquez pas d'y aller toute consultation est CONFIDENTIELLE, et le premier traitement GRATUIT.

LES TRAITEMENTS PEUVENT ETRE SUIVIS, SI PREFERE A DOMICILE. ESSAYEZ ?

SCIENTIFIC PROCESS CO. Reg'd

Geo. E. Bissonnette, Gerant

301, RUE ST-DENIS, — — — MONTREAL, CAN.

Notes Encyclopédiques

Les muscles de l'aile d'un oiseau sont vingt fois plus puissants, en proportion, que ceux du bras d'un homme.

On pourrait bourrer un vieillard de nourriture jusqu'à la gorge que ça ne l'empêcherait pas de rester plié en deux.

Un gros oeuf de poule de 2 onces équivalent, au point de vue alimentaire, à environ 1 once et 1-3 de viande. Mais ce même oeuf équivalent à 3 onces de lait.

Un nouveau moyen de combattre l'ivrognerie a été trouvé par la police de Copenhague, qui emmène toute personne trouvée ivre sur la rue, en voiture, et le prix est chargé à l'hôtelier qui lui a vendu la boisson.

Les affiches ont une littérature qui leur est propre. Sur les sables de Scullercoats, près de Tynemouth, il y avait une planche sur laquelle on avait écrit: Avis: Toute personne allant plus loin sera noyée. Par ordre des magistrats.

Un gérant de théâtre en Hongrie vient d'inaugurer un curieux plan pour la vente des billets, qui sont vendus aux prix appropriés à la hauteur de taille de chaque individu. Comme cela, les personnes petites ou de taille moyenne sont toutes assises en avant des grandes personnes.

Paris, comme Pékin, a un barbier ambulante armé d'une petite boîte, contenant rasoirs, brosses, savon, ciseaux et serviette, il exerce sa profession sur les bords de la Seine. Tous les débardeurs, vagabonds, les terrassiers sont ses clients. Figaro assoit ses patients sur le trottoir, couvre ses genoux avec un journal, et pour un sou le rase, coupe les cheveux, et donne une jolie figure aux "tramps" qui sont venus se mettre sous ses soins.

On digère autant avec ses jambes qu'avec son estomac.—Dr Chome.

Si le soleil était creux, il faudrait 1,331,000 terres pour le remplir.

Tous les Russes ont un faible pour les belles chaussures, et le résultat est qu'il y a plus de belles chaussures portées dans l'Empire du Czar que n'importe où sur la terre. Ceci inclut aussi les femmes.

Le gouvernement russe a interdit à tout navire, sauf les paquebots de première classe, de prendre le nom d'un des membres de la famille impériale. On considère que ce serait, par exemple, une injure personnelle faite au tsar de donner le nom de Nicolas II à un cargo transportant du phosphate ou à un "charbonnier".

Un collier de perles appartenant à l'ex-Sultan Abdul Hamid, a été vendu à Paris pour la somme de \$158,240.

A Jersey City, de l'autre côté de la rivière, à New-York, il y a un groupe de femmes qui bâtissent une église. Elles font tout l'ouvrage elles-mêmes, après que leur ménage est fini.

Liverpool a la plus grosse horloge du monde. Big Ben a 22 pieds 6 pes de diamètre.

Le poids moyen des adultes est 130 livres pour les hommes, et à peu près 110 livres pour les femmes. Un pouce de hauteur doit être égal à 2 lbs de pesantour. Le coeur pèse généralement 10 1/4 onces chez les hommes, et 8 1/2 chez les femmes. La quantité de sang dans le corps est 1-13 de la pesantour du corps, ou 5 ou 6 pintes, ou 11 ou 12 livres. Le coeur fait circuler tout le sang dans le corps dans un demi-minute. Un poison mortel injecté dans une veine donne la mort en 15 secondes en moyenne; injecté sous la peau, il tue en quatre minutes. La fréquence du pouls chez le nouveau-né est 150; chez les enfants d'un an 110; de 7 à 14 ans, 85; chez l'homme adulte, 72; chez les femmes, 80. Les respirations sont 1/4 aussi rapides que le pouls.

Chassez l'affaissement et la mélancolie.—Ces deux maux proviennent des désordres de l'estomac ainsi que de l'engourdissement du foie, et ils signifient souffrance pour tous ceux qu'ils visitent. La manière la plus sûre et la plus rapide de les combattre c'est d'employer les Pilules Végétales de Parmelee car elles rétabliront le fonctionnement salubre de l'estomac et procureront du soulagement. Elles ont démontré leur utilité dans des milliers de cas et continueront à soulager les souffrances de ceux qui sont assez sages pour les employer.

Le Sauveur de l'Enfance

Ce titre décerné par une mère reconnaissante au

SIROP D'ANIS GAUVIN



résume l'opinion de milliers de mères de famille qui l'ont employé avec succès dans les cas de Coliques, Diarrhée, Choléra, Dentition douloureuse, Toux, Rhume, Coqueluche, Bronchite, Manque de sommeil et autres affections du premier âge.

Indispensable. M. Alfred T. Lor, 12, Elizabeth St. Lawrence, Mass., écrit: "Le Sirop d'Anis Gauvin" assure aux enfants troublés par le manque de sommeil, la fièvre, la toux, la diarrhée et les vomissements, une guérison rapide et complète — à l'époque de la dentition, il est indispensable."

EN VENTE PARTOUT : 25c. LA BOUTEILLE

J. A. E. GAUVIN, Pharmacien-Chimiste 850, Rue Ste-Catherine Est Montréal

Pour éviter toute contrefaçon, voyez à ce que le portrait ci-dessus, avec la signature de l'inventeur, se trouve sur chaque bouteille.

Une Belle Taille



aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme élégante, vous est assurée, Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses

Pilules Persanes

de Tewfisk Haziz, de Téhéran, Perse, \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5
SOCIÉTÉ des PRODUITS PERSANES
Nouvelle Boîte Postale 2675
MONTREAL - - - - - Canada



NE Vieillissez Pas

Rendez aux Cheveux Gris la couleur, la souplesse, le brillant de la jeunesse avec le

Restaurateur Robson

En vente dans les Principales Pharmacies. Préparé par
The Joliette Chemical Co., Joliette, Can.

A Monsieur W. T. Chudley, de Shobrooke, Angleterre, appartient le privilège de s'être marié deux fois en trois jours. Son premier mariage avec Mlle E. Noorish a eu lieu à 5 heures p.m., par suite de l'arrivée retardataire du Ministre dont la mémoire lui avait joué un tour, ce jour-là. Le ministre obtint l'assurance que le mariage était légal, mais pour être encore plus sûrs, ils se sont mariés encore une fois, deux jours plus tard, à la lumière du soleil.

Une femme bonne ménagère à Cottonwood Fall, Kansas, a découvert que les chats peuvent être d'une nouvelle utilité, c'est de les mettre en ragout.

EAU des CARMES BOYER



contre :

**VERTIGES,
ÉVANOUISSEMENTS,
ATAQUES NERVEUSES**

(dans un peu d'eau fraîche).

AGENTS: ROUGIER F^{ms}, 1597, R. Notre-Dame, Montréal.

VARIETES

Un aveugle ne saurait débrouiller du fil.

Aux grands esprits, les grandes sottises.

La vérité peut attendre; elles restera toujours jeune, et elle est sûre d'être un jour reconnue.—Guyau.

Il n'y a plus de petites vérités; il n'en existe qu'une dont le miroir, à nos yeux incertains, semble brisé, mais dont chaque fragment, qu'il reflète l'évolution d'un astre ou le vol d'une abeille, recèle la loi suprême.—Maurice Maeterlinck.

Lord Mersey, qui a présidé l'enquête dans le naufrage du "Titanic", a fait son rapport.

Il exonère de tout blâme M. Ismay et le capitaine Smith qui commandait l'infortuné navire.

Il attribue à une vitesse excessive la perte du "Titanic".

Mais, qui donc doit être tenu responsable pour cette vitesse excessive, si ce n'est le capitaine Smith?...

On nous a demandé souvent de publier à nouveau une recette que nous avons donnée jadis pour la composition d'un sol de tennis, c'est-à-dire d'un "court" de tennis. Il faut d'abord creuser le sol à environ 3 pouces de profondeur en formant une sorte de cuve rectangulaire dont on nivellera le fond. On déposera ensuite dans cette dépression une couche de 2 pouces 1/2 environ de débris de briques et de plâtras de démolition; il faut que cette couche soit bien écrasée et nivelée et offre une surface unie. On la recouvrira ensuite d'une autre couche faite de débris plus fins, et constituée principalement de boue des routes et de résidus des foyers au charbon de terre, de mâchefer. On pilonnera, on dressera cette nouvelle surface, puis on couvrira de sable fin de rivière que l'on étendra soigneusement et que l'on rotilera. Le mieux est de faire l'opération en automne, parce que, lorsqu'il commencera à pleuvoir, les matériaux s'aggloméreront et le sol se tassera en prenant de l'homogénéité.

Les nations non préparées font connaissance avec la liberté, comme les sauvages avec la poudre, en se blessant.

Il n'y a pas de pauvreté pour qui sait jouir des richesses de la nature. Elles sont égales pour tous.

La vertu et la religion, jointes au savoir, donnent l'homme parfait, l'homme dont toutes les facultés, morales et intellectuelles, ont reçu leur pleine culture. C'est là qu'on trouvera le bon citoyen, le soldat intrépide, l'homme d'Etat intègre.

A quoi bon expliquer qui vous êtes? Si vous êtes quelqu'un, tout le monde le sait; et si vous êtes quelconque, à quoi bon en parler?—Ctesse de Talleyrand Périgord.

Un vieux lord écossais eut une attaque de goutte au milieu de la saison de la chasse. Comme cela le contrariait, il envoya chercher le médecin, qui fit de son mieux sans obtenir de succès. Les semaines passèrent, et le malade devenait très anxieux, jusqu'à se mettre en colère.

"Pourquoi, dit-il un jour dans un accès de crise, au lieu de tourmenter mon pied, n'attaquez-vous pas le mal... à sa source?"

Le docteur se leva alors, et avec son bâton il se mit à briser des flacons de vins fins qui se trouvaient sur l'étagère.

Le vieillard se levant plein de fureur:—Que faites-vous là? s'écria-t-il.

—Je détruis "la source" du mal, répondit avec calme le docteur.

Bien trouvé!...

Aux lettrés à parler de livres, aux bouchers à parler de cochons!

Est patriote quiconque honore son pays par son caractère, par son mérite et, quand sonne l'heure du danger, par son courage.

Il faut s'incliner devant le talent, mais il faut s'agenouiller devant la bonté.

Il faut tâcher d'être bon et aimable envers tout le monde, et ne pas croire que le christianisme consiste dans une vie morose et mélancolique.—Lacordaire.

Il est à remarquer que les gens dont on dit pittoresquement qu'ils ont une araignée dans le plafond sont assez enclins à prendre la mouche.

Il y a trois choses qui vous sautent aux yeux: la vérité, le chat et la méchante femme.

La flatterie prend domicile en nous, retenue par l'amour-propre.

Un secret est comme une huître: quand il s'ouvre il a cessé d'être.—Pope.

Douter de tout et ne douter de rien ne sont qu'un seul défaut.—H. de Balzac.

Un veuf commande à un marbrier un superbe monument:

Pour l'inscription, ajouta-t-il, vous mettrez ces mots: "Ma femme est au ciel."

—C'est tout?

—Non. Puisque vous y tenez, ajoutez: et moi aussi!

Soignez-vous vous-même chez vous



Jeunes femmes et filles qui souffrez d'affections intimes, écrivez sans retard à Madame Julia Richard, elle possède un traitement infailible pour ces cas et peut fournir des centaines de certificats de personnes qui ont été guéries après l'usage de quelques mois de son traitement. Sur réception de dix centimes, elle vous enverra son livre traitant ces maladies particulières.

JULIA RICHARD,

Boîte Postale 2334, - - - - - Montréal.

Un Remède Gratis

pour faire repousser et recolorer les cheveux gris à tout âge et dans tous les cas

Rien n'est plus joli qu'une belle chevelure naturelle.



Permettez-nous de vous envoyer absolument gratis (en pur don) un traitement de LUXURINE du Dr Prose, de Paris, France, pour vous prouver que ce merveilleux restaurateur redonne à tous les cheveux ou la barbe grise leur vraie couleur naturelle, détruit les pellicules et la démangeaison du cuir chevelu, arrête la chute des cheveux et en fait pousser de nouveaux, abondants, souples et doux comme de la soie. Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous envoyer votre adresse avec 10c pour frais de poste et emballage et nous vous en enverrons un traitement n'importe où, sans autre frais. Écrivez aujourd'hui, adressez Dr Prose, Dépt. 5, No 100, Commissaires, Montréal, Vendu partout.

Plaies guéries rapidement.—Avez-vous une plaie tenace qui ne veut pas guérir? Alors essayez l'Huile Électrique du Dr Thomas en pansement. Elle arrêtera la gangrène, détruira le fungus, attirera le pus et préparera le voie pour la peau nouvelle. C'est le guérisseur reconnu, entre les huiles, et des multitudes de gens peuvent certifier qu'elles guérissent alors que d'autres huiles échouent complètement.

CONTENTE LA PETITE FEMME!



Jeanne.—Je viens chercher l'habit que mon mari a fait teindre. Est-il prêt. C'est M. X.

Le Commis.—Oui, Madame, et je crois que vous en serez satisfaits tous les deux.

Jeanne.—Je n'en doute pas, quand on porte un habit à teindre chez Dechaux, 62 et 710 Ste-Catherine Est, il ne peut y avoir que la plus grande satisfaction.

(Demandez notre livret gratuit par la poste, à l'une ou l'autre de ces adresses.)

-- LE --

GATLIN INSTITUTE

La première et la plus sûre institution du pays pour le traitement de l'ivrognerie. L'homme y perd l'habitude de la boisson— perd entièrement le goût de la boisson, dans un traitement qui dure juste trois jours et qui est endossé par les sommités médicales et religieuses. Le traitement du

GATLIN INSTITUTE

a pour effet l'oubli des liqueurs. Après trois jours, le patient ne se sent plus le désir de boire encore moins le besoin de boire. Il n'éprouve plus aucune tentation, est remis dans l'état où il était avant d'avoir pris son premier verre de boisson, avec en plus un dégoût durable de l'alcool qui favorise efficacement sa détermination. Ses facultés et ses organes cependant, loin d'être émoussés par ce traitement, regagnent leur énergie perdue, brillent d'une nouvelle vigueur. Tout reliquat d'alcool disparaît du système par le traitement du

GATLIN INSTITUTE

et l'homme redevient un homme, physiquement, mentalement et moralement. Traitement privé. Discretion absolue. Demandez notre livret, par la malle ou par téléphone.

GATLIN INSTITUTE

248 rue St-Hubert, (Coin de la rue Dorchester)

Tel Bell: Est 4224 - MONTREAL

Le changement de nourriture qui s'effectue au printemps et à l'été a pour effet chez les estomacs faibles de produire une inflammation d'où résultent la dysenterie et le choléra morbus. Cet état anormal se prolongera si on n'y remédie et causera un drainage épuisant pour le système. Le meilleur et le plus profitable remède c'est le Dr J. D. Kellogg's Dysentery Cordial. Il débarrasse l'estomac et les intestins de ce qui les irrite, il neutralise l'inflammation et rétablit l'action salutaire des organes.

La fleur de soufre est excellente pour éteindre les feux de cheminée, mais elle noircit la plupart des métaux et même les murs et plafonds blanchis à la céruse; quelques oignons étés dans le feu dégagent des vapeurs qui éteignent l'incendit sans causer de dégâts.

"Il y a dans le labeur des champs quelque chose de primitif et de sacré, qui approche plus des intentions providentielles et du premier com-l'homme: "Tu gagneras ton pain à mandement donné à Dieu pour la sueur de ton front".—R. De La Porte, Vic-én. de Versailles.

Il est difficile de connaître le melon, et aussi la femme.— Proverbe aréentin.

A table ronde, il n'y a pas de débat pour être plus près du meilleur plat.

Nous sommes tous frères, mais nos bourses ne sont pas soeurs.— Proverbe japonais.

PASSEZ VOS VACANCES A

l'Hotel du Lac St-Joseph

50 MINUTES DE QUEBEC

Au coeur des Laurentides, sur un lac de 7 milles de long, agréable voisinage, à l'abri des fièvres de foin. Six trains aller et six trains retour tous les jours.

Gaz et Electricité à l'hôtel, améliorations modernes, téléphone, salles et chambres spacieuses, orchestre, salle de danse splendide. Canot automobile, grèves sablonneuses, pêche, tennis, croquet, golf, paysage incomparable. Taux modérés.

Bureau des Billets du Canadian Northern, 230 rue St-Jacques, Montréal.



TAUX

\$2.50 par jour.

\$11.50 par semaine.

Prix spéciaux pour plus longtemp.

LA "BESTE" DU GEVAUDAN

Un incendie vient de détruire le château de Thoras.

Ce vieux castel avait son histoire. C'est en effet un des seigneurs de Thoras qui avait organisé, en 1767, la battue contre la fameuse "beste" du Gévaudan.

Cette bête, un vieux loup, ravageait le pays en compagnie d'autres loups moins féroces. Il avait déjà dévoré plus de soixante personnes, surtout des femmes et des enfants, quand le gouvernement de Louis XV organisa des battues pour sa destruction. On eut d'abord recours à des chasseurs célèbres venus de Normandie, mais sans obtenir de résultat appréciable.

Ce fut ensuite le lieutenant des chasses royales qui se mit en campagne.

Il abattit une des bêtes les plus dangereuses dans un bois voisin de l'abbaye de Chazes, en Auvergne; mais les ravages causés par les bêtes féroces n'en continuèrent pas moins pendant les années suivantes.

Pour se débarrasser de cette gent malfaisante, on eut recours à l'empoisonnement d'animaux qu'on exposait dans les lieux fréquentés par les loups.

Un grand nombre de ces derniers périrent ainsi, mais le vieux chef de bande, la "beste" du Gévaudan, continua de terroriser la contrée.

Finalement, le chevalier de Thoras parvint à l'abattre d'un coup de tromblon, après avoir été lui-même grièvement blessé.

On composa sur cet événement une complainte, dans le goût de la chanson de Malbrouck, que les habitants du Gévaudan fredonnent encore.

PLUS QU'ELLE NE S'ATTENDAIT

—Je l'ai marié parce qu'il avait l'air d'un dieu!

—Et est-ce qu'il en est devenu un?

—Oui, Bacchus!

ÇA, C'EST MAL!

Le Monsieur.—Qu'as-tu à pleurer, mon petit ami?

—Titoine, i ma demandé une gorgée de lait pour mettre dans sa bouche, i voulait la tenir une minute dans sa bouche et i veut pus me la redonner.

IL Y EN AVAIT DEUX

L'homme se mourait, les yeux se rouvrirent encore une fois et on entendit ces mots sortir de sa bouche:

—Je suis fini? Oui, je le sais. Allez chez Marianne, dites-lui que je meurs avec son nom sur les lèvres, que je l'ai toujours aimée, elle, rien qu'elle toujours—et allez chez Julie—dites la même chose...

LES MALHEURS D'UNE FEMME

—Vous autres, les femmes, vous êtes bien chanceuses de ne rien avoir à faire de la journée, criait le jeune frère. Je voudrais bien être né une femme.

—Oh! oui, répondit sa jolie soeur. Essaie donc pour une journée! Attache-toi donc une ceinture autour de la taille aussi serrée que tu ne puisses respirer ou manger, laisse tes cheveux tout ébouriffés pour qu'ils te chatouillent les oreilles et se mettent dans tes yeux, porte des chaussures un point trop petit, et pas de poches, prends un morceau de dentelle de 3 pouces pour te moucher, porte des manches courtes, des bas ajourés pour l'hiver. Oh! ce que ça va être drôle, hein?

LES RESULTATS

—Des bouteilles, des guenilles à vendre! criait l'homme.

—Pourquoi dites-vous toujours ces choses en même temps, dit un passant.

—Parce que, dit le pauvre chiffonnier, où vous trouvez des bouteilles, vous trouvez des guenilles.

QUELLE BOUCHE AVAIT-IL DONC!

L'élève, (indiscipliné).—Je sais une chose que la Nature ne peut pas faire.

Le maître, (très intéressé).—Ah! qu'est-ce que c'est?

L'élève.—Oui, elle ne peut vous faire la bouche plus grande, sans reculer vos oreilles.

FATALE MEPRISE

—Alors tu ne vas pas au bal masqué?

—Non, j'ai fait un fou de moi à celui de l'an passé, et je ne veux plus courir de risque.

—Hein? tu avais trop bu?

—Non. (Mais quand on ôta les masques, je m'aperçus que j'avais passé toute la soirée à faire l'amour à ma femme.

Les Hommes malades économiseront s'ils ont de suite recours aux

PILULES MORO

A suivre l'exemple de M. Oscar Ouimet, 1841 rue Boyer, Montréal.

La cherté de la vie est un problème ardu que chacun pénètre difficilement. Dans la classe ordinaire de la société, chez ceux qui travaillent surtout des bras et tous les petits salariés, la situation présente devient intolérable. Mais comment ne pas s'y conformer forcément?

Laissons aux économistes le soin de résoudre ce problème si épineux et, en attendant, efforçons-nous, par tous les moyens possibles, de tâcher d'équilibrer notre budget personnel.

Supprimons tout d'abord toutes dépenses futiles et ne risquons jamais notre argent sur des achats ou autres déboursés dont l'utilité est purement aléatoire.

Ce qui est bien souvent le plus dommageable à la caisse de certaines familles, c'est bien, sans contredit, les frais continuels des médecins et de toutes sortes de remèdes que l'on se procure à tout hasard.

Ce défaut existe surtout dans une catégorie particulière d'hommes malades—ou tout simplement affaiblis—qui paient sans calculer pour simplement avoir cette vaine satisfaction d'essayer maints remèdes qui, la plupart du temps, sont tous moins aptes les uns que les autres à les guérir.

Un grand nombre de médecines liquides ont leurs adhérents favoris, et cela se comprend!

Or, combien parmi ces derniers, retirent le moindre bénéfice de ces drogues qui, le plus souvent, ne sont que des liqueurs frelatées?

Dans la majeure partie des cas, le restaurateur du coin vous servira mieux, et surtout à meilleur compte, que le pharmacien qui, encore après tout, n'est pas à blâmer puisqu'il vous donne ce que vous lui demandez.

Avant de vous soigner, apprenez donc à le faire d'une manière pratique. Soyez toujours positif, quand vous vous procurez quelque chose, mais surtout un remède, que ce que vous achetez est bien réellement ce qu'il vous faut. Alors, votre argent sera toujours bien placé, car vous en aurez un retour profitable.

Quand un homme se sent indisposé, quand ses forces diminuent, qu'il est souffrant, qu'elle qu'en soit la cause, il peut toujours être assuré que les Pilules Moro le remettront sans tarder à son état normal.

A quoi bon avoir à solder de grosses notes de médecin et payer si cher des remèdes dont l'effet pourrait bien être neutre?

D'un autre côté, on ne joue pas avec la maladie et il ne faut jamais prendre aucun risque quand il s'agit de la santé.

Il est donc très facile de conclure que les Pilules Moro, pour plus d'une raison, se recommandent exclusivement à tous les hommes malades, puisqu'il est aujourd'hui bien prouvé que c'est là, pour eux, le seul remède universel capable de guérir toutes les maladies dont peuvent être atteints les jeunes comme les autres.

La maladie de rognons et la dyspepsie, voilà peut-être ce qui fait aujourd'hui le plus de ravages chez les hommes. Or, contre ces maux qui existent quasi à l'état d'épidémie, puisque partout l'on s'en plaint et l'on en souffre, les Pilules Moro sont particulièrement renommées, et à bon droit, il n'y a pas de cas, si sérieux qu'il ait pu être, dont les Pilules Moro n'aient eu raison quand elles ont été employées convenablement.

Nous en citerons un entre des milliers:

"J'ai été malade pendant six ans. Je souffrais des rognons et du foie. Ma digestion était aussi très mauvaise. J'avais les reins très faibles, les points de côté m'étouffaient constamment. Le battement de cœur et de gros maux de tête très fréquents étaient pour moi une cause d'ennuis réitérés. En somme je n'étais qu'un homme ruiné et gravement atteint de toutes parts.



M. OSCAR OUIMET.

"N'ayant jamais eu confiance aux remèdes, j'avais totalement négligé de me soigner. Néanmoins parvenu à cette période où il me fallait sans retard combattre mon mal, je résolus d'essayer les Pilules Moro dont on m'avait tant parlé! Au bout de quelques semaines, j'eus à regretter de n'avoir pas commencé plus tôt à prendre ce remède qui me ravigotait si rapidement.

"Alors le travail n'était plus pour moi une pénible corvée comme autrefois, mes forces revenaient et les douleurs disparaissaient.

"Les Pilules Moro n'ont certes rien de comparable comme reconstituant, tonique, stimulant et remède pour les hommes affaiblis ou malades. Elles agissent merveilleusement et font des hommes véritablement forts, bien portants, vigoureux."—OSCAR OUIMET, 1841 rue Boyer, Montréal.

CONSULTATIONS GRATUITES.—Les Médecins de la Compagnie Médicale Moro ne demandent rien pour leurs consultations et donnent à l'homme malade qui s'adresse à eux une opinion honnête sur son état et lui indiquent le moyen de se guérir.

Si leurs conseils sont suffisants pour amener la guérison, ils épargnent le coût des consultations; si le cas demande traitement leurs prescriptions sont à la portée de toutes les bourses. Tous les hommes malades peuvent les consulter; ceux qui ne peuvent se rendre à leurs bureaux sont invités à leur écrire. Leurs bureaux de consultations, au No 272 rue Saint-Denis, Montréal, sont ouverts tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heures du soir, les mardi et samedi, et jusqu'à 6 heures les autres jours.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi, par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées:

Compagnie Médicale Moro,

272 rue St-Denis. - - - Montreal



"PRINCE"

**Ameublement
et Fournitures
::: de Maison :::**

A PAIEMENTS FACILES

La Cie J. S. PRINCE

**85 Boulevard St-Laurent,
MONTREAL**

OFFRE GRATUITE

Si vos nerfs sont détraqués, si vos forces sont épuisées par le surmenage mental ou l'excès de travail physique, il vous faut un traitement basé sur le sens commun afin de reconstituer l'organisme affaibli.

4 PILULES DU DR. PASTOR

de composition différente constituent le remède le plus approprié aux besoins du corps.

Une boîte de 50 cts vous est offerte gratis. Envoyez pour cela 10 centins pour frais d'emballage et d'expédition à

PASTOR DRUG COMPANY LIMITED
Sault Ste-Marie, Ont.

20c Livrés par la malle 25c franco

Terrail: Cadet Fripouille.
Montepin: La Porteuse de Pain.
Decourcelle: Les Deux Gosses.
Decourcelle: Fanfan et Claudinet.
Morphy: Les Noces de Mignon.
Morphy: Mignon

Librairie DEOM, 47 Ste-Catherine Est

Remplissez vos devoirs envers les autres et plus encore envers vous-même

R. & O. Nav. Co. Agreables Excursions de Fin de Semaine

(Départs du quai Victoria)

SAMEDI.—Le vapeur "Berthier" part à 2.30 p.m., et revient à 7.30 p.m., prix: Boucherville, 35c; Varennes, 60c; Verchères, 70c.

SAMEDI ET DIMANCHE, à 7.00 p.m.—Pour Québec. Les billets bons pour départ de Québec jusqu'au lundi soir suivant. Prix: \$4.90.

LES DIMANCHES, le bateau "Trois-Rivières" laisse à 9 a.m.; retour à 8.30 p.m., pour Repentigny et St-Sulpice, 60c; Lavaltrie, 75c; Lanoraie, 85c; Berthier et Grand Nord, \$1.00.

DIMANCHES.—Le vapeur "Berthier" part à 9 hrs a.m., et revient à 8.30 p.m., prix: Varennes, 60c; Verchères, 70c; Contrecoeur, 85c; Sorel, \$1.00.

AU HAUT DE LA RIVIERE

SAMEDIS.—Les vapeurs "Rapids Prince" ou "Rapids Queen" partent à 12.30 (midi), pour Prescott et reviennent dimanche soir à 6.30. Saute les rapides. Prix: \$3.65.

Le train du Grand Tronc part les samedis et dimanches à 9 a.m., pour Cornwall, le retour le même soir, via les rapides à 6.30 p.m. Prix: \$2.50.

RAFRAICHISSEMENTS A BORD AUX PRIX DE LA VILLE.

Les steamers pour Toronto et Chutes Niagara—via les Mille-Iles et Rochester, tous les jours, excepté le dimanche, à 12.30 (midi).

Les bateaux pour Québec, tous les jours, à 7 p.m. Les bateaux pour le Saguenay laissent Québec à 8 a.m., les mardis, mercredis, vendredis et samedis.

BUREAU DES BILLETS, EN VILLE, 9-11 SQUARE VICTORIA.

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE D'OTTAWA

Laisse la gare de la rue Windsor: a7.50 a.m.; b8.40 a.m.; (d) a9.15 a.m.; c10.10 a.m.; a4.00 p.m.; b7.45 p.m.; (e) c9.50 p.m.; c10.30 p.m.

(d) Rapide se rend à Ottawa en deux heures et quarante-cinq minutes.

(e) Ce train pour Ottawa a un wagon-lit.

Laisse la gare Place Viger: a8.30 a.m.; a5.30 p.m.

c Tous les jours, a Tous les jours, excepté le dimanche. b Dimanche seulement.

SERVICE DE QUEBEC

Laisse la gare Place Viger: a9.00 a.m.; c1.30 p.m.; c5.00 p.m.; c11.30 p.m.

c Tous les jours, a Tous les jours, excepté le dimanche.

BUREAU DES BILLETS: 238 rue St-Jacques. Téléphone Main 3732-3733, ou aux gares Viger ou de la gare Windsor.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Seule double voie ferrée entre Montréal, Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

A TORONTO

En 7 1/2 Heures par "l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte MONTREAL à 9.00 a.m.,

Quatre Trains Express par Jour

tous les Jours.

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.30 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.

Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains du jour; wagons lits Pullman éclairés à l'électricité sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H. Co—a8.45 a.m., b3.00 p.m., a7.25 p.m., a8.10 p.m.

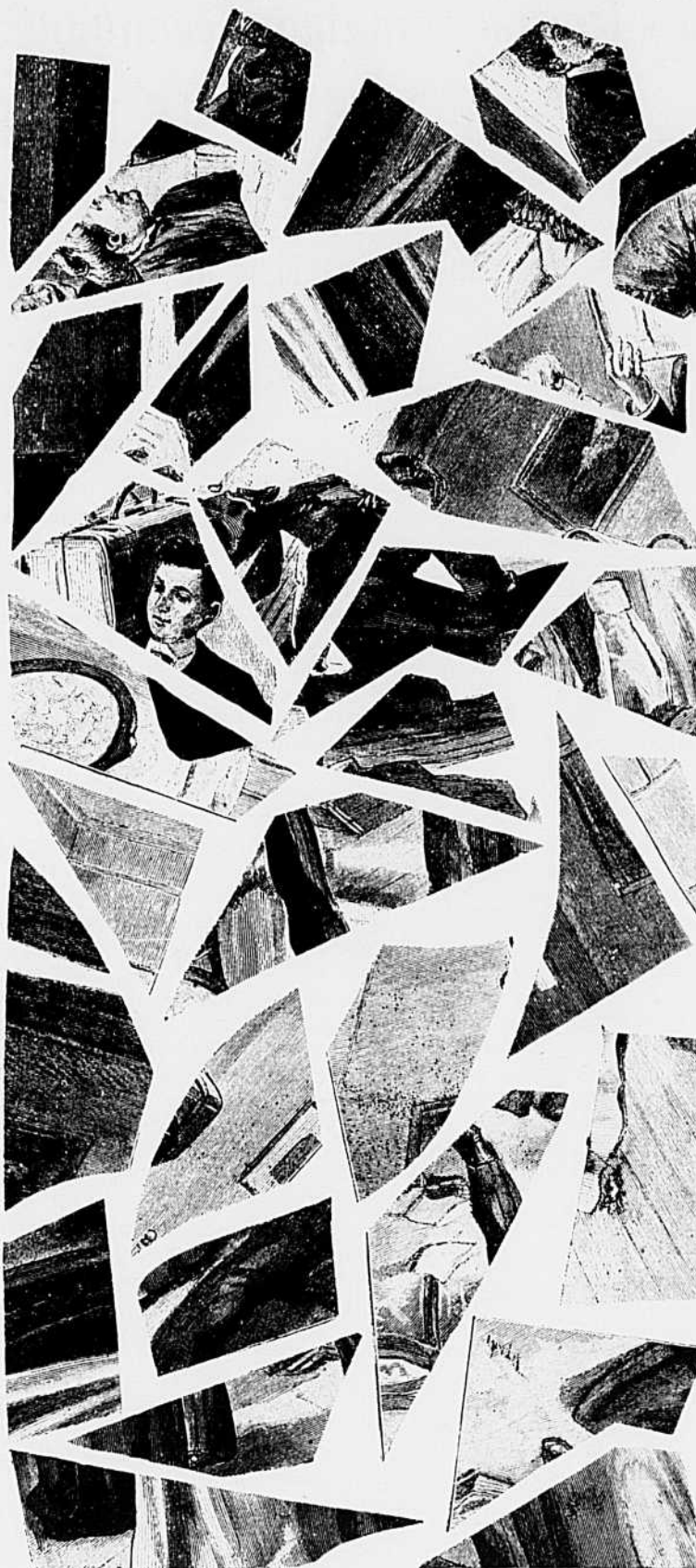
MONTREAL-BOSTON -SPRINGFIELD, via C.V. Ry.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

MONTREAL - OTTAWA — 57.00 a.m., a8.30 a.m., b3.55 p.m., a8.00 p.m.

MONTREAL-SHERBROOKE-LENNOX-VILE.—a8.00 a.m., b4.16 v.m., a8.15 p.m.

aTous les jours, bTous les jours, excepté le dimanche.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE: 130 rue St-Jacques. Tél. Main 6905. Ou gare Bonaventure.



EXPLICATION

Découpez les carrés ci-dessus, rassemblez-les et collez-les sur un papier de manière à reconstituer une gravure intitulée: Sur son départ.

Attention! tout coupon qui ne portera pas au long l'adresse du concurrent sera mis au panier.

COUPON DU CASSE-TETE CHINOIS No 800

Réponses reçues jusqu'au 19 août 1912

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Veuillez découper convenablement le coupon ci-dessus et envoyez-le avec vos réponses à SPHINX, LE SAMEDI, 200, Boulevard St-Laurent, Montréal. Les bons concurrents participeront à un tirage dont les six premiers noms sortant auront droit à 50c en argent. Le gagnant d'une prime l'ayant constaté dans un numéro subséquent, doit nous la réclamer par lettre, ou en personne s'il est des environs. On peut envoyer autant de réponses à un concours qu'on envoie de coupons.